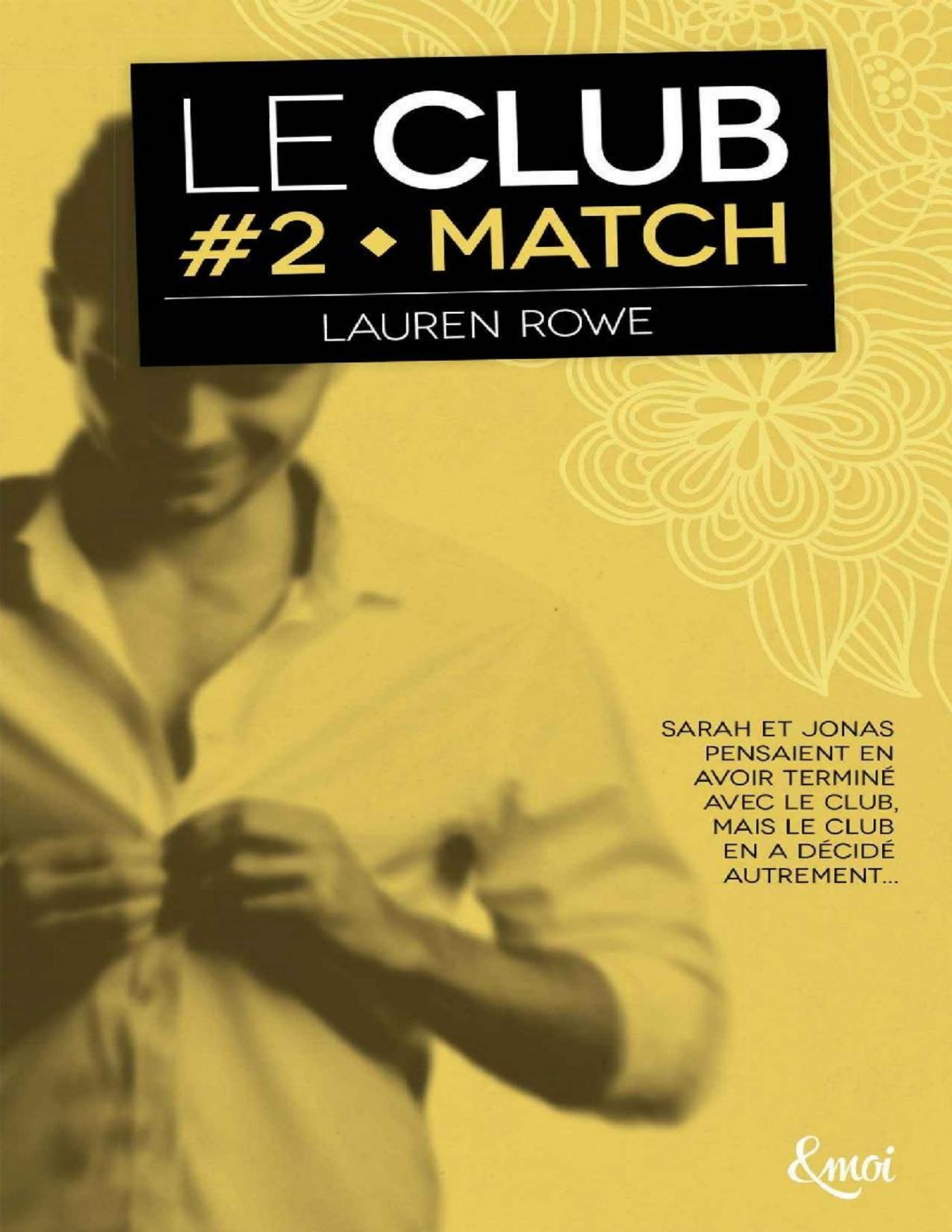


A man in a white shirt with a large, intricate floral pattern is the background of the cover. The man is looking down and slightly to the side, with his hands clasped in front of him. The overall color scheme is a warm, golden-yellow.

LE CLUB

#2 ♦ MATCH

LAUREN ROWE

SARAH ET JONAS
PENSAIENT EN
AVOIR TERMINÉ
AVEC LE CLUB,
MAIS LE CLUB
EN A DÉCIDÉ
AUTREMENT...

Emoi

Lauren Rowe

MATCH

LE CLUB #2

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Eva Roques*

& moi

DU MÊME AUTEUR

Flirt – Le Club #1, &moi, mai 2016.

Love – Le Club #3, &moi, septembre 2016.

www.collection-emoi.fr

Titre de l'édition originale :
THE RECLAMATION – THE CLUB TRILOGY BOOK 2
Publiée par SoCoRo Publishing

Maquette de couverture : Evelaine Guilbert
Photo de couverture © g-stockstudio / Thinkstock
Photo auteur © Rachel McFarlin

ISBN : 978-2-7096-5011-3
© 2015 by Lauren Rowe. Tous droits réservés.
© 2016, éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française.
Première édition juillet 2016.

À B, S et C de m'en apprendre chaque jour un peu plus sur l'amour profond et irréductible.

Jonas

Il y a deux femmes nerveuses et frissonnantes dans mon salon – et pas dans le bon sens du terme. Sarah et Kat sont terrorisées : leurs appartements ont été mis à sac, leurs ordinateurs volés (à coup sûr par ces enfoirés du Club) et elles se demandent si les événements d’aujourd’hui ne sont pas que la partie émergée de l’iceberg. Et comment leur en vouloir ? Maintenant que Sarah connaît la vérité sur le Club – et que le Club le sait –, jusqu’où iront ces fumiers pour protéger leur lucratif réseau de prostitution ? Je ne vais pas attendre de le découvrir. Je vais les démolir, ces ordures.

Je dois l’avouer, je n’ai pas la moindre idée de la façon dont je vais m’y prendre mais je sais déjà que ce sera définitif, net et sans bavures. Fin de l’histoire. Ou du moins, je l’espère.

Merde.

Pour être honnête, je ne pense pas être capable de m’en charger tout seul – la cape rouge, ce n’est pas trop mon domaine – mais quand mon frère Josh sera là et que nous unirons nos pouvoirs de Super Jumeaux (mon cerveau et sa classe internationale) en ajoutant son pote hacker à l’équation, rien ne pourra nous arrêter. C’est certain.

En tout cas, ça vaudrait mieux.

Comment les choses ont-elles pu si mal tourner ? Il y a une heure à peine, Sarah et moi flottions sur un petit nuage au retour de notre séjour magique au Belize, mordus l’un de l’autre comme de la vie, après avoir goûté toutes les formes d’extase possibles ces quatre derniers jours. Là-bas, nous avons escaladé des cascades, plongé dans des gouffres sombres et conquis l’Everest encore et encore et encore dans notre cabane-cocon, tout en découvrant, avec une force et une clarté étonnantes, que nous étions naturellement faits l’un pour l’autre.

Être avec Sarah, au Belize... J’ai des frissons rien que d’y penser... Je me suis senti heureux, vraiment heureux, pour la première fois de ma vie. Ou du moins pour la première fois depuis mes sept ans.

Tenir son corps nu contre le mien toute la nuit, en effleurer chaque centimètre, plonger dans ses grands yeux marron tandis que je lui faisais l’amour, lui tenir la main, assis sur le balcon, en écoutant la jungle tout autour de nous, discuter des heures avec elle de tout et n’importe quoi et rire jusqu’à en avoir mal aux côtes, lui raconter des choses que je n’avais jamais confiées à personne – même celles dont j’ai honte –, rester là, fasciné, à la regarder manger une foutue mangue... Quelles que soient nos occupations, cette femme commençait à me faire croire aux arcs-en-ciel, aux licornes et même à toutes ces conneries de

Saint-Valentin – « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». (Franchement, je n'ai plus qu'à avouer à ces connards d'Hallmark et de la presse féminine qu'ils ont gagné.) Ce que Sarah et moi avons vécu au Belize n'avait rien à envier au royaume idéal décrit par Platon.

Et puis *boum* ! nous sommes rentrés à Seattle et tout est parti en vrille : l'appartement de Sarah a été saccagé et son ordinateur volé. Et maintenant, elle est terrorisée, forcément, et moi je suis comme un imbécile, à me demander ce que Superman aurait fait, lui.

Il me faut un plan infailible pour décimer le Club – et je jure que je vais en trouver un à la minute où Josh rappliquera – mais, pour le moment, je suis simplement trop excité pour réfléchir correctement. Je ne pense qu'à une chose : prendre Sarah dans mes bras et lui faire l'amour, tendrement, passionnément, tout en lui chuchotant *je t'aime* à l'oreille.

J'ai eu l'occasion de lui dire ces trois petits mots dans la limousine qui nous ramenait mais, mauviette comme je suis, je ne l'ai pas saisie. J'en avais pourtant envie, mon cœur battait dans mes oreilles, je voulais prononcer ces mots et les lui *prouver* en même temps, mais nous étions en chemin pour aller récupérer Kat. Deux minutes plus tard, elle grimpait sur la banquette arrière, les deux filles se jetaient dans les bras l'une de l'autre en sanglotant et le moment partait en fumée.

O.K., c'est vrai, j'ai merdé. Je le sais. J'aurais dû le lui dire.

Nous voilà donc chez moi – Kat à notre remorque, évidemment – et je reste planté là, désespéré. Je ne peux m'empêcher de m'imaginer lui faire l'amour et pourtant je m'en veux d'y penser en ce moment. Le sexe est probablement la dernière chose qu'elle a en tête et je la comprends. Elle est effrayée, inquiète, lessivée et paniquée comme le serait n'importe quelle personne saine d'esprit. Ce dont elle a besoin, de toute évidence, c'est un homme fort, rassurant et protecteur, pas un connard qui la harcèle avec son infatigable érection. Mais c'est plus fort que moi. Elle m'excite, quelles que soient les circonstances, même quand tout fout le camp.

J'observe ces demoiselles. Assises sur le canapé, elles discutent à voix basse. Sarah a l'air à cran. Kat a passé un bras autour de ses épaules pour la réconforter. Elles ont toutes les deux l'air totalement épuisées – surtout Sarah qui vient en plus de passer une longue journée de voyage.

En lisant l'angoisse sur son beau visage, il m'apparaît d'autant plus clair que je dois me maîtriser et me concentrer sur son bien-être. Il faut que je sépare mon esprit de mon corps insatiable, que j'aspire à être le meilleur de moi-même – la forme idéale de Jonas Faraday –, découvrir le divin original. Oui. *Découvrir le divin original*. Je prends une profonde inspiration. *Découvrir le divin original*.

— Voulez-vous quelque chose à boire ou à manger ?

Sarah secoue la tête et ouvre la bouche pour parler.

— Tu as de la tequila ? s'enquiert Kat.

Je souris d'un air goguenard. Sarah m'a tout raconté sur sa « meilleure amie Kat ».

— Je ne sais pas ce que j'ai en stock. Je vais aller jeter un œil.

Je ne bois jamais de tequila mais Josh adore ça. Il a bien dû en laisser une bouteille quelque part.

Je lance un regard à Sarah.

Elle me répond par un pâle sourire ; malgré sa fatigue, ses yeux sont pleins de chaleur. Mais, attendez une petite seconde, n'y a-t-il pas autre chose qui brille dans ces grands yeux marron ? Serait-ce du *désir* ?

J'essaie de lui rendre son sourire mais je suis trop à cran. Je sens ma bouche se contracter, alors je détourne le regard. J'aimerais tant être seul avec elle, sans cette épée de Damoclès au-dessus de nos têtes. Être encore au Belize.

Je me dirige vers la cuisine pour voir si Josh m'a laissé de l'alcool lors de l'une de ses nombreuses visites. Bingo. Il y a une grande bouteille de Gran Patrón dans l'un des placards. J'aurais dû m'en douter : mon frère a toujours eu des goûts de luxe.

Je farfouille à la recherche de verres à shots.

J'entends Sarah et Kat chuchoter dans le salon. Leurs voix paraissent anxieuses, tendues. Sarah est manifestement terrifiée et inquiète... Rien de plus. J'ai dû me faire des idées. Il faut que je pense à ses besoins et non à mes désirs. Elle le mérite.

Toute cette situation est un sacré bordel. Pourquoi, mais pourquoi ai-je adhéré au Club ? Pourquoi, mais pourquoi ai-je baisé Stacy la menteuse – ou devrais-je plutôt dire Stacy la prostituée ? Merde. Et pourquoi a-t-il fallu que j'insiste pour qu'elle laisse son ordinateur ?

Même avant que Stacy ne l'accoste dans les toilettes de ce bar sportif, Sarah m'avait dit : « Je n'arrête pas de penser qu'il y aura des conséquences à mes actes », comme si me contacter en dépit des règles du Club était un péché mortel. « Tu n'as pas défié l'*Église* », avais-je rétorqué d'un air moqueur. La gravité de la situation m'avait visiblement échappé. Elle est si maligne, j'aurais dû savoir qu'il fallait la prendre au sérieux, quoi qu'il arrive. Si seulement je l'avais écoutée au lieu de jouer comme toujours les M. Je-Sais-Tout, peut-être que rien de tout cela ne serait arrivé. J'ai totalement merdé. Et c'est maintenant à moi de rattraper le coup.

Pas de verres à shots. Des verres à jus de fruits feront l'affaire. J'ouvre le frigo à la recherche de citron vert. Rien non plus. Je verse trois doubles doses de Patrón et reviens dans le salon muni d'une salière.

Je tends leurs boissons aux filles.

— Pas de citron vert. Désolé.

— Santé ! lance Kat en me prenant un verre et la salière des mains. À toi, Jonas. Merci de ton hospitalité. (Elle lève son verre.) Au fait, ravie de te rencontrer.

— Tout le plaisir est pour moi. Tu corresponds tout à fait au portrait que Sarah m'a fait de toi.

Celle-ci m'adresse un petit sourire. Elle sait exactement comment elle a décrit son amie : « Une grosse fêtarde avec un cœur d'or. »

Je trinque avec Kat.

— Je suis navré qu'on se rencontre dans ces circonstances.

— Ouais, mais bon au moins, cette fois, je ne t'espionne pas dans un bar...

Oups, la gaffe...

Gêné, je pousse un soupir. Magnifique. Oui, Kat, j'ai baisé Stacy la menteuse alias Mlle-Mauve-qui-s'est-avérée-être-une-putain-de-prostituée le soir où Sarah et toi m'avez épié au Pine Box. Merci de me rappeler cet épisode désagréable – devant ma petite amie – alors que tu es assise sur mon canapé à boire ma tequila hors de prix.

Je scrute le visage de Sarah à la recherche de signes d'humiliation, de tristesse ou d'embarras, mais rien. Enfin, je crois. Kat est écarlate.

— Désolée, marmonne-t-elle.

Sarah pose une main sur son bras.

— Ne t'inquiète pas. (Elle me regarde de façon insistante.) Je m'en fous. Totalement.

Ah, ma magnifique Sarah.

Le premier jour, je lui ai demandé si elle pourrait jamais oublier la longue (loooongue) liste de femmes avec lesquelles j'avais couché, ainsi que l'année remplie de copines à bracelet mauve pour laquelle j'avais signé au Club, et elle a répondu oui. Jamais elle n'est revenue sur sa promesse. Pas une fois. Car ma Sarah est différente des autres.

Kat lui chuchote quelque chose à l'oreille. Elle sourit en hochant la tête.

Personnellement, je n'ai rien contre Kat mais si seulement elle pouvait être ailleurs... J'ai envie d'arracher les vêtements de Sarah et de lui faire l'amour sur le canapé. Mais impossible avec cette

satanée Kat assise là à me regarder d'un air moqueur, comme le fait mon frère.

— Cul sec, lance cette dernière. (Elle lèche le sel sur sa main et descend son verre.) Elle est bonne.

Elle pince les lèvres et pousse un long soupir. Je l'imité. Hum... pas mal. Je ne bois jamais de tequila.

Bien meilleure que dans mon souvenir.

Sarah, elle, ne boit pas. Elle me fixe avec intensité, comme un chat. Quelque chose dans ses yeux me fait frissonner. Cette fois, je ne crois pas imaginer ce regard aguicheur.

— Tu vas le boire ce verre ou quoi ? demande Kat en lui donnant un petit coup de coude.

Sans me quitter des yeux, Sarah dépose du sel sur sa main puis, lentement, très lentement, le lèche. Elle porte ensuite le rebord du verre à ses belles lèvres et boit la double dose d'un mouvement fluide, sans même sourciller. Lorsqu'elle baisse la tête, elle se passe lentement la langue sur les lèvres en souriant d'un air malicieux.

Putain. Je bande. Je ne l'avais jamais encore vue boire des shots. La façon dont elle vient d'avaler cette tequila est tellement sexy, tellement érotique, que je donnerais n'importe quoi pour être cette tequila. Ou le rebord de son verre. Ou non, attendez, le sel. Oui, c'est ça, le sel.

Elle repose son verre vide sur la table basse, se cale au fond du canapé et place une main derrière sa tête. Une vraie attitude de mâle dominant – le genre de pose que prendrait un P.-D.G au cours d'une négociation féroce – et ça m'excite. Elle ne me lâche pas des yeux.

Je lui rends son regard aguicheur.

Un coin de sa bouche se relève.

Oh ouais, c'est parti. Ça va être ma fête.

— Quand est-ce que Josh arrive ? demande Kat dont j'avais oublié la présence agaçante.

— Dans environ trois heures, réponds-je en consultant ma montre. Son avion vient juste de décoller de L.A.

Sarah pousse un long soupir, ses yeux semblables à des rayons lasers braqués sur moi.

— Tu n'es pas fatiguée ? demande-t-elle à son amie.

Tout mon corps est électrisé.

Kat secoue la tête et ouvre la bouche pour répondre mais Sarah la coupe :

— Parce que moi, je suis *très* fatiguée. Je crois que je vais aller prendre une bonne douche chaude et me reposer un peu avant l'arrivée de Josh.

— Oh c'est vrai ! J'avais oublié que vous aviez voyagé toute la journée. Vous devez être épuisés.

— Tu as une chambre pour Kat ? me demande Sarah en se levant.

— Bien sûr. Kat, tu veux que je te la montre tout de suite ou tu préfères grignoter quelque chose d'abord ?

Sarah soupire ostensiblement, me jette un regard noir et pose les mains sur ses hanches.

Oh, merde. Mais pourquoi ai-je proposé à Kat de manger un morceau ? Quel con.

— À vrai dire, ouais, je...

Sarah l'interrompt de nouveau :

— Pourquoi ne lui montrerais-tu pas sa chambre *maintenant* ? On grignotera tout à l'heure. Enfin, si ça te va, Kat ? ajoute-t-elle, les sourcils arqués.

Kat hausse à son tour les sourcils, manifestement surprise par l'intensité du regard de Sarah.

— Euh, d'accord. (D'abord perplexe, le visage de Kat s'illumine soudain.) Oh ! Ouais, bien sûr. Je vais juste prendre un fruit, des biscuits, ou ce que je trouverai dans la cuisine pour tenir le coup. Vous deux, allez-y, allez vous... *reposer*.

Elle prononce ce dernier mot comme si elle racontait la chute d'une blague.

— Si tu as vraiment très faim, je peux...

— Non mais c’est pas vrai ! maugrée Sarah, furieuse. Je suis sale et couverte de lotion antimoustique. J’ai envie de prendre une longue douche chaude, Jonas Faraday. Tu comprends ce que je dis ? Une très longue douche chaude. Maintenant.

Kat éclate de rire.

— Jonas, tu es toujours bouché à ce point ?

Je me sens rougir.

— Il est pourtant plutôt futé en temps normal, répond Sarah en levant les yeux au ciel.

— Si tu le dis.

J’ai les joues en feu. Voilà pourquoi je déteste les fêtes. Les plans à trois. La foule. Voilà pourquoi je ne suis bon qu’aux interactions en tête à tête. Je lance à Sarah un sourire contrit, en vain. Elle me foudroie du regard.

Je m’éclaircis la voix.

— Viens, Kat, lancé-je en m’emparant de sa valise. J’ai une chambre parfaite pour toi à l’autre bout de l’appartement. Tu y seras tranquille.

— Formidable, déclare Sarah, sarcastique.

Elle affiche une mine qui fait glousser son amie avant de quitter le salon pour ma chambre sans même se retourner.

— Vas-y, Jonas, dit Kat. Je crains pour ton intégrité physique si tu continues à faire attendre cette femme plus longtemps que nécessaire.

Jonas

Je me tiens dans l’embrasure de la porte de la chambre d’amis, la mâchoire serrée, à deux doigts de faire une attaque. Je n’ai qu’une envie : rejoindre Sarah. Mon corps brûle rien qu’à imaginer ce qu’elle peut bien être en train de faire en ce moment dans ma chambre – seule – mais je suis incapable de me montrer mal élevé envers une femme, quelles que soient les circonstances. Et puis, ce n’est pas la faute de Kat si elle est là, c’est la mienne. Je ne peux m’en prendre qu’à moi.

Je me suis assuré qu’elle ait des serviettes propres dans sa salle de bains. Je lui ai dit qu’elle était ici chez elle. Tout ce que tu veux, n’hésite pas, pas besoin de demander. En fait, ne demande surtout pas, s’il te plaît. Je lui ai montré comment se servir de la télécommande et se connecter en tant qu’invitée sur l’ordinateur de mon bureau pour consulter ses mails, vu que le sien a été volé comme celui de Sarah. Je l’interroge au passage sur le genre d’ordinateur qu’elle possédait avant d’envoyer discrètement un message à mon assistante, lui priant d’acheter deux nouveaux portables et de les faire livrer chez moi par coursier à la première heure demain matin.

— Bien installée ? demandé-je, mon cœur martelant mes oreilles.

— Parfait. File. Chaque minute supplémentaire te met en grand danger, plaisante-t-elle.

Je détaille sans prendre la peine de répondre.

— Que Dieu soit avec toi, crie-t-elle dans mon dos.

Je traverse le salon à toute vitesse en direction de ma chambre. Mon cœur bat à tout rompre et mon érection est monumentale. Je vais faire l’amour, lentement et tendrement, à la seule femme que j’aie jamais aimée tout en lui murmurant *je t’aime, Sarah* encore et encore. Je vais me délecter de sa perfection et lorsqu’elle jouira (quelque chose pour lequel elle est devenue plutôt douée, je dois l’avouer), je lui répéterai ces mots, peut-être même pendant que je jouirai en même temps qu’elle. Ce sera une expérience inédite. Un Saint-Graal flambant neuf.

Des femmes m’ont déjà dit ces trois petits mots – plusieurs, à vrai dire – mais je ne les ai jamais payées de retour. En réalité, toute ma vie, j’ai redouté ces mots, je les ai fuis comme la peste, surtout parce qu’ils ont fini par torpiller chaque foutue relation que j’aie jamais eue, sans parler de plusieurs aventures. Quelle femme est prête à adresser ces mots à un homme sans jamais les entendre en retour ? Apparemment aucune. Même si, au début, elle est déterminée à être patiente, à se la jouer mère Teresa et à m’attendre, une fois qu’elle a craché le morceau, la fin est inéluctable, voire instantanée. Aucune relation ne peut durer très longtemps, ni même exister, quand il apparaît clair que cet amour est à sens

unique.

Mais, bordel, j'ai envie de prononcer ces mots, maintenant. Et je veux que Sarah me les dise à son tour. Que ressentirai-je en échangeant ces mots simples et sacrés avec quelqu'un ? Enfin, pas avec n'importe qui, mais avec elle ?

J'ai hâte de le découvrir.

Soudain, je marque un temps d'arrêt. Attendez une petite minute. Et si Sarah ne partageait pas mes sentiments ? Mon estomac fait une embardée. Et si... ?

Non, je ne dois pas me laisser aller à de telles pensées. Au Belize, nous nous sommes confié ce que nous ressentions l'un pour l'autre. « L'amour est une maladie mentale », ai-je déclaré. Avant de lui avouer qu'elle me rendait complètement fou. On ne peut pas être plus clair que ça. « Tu me rends complètement folle aussi, a-t-elle répondu. *Loca*. Complètement marteau. »

Je lui ai même passé la chanson de Muse. Jamais je n'avais fait écouter cette chanson à quiconque, encore moins à la femme que j'aime, pendant que je la faisais jouir pour la première fois de sa vie. Oh, putain, c'était épique. *Folie*.

Je suis dur comme le roc.

Et maintenant, nous allons franchir la prochaine étape. Ensemble. Nous allons prononcer ces fameux mots...

Mais... Et si ces mots magiques l'effrayaient ? Si elle n'était pas prête ?

Non, non, il faut que j'arrête. Ce sont mes démons qui parlent. Ma « peur profonde de l'abandon due à un traumatisme de l'enfance », comme me l'explique mon psy chaque fois que ma noirceur me joue des tours et se met à chuchoter à mon oreille. Ce côté cinglé dont je dois constamment me protéger, que je dois repousser, éliminer. Je sais qu'elle m'aime. Et je l'aime aussi. Je ne dois pas lâcher la bride à mes démons.

Ni à mon corps, d'ailleurs. Bon sang, il faut que je me contrôle – me rappeler qu'elle est épuisée, vulnérable et bouleversée après le choc d'aujourd'hui. Je dois être tendre et patient. M'assurer qu'elle se sente aimée et en sécurité – oui, *aimée*, par-dessus tout. Je veux que ce moment soit inoubliable et beau pour elle. Pour nous deux. Je vais faire ça bien. Je ne peux pas me transformer en l'Incroyable Hulk, il faut que je la traite avec douceur. Pour commencer, je vais parsemer son visage de baisers, comme elle le fait toujours. *L'amour est propice aux bons, admiré des sages, agréable aux dieux*, lui dirai-je.

J'ouvre la porte de ma chambre, tremblant d'excitation.

J'entends l'eau couler dans la salle de bains. Ses vêtements éparpillés au sol m'indiquent le chemin à suivre. Mon cœur bat la chamade, dans ma poitrine, mes oreilles. Ce que cette femme peut m'exciter ! Je retire mes habits à la hâte et les laisse par terre.

J'ouvre la porte de la salle de bains.

Elle est sous la douche et me tourne le dos ; elle se frotte avec un gant tandis que l'eau chaude ruisselle sur son corps nu. Ses cheveux bruns mouillés tombent en cascade. La mousse voltige comme d'élégants flocons de neige sur ses reins et ses magnifiques petites fesses rondes. Je reste un instant à l'observer, à contempler sa beauté à couper le souffle. C'est la « femmitude » incarnée, la perfection faite femme dans le royaume idéal, offerte au royaume physique comme cadeau au peuple imparfait afin d'inspirer l'espoir et l'élan. Et également pour m'exciter comme c'est pas permis.

Et elle est à moi, rien qu'à moi. À moi, à moi, à moi.

Elle se retourne, me voit et me sourit.

— On peut dire que tu es long à la détente. J'ai eu envie de toi en moi toute la journée, mon joli.

Je lui lance un grand sourire sans pour autant esquisser un geste. Elle est si belle. J'adore la regarder.

Elle penche la tête, laisse l'eau couler sur son corps, puis fait glisser le gant sur sa poitrine.

Je continue de lui sourire. Elle est parfaite. Je veux me rappeler ce moment. Je l'aime. Et je vais le lui dire.

Elle pose le gant et fait courir ses mains nues sur ses hanches et son ventre. Elle s'humecte les lèvres.

— Alors ? Tu comptes me rejoindre un jour ou quoi ?

— Je profite simplement de la vue, ma belle. Je veux me remémorer cet instant.

— Oh, comme c'est mignon, répond-elle, sarcastique. Tu ne sais donc pas qu'il ne faut pas faire attendre une femme excitée ?

Je saute dans la douche et prends son corps savonneux dans mes bras.

— Ce n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Redis-moi ça.

Je me penche pour l'embrasser. Elle part de son rire rauque.

— Excitée, répète-t-elle en pressant ses lèvres sur les miennes tandis que je fais courir mes mains sur son dos, ses hanches, ses fesses. J'essaie de t'attirer au lit depuis une heure, Jonas Faraday. Parfois, tu n'es qu'un gros bêta, tu le sais, ça ?

Je l'embrasse tendrement avant de déposer des baisers partout sur son visage. J'ai envie de lui chuchoter ma dévotion à l'oreille mais le torrent d'eau m'en empêche.

Elle attrape mon sexe dur et me caresse fébrilement.

— Allez, Jonas. J'ai eu envie de toi toute la journée. Baise-moi.

Baise-moi ? Oh là, on n'est vraiment pas sur la même longueur d'ondes. Moi qui pensais qu'elle était angoissée, qu'elle avait besoin de douceur, de tendresse...

— Allez, insiste-t-elle.

Ses mains m'explorent avec ferveur. Je pousse un gémissement. Elle lève une jambe et me guide en elle. Elle se frotte contre ma peau humide.

Mais qu'est-il arrivé à ma demoiselle en détresse ?

Elle s'abandonne et laisse retomber sa tête en arrière.

— C'est tellement bon, frémit-elle, en feu.

— Je ne veux pas jouir avant toi, grommelé-je.

— Arrête avec ça. Tais-toi.

Elle enroule ses jambes autour de mes hanches, se tortille et ondule dans mes bras.

— Oh mon Dieu. Jonas.

Elle est déchaînée.

Oh et puis merde.

Je la plaque contre la paroi de la douche et lui donne plus que ce à quoi elle s'attendait.

Elle gémit en signe d'approbation.

C'est tellement bon d'être en elle, tellement, tellement bon, mais ce n'est pas ce que j'avais en tête. Je tends la main pour couper l'eau sans cesser de tenir son corps dans mes bras. Elle m'attaque, me dévore, me baise, mais je la porte dans la chambre tandis qu'elle continue à presser avec fièvre son corps contre le mien. Je ne sais pas comment j'arrive encore à penser, ni même à marcher.

Je la dépose sur le lit et m'écarte d'elle.

— Non, hurle-t-elle. Reviens ici !

Bordel, j'adore quand elle est autoritaire. Quand finira-t-elle par admettre que c'est moi qui mène la danse ? Je me penche entre ses jambes pour lécher son point sensible.

— Non, non, non, crie-t-elle. (Ses yeux sont fous, ses cheveux trempés, sa peau cuivrée est glissante, humide et sexy en diable.) C'est moi qui dirige cette fois, Jonas...

Mais lorsque ma langue atteint sa cible, elle se met à gémir.

Je ne sais pas pourquoi elle s'obstine à me résister. Quand comprendra-t-elle que je sais ce dont elle a

besoin ?

Je lui fais l'amour avec ma langue, ma bouche, et elle se contorsionne contre moi.

— Jonas..., soupire-t-elle.

Mais elle me résiste toujours, lutte pour arriver à ses fins.

Je continue à la lécher, à faire glisser ma langue autour et sur son clitoris. Je sais ce qui la fait basculer. Je connais si bien ma belle, à présent.

— Jonas, j'ai envie de te lécher. Je veux te mettre à genoux.

On en revient toujours à ça, n'est-ce pas ? Elle veut me conquérir autant que je veux la conquérir.

— Non, marmonné-je.

Je suis trop excité pour m'arrêter. Oh, ce que je peux aimer dompter ma petite jument.

Elle se tortille contre moi et laisse échapper un son que je ne lui avais jamais encore entendu. Ça signifie qu'elle est proche. Et moi aussi. Oh ouais, je suis vraiment très excité à présent. Mais elle continue de lutter. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Ne sait-elle pas que c'est inutile ?

Je la maintiens contre moi en lui donnant du plaisir. Oh mon Dieu, j'adore son goût, ses petits cris. Hors de question que je la laisse s'occuper de moi tout de suite, hors de question d'arrêter ce que je suis en train de faire.

— Je veux te lécher, Jonas.

Je l'ignore. Je ne sais pas pourquoi son petit ton autoritaire m'excite tant. Je perds le contrôle. Rien ne peut m'arrêter.

Elle gémit de nouveau.

— En même temps, bébé, souffle-t-elle.

Mes yeux s'écarquillent. Quoi ?

— En même temps, répète-t-elle en basculant désespérément ses hanches contre moi.

Voilà qui change tout.

Elle relève la tête et me sourit, les paupières mi-closes, les joues roses. Elle a ce regard de vilaine fille que j'aime tant.

— En même temps, répète-t-elle encore une fois d'une voix tremblante. (Elle tend la main et attrape une mèche de mes cheveux.) Je veux te lécher en même temps, chuchote-t-elle en s'agrippant à mes cheveux. Je ne l'ai jamais fait. Je veux essayer. Montre-moi.

Elle me tire de nouveau les cheveux, très fort.

— Aïe.

— Allez.

Dire que j'imaginai lui faire l'amour, lentement, tendrement, et lui déclarer ma flamme, et voilà que cet ange magnifique réclame un *soixante-neuf* ! Pour la centième fois depuis que le premier mail de ma jolie chargée d'admission a atterri dans ma messagerie personnelle, je suis en admiration devant elle. Elle ne ressemble à personne.

Je rampe jusqu'à elle, pantelant, avec mon érection douloureuse. Elle est allongée, les jambes écartées, et je dois me retenir de ne pas plonger en elle sur-le-champ.

Elle se passe la langue sur les lèvres et hoche la tête.

— En même temps, répète-t-elle. Je veux essayer.

J'acquiesce avec force et l'embrasse.

— Montre-moi.

Elle me repousse sur le dos, attrape mon sexe et se penche pour me sucer.

— Non, non, bébé, pas comme ça.

Mon cœur bat la chamade. Je suis si excité que je réussis à peine à me contenir.

Elle me caresse comme si elle me possédait.

— Comment, alors ?

Tout son corps a commencé à tressaillir et à trembler, elle est tellement excitée.

— Tu as confiance en moi ? demandé-je d’une voix rauque.

— Mmm hmm, répond-elle sans s’arrêter de me toucher.

Je retire sa main avec douceur.

— Arrête. Sinon je vais jouir.

Elle sourit. Elle aime me pousser dans le vide autant que moi. Nous sommes constamment en train de nous titiller – trop semblables, j’imagine.

— Tu me fais confiance ?

Elle hoche la tête.

— Dis-le.

— Oui, dit-elle d’une voix tremblante. Oui, Jonas, totalement. Montre-moi.

— Allonge-toi ici, sur le dos.

Elle s’exécute, en se tortillant, en frissonnant, prête à décoller comme une fusée. Je tire ses épaules au bord du lit. Puis je me mets debout, une jambe de chaque côté de sa tête, en admirant son corps nu.

Son visage rayonne sous mon sexe. Je n’arrive pas à croire qu’elle ait voulu faire ça avec moi. Surtout *aujourd’hui*, alors que le monde s’écroule autour de nous. Une autre femme m’aurait demandé de la prendre dans mes bras, la réconforter et lui murmurer des mots doux à l’oreille.

— Bébé, écoute-moi. (Je prends une profonde inspiration.) Je suis très excité... ça me rend complètement fou. Alors laisse-moi m’occuper d’abord de toi, jusqu’à ce que tu sois sur le point de jouir, O.K. ? Ne me touche pas avant d’être tout près, vraiment tout près, sinon je ne vais jamais y arriver. Je me retiens déjà à peine.

Elle hoche la tête et sourit.

— Promis ?

— Yep.

Mais elle lève la tête et lèche mon sexe, de mes testicules à mon gland. Mes genoux fléchissent et je me mets à trembler.

— C’est bon, je suis prête.

— Ne le refais pas.

Elle ne se rend manifestement pas compte de mon état et de l’effort que cela me demande.

Elle éclate de nouveau de rire.

— Seulement quand tu n’en pourras plus, je répète, d’une voix probablement plus ferme que nécessaire.

Elle doit comprendre que je ne peux pas faire ça si elle commence à me titiller ou à me toucher trop tôt. Je vais avoir besoin de toute ma force, physique et autre.

— Promets-le-moi.

— O.K., je vous le promets, mon seigneur et maître.

Je passe mes bras sous son dos et lève son buste jusqu’à ce que son ventre se retrouve au même niveau que mon torse, sa belle chatte contre ma bouche. Elle lâche un cri et, instinctivement, enroule ses jambes autour de mon cou.

Oh mon Dieu, rien que de la tenir dans cette position, j’ai l’impression que je vais exploser. Je déglutis difficilement. Son point sensible est à moins d’un centimètre de mon visage. Ses jambes forment un étau autour de ma tête. Cette femme va causer ma perte, c’est certain. J’incline la tête et la lèche délicatement. Juste un avant-goût.

Elle pousse un petit cri de joie.

— C'est tellement fou, rit-elle.

Ce sont ses dernières paroles cohérentes. Je suis soudain trop excité pour être délicat. Sous cet angle, je peux la pénétrer, l'explorer, la dévorer, comme elle ne l'a jamais été. En quelques secondes, son corps se met à tressauter contre mon visage. Ses couinements, ses gémissements et ses râles forment une putain de symphonie. Et moi aussi, comme elle, je perds la tête.

Je convulse de plaisir, les muscles de mon torse et de mes bras bandés. De la sueur coule le long de mon dos. Il me faut toute ma force pour la maintenir ainsi en équilibre, surtout alors qu'elle se tortille comme un poisson au bout d'un hameçon. Je n'ai pas besoin de plus de stimulation, je ne pourrais pas supporter plus... Elle palpète dans ma bouche, faisant crépiter ma peau comme si elle m'avait électrocuté au Taser.

Après un cri interminable, elle prend profondément mon sexe dans sa bouche chaude et humide... Elle me suce tellement bien... J'adore son goût... Putain, elle est si douée, même à l'envers.

Si le paradis existe, je crois que nous venons de l'atteindre.

Mes genoux manquent de se dérober mais je tiens bon.

Putain de merde.

Nous poussons des cris presque inhumains.

C'est extraordinaire. Je ne peux pas...

Merci mon Dieu de me laisser ressentir ce genre d'extase au moins une fois avant de mourir.

Sa langue fait quelque chose de particulièrement délicieux et tout mon corps frissonne. De plaisir ou de douleur, je ne sais plus. Mes jambes vacillent. Le son qui s'échappe de moi semble celui d'un fou mais je ne peux pas m'arrêter. Je ne suis plus tenu que par le plus mince des fils. Mes muscles sont douloureux de la maintenir ainsi. Sa bouche est vorace ; la mienne aussi.

Après un dernier tressaillement, elle s'abandonne. Son sexe palpète, se fermant et s'ouvrant rapidement contre ma langue comme une fenêtre laissée ouverte un soir d'orage.

Je me retire fébrilement de sa bouche et mes genoux se dérobent de nouveau.

Je ne désire rien de plus que de rester entre ses lèvres chaudes, mais me retirer est un acte involontaire, un réflexe d'autopréservation. C'est encore une novice de l'orgasme et je mettrais ma main à couper qu'elle va serrer la mâchoire comme une malade au moment de jouir. Je l'aime, Dieu m'en est témoin, et je suis prêt à lui laisser me faire à peu près n'importe quoi – excepté me mordre la bite par réflexe comme un grand requin blanc sur une otarie.

Je la jette sur le lit, m'installe rapidement entre ses jambes et la pénètre avec force, laissant son orgasme ondoyer autour de moi. Quand la libération arrive, je suis quasi certain de perdre connaissance l'espace d'une fraction de seconde. Ma poitrine se soulève. La sueur perle sur mon dos. Je ne peux plus respirer. Je ne peux plus réfléchir. Je ne peux plus... Je ne peux rien faire sinon rester immobile sur elle pour reprendre mon souffle. Aucune pensée cohérente ne me traverse l'esprit – sauf peut-être un *putain de merde*.

Une minute plus tard, je m'allonge sur le dos, tremblant et à bout de souffle. Je suis trempé. Ça, c'est ce que j'appelle de l'exercice.

Les joues rosies par l'effort, elle roule sur le côté et relève la tête sur un coude.

— Alors c'est donc ça, un soixante-neuf, hein ? fait-elle en riant. Je pensais que ce serait... plus simple. Comment quelqu'un, à part le dieu grec que tu es, peut-il accomplir ça ?

Je déglutis difficilement, pas encore totalement fonctionnel.

— C'était le mode super avancé, réussis-je à articuler. Il y a des tas d'autres façons. (Je respire profondément, toujours tremblant. Je suis vidé, dans tous les sens du terme.) Bien plus faciles.

Elle éclate de rire.

— Dans ce cas, mon cher, testons-les toutes.

Elle me gratifie d'un grand sourire. Je ris à mon tour. Elle parvient toujours à me faire rire comme personne.

— Je vote pour.

Elle s'esclaffe.

— Oh, Jonas. Comment diable as-tu pu me porter comme ça ? Tu es vraiment l'hommitude même, Jonas Faraday. L'hommitude parfaite de l'hominidé fait homme.

— Si tu n'étais pas si souple et endurante, je n'aurais jamais réussi. C'est grâce à toi que ça a fonctionné.

Elle me sourit. Nous venons de découvrir une fois encore que nous sommes faits l'un pour l'autre. Soudain, une pensée cohérente me traverse l'esprit : *J'aime cette femme au-delà de ce que j'aurais cru possible.*

Mon cœur continue de tambouriner dans ma poitrine.

— J'ai bien cru que j'allais m'évanouir. Je commençais à voir des étoiles.

— Oh mon Dieu, lance-t-elle en riant. Ça aurait pu mal finir.

Je me redresse et lui caresse le visage, l'air grave.

— Je ne laisserai jamais rien t'arriver. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Son visage s'illumine comme si je venais de lui offrir un chiot.

J'aime cette femme. J'ai envie de le lui dire. Je veux qu'elle comprenne que, pour moi, ce ne sont pas que des mots – mais ma nouvelle religion. Je veux qu'elle sache que je ne les ai jamais dits à personne, que je les lui réservais, que j'ai attendu toute ma vie pour les lui dire, à *elle*.

Mais rien ne sort de ma bouche. Encore une fois. Qu'est-ce qui cloche chez moi ?

— Je le sais, dit-elle tendrement. J'ai confiance en toi. C'est pour cela que ça marche.

Et je sais aussitôt qu'elle ne fait pas allusion à ce soixante-neuf acrobatique mais à nous. Jonas et Sarah. Notre alchimie hors du commun. La façon dont nous nous comprenons. Le fait qu'elle me fasse rire comme personne. Que je lui aie raconté ce qui était arrivé à ma mère – même les détails dont j'ai honte – et qu'elle ne soit pas partie en courant. La façon dont j'ai pleuré – non, sangloté – devant elle alors que je m'étais depuis bien longtemps juré de ne plus jamais pleurer. Et surtout, la façon dont elle m'a pris dans ses bras et pleuré avec moi.

Je lève les yeux vers elle. Elle me sourit tendrement.

Après réflexion, peut-être ne parle-t-elle pas de « Jonas et Sarah », mais d'elle, la nouvelle Sarah qui apprend à lâcher prise et à exprimer ses désirs les plus profonds. Car maintenant qu'elle donne libre cours à ce qu'elle veut plutôt qu'à ce qu'elle est censée vouloir, elle devient chaque jour une nouvelle femme. Ça saute aux yeux. Merde, tout le monde s'en rend compte. Ça se voit dans la façon dont elle se tient, dont elle parle. À sa démarche fière. Sa façon de baiser. Je ne suis peut-être que son instrument de découverte, un simple intermédiaire vers son moi le plus puissant. Je n'en sais rien. Et je m'en fiche. Tant que j'ai le droit d'être celui allongé près d'elle, celui qui lui fait l'amour, celui qui la fait jouir si c'est ce qu'elle veut, je me fous de savoir à quoi elle fait allusion. Du moment que cela m'inclut, je suis partant.

Je me frotte le visage. Bon sang, cette femme est mon talon d'Achille.

Un ange passe. Je devrais le lui dire maintenant. Mais je veux le faire quand je pourrai le lui montrer et le lui dire en même temps. Je ne suis pas doué avec les mots – c'est un combat pour moi depuis cette année où, enfant, j'ai totalement arrêté de parler.

Elle s'éclaircit la voix.

— C'est chaque fois meilleur. Comment tu expliques ça ?

— Car nous sommes faits l'un pour l'autre.

Et parce que je t'aime.

Son sourire s'élargit. Elle me repousse sur le lit et monte à califourchon sur moi. Elle se penche et m'embrasse.

Je pose mes mains sur ses cuisses.

— Qu'est-ce qui t'a pris de vouloir tout à coup tenter un soixante-neuf ? C'était une agréable surprise.

— Jonas, je lis des demandes d'adhésion depuis trois mois, tu te rappelles ? J'emmagasine des tas d'idées, répond-elle avec un clin d'œil.

J'aime la tournure que prend cette conversation.

— Ah, vraiment ? Tu as glané une idée ou deux, n'est-ce pas ?

Je croise les bras derrière ma tête et la contemple.

— Oui, monsieur, rétorque-t-elle, les yeux pétillants. (Elle passe les mains le long de mes biceps.) Des trucs par-ci par-là... et maintenant que j'ai le bon partenaire... le partenaire idéal... (Elle se penche de nouveau pour m'embrasser.) Mon cher Jonas.

Mon cœur fait une embardée.

— Sarah..., soufflé-je.

Je veux le lui dire. Elle mérite de m'entendre prononcer ces mots.

— Folie, murmure-t-elle à mon oreille.

Je pousse un soupir et ferme les yeux.

Je sais que je devrais être heureux d'entendre ce mot – elle me dit qu'elle m'aime exactement comme je l'ai entraînée à le dire pour ne pas m'effrayer. « L'amour est une maladie mentale », lui ai-je expliqué, encore et encore, citant Platon. Je détourne le regard, essayant de remettre de l'ordre dans mes idées. J'ai l'impression de la trahir avec tous mes codes secrets.

— Oh, Jonas.

Elle se penche et me couvre le visage de baisers, ce qui me donne toujours envie de me blottir dans ses bras et de pleurer comme un bébé.

— Ne réfléchis pas trop. Réfléchir nuit.

— C'est ma réplique, ça !

— Tu n'as donc aucune excuse, réplique-t-elle en hochant la tête.

Elle fait courir ses doigts sur le tatouage qui couvre mon avant-bras gauche, provoquant un frisson le long de ma colonne vertébrale. *De toutes les victoires, la première et la plus belle est celle qu'on remporte sur soi-même.*

Je ferme les yeux. Elle a raison. J'inspire profondément.

De son autre main, elle caresse mon avant-bras droit. *Découvrir le divin original.* Puis elle fait glisser ses doigts de mes tatouages à mes biceps, mes épaules, mon torse, traçant le contour de chaque creux, chaque protubérance, chaque sinuosité.

Elle a raison, il faut que j'arrête de trop réfléchir. *L'amour est une maladie mentale.* Oui. *Folie.* Les sentiments sont là, je le sais – pour nous deux. Les mots n'ont aucune espèce d'importance.

Ses doigts migrent vers le bas, vers les sillons et les bosses de mes abdos.

Elle sait ce que je ressens. Avec chaque caresse, chaque baiser, elle me dit qu'elle ressent la même chose. Pourquoi me prendre la tête ?

— Au fait, tu te rappelles la section « préférences sexuelles » de ma candidature ? demande-t-elle.

Elle parle de sa prétendue candidature orale au Club Jonas Faraday – celle qu'elle refuse de poser sur le papier car c'est une vraie tête de mule.

— Si mes souvenirs sont bons, tu as résumé la totalité de tes « préférences sexuelles » en deux petits

mots.

— Jonas Faraday.

Elle fait glisser ses doigts de mon ventre à ma bouche et dessine doucement le contour de mes lèvres. J’embrasse le bout de son doigt et elle sourit. J’attrape sa main et fais mine de manger la bague sexy qui orne son pouce. Son sourire laisse place à un gloussement. Elle enfonce son pouce dans ma bouche et je me mets à le sucer. Elle pousse un petit couinement.

— Et c’est toujours valable à cent pour cent, dit-elle en retirant son pouce. *Jonas Faraday*. Mmm hmm. (Elle se penche en avant et effleure mes lèvres des siennes.) Mais je crois que j’ai quelques... hmm... *ajouts* à faire à la section « préférences sexuelles ». Nous appellerons ça un *addendum* à ma candidature.

Elle éclate de rire et m’embrasse goulûment.

J’ai l’impression de tenir un billet de loterie et qu’elle est sur le point de m’annoncer que j’ai les numéros gagnants.

— Quels genres d’ajouts ?

Elle sourit d’un air malicieux. Elle sait très bien que je suis sur des charbons ardents et prend un malin plaisir à me torturer.

— Eh bien... je dois encore régler quelques détails, répond-elle avec une timidité feinte, et je fronce les sourcils. Mais je te promets une chose, mon cher Jonas. Ça va te mettre totalement à genoux.

Sarah

Quand Josh arrive, Jonas est un homme nouveau. Hormis le moment où nous étions occupés façon artistes du Cirque du Soleil classés X (permettez-moi d'ailleurs d'exprimer un enthousiasme puissance 10 et de lancer un *oh oui !* franc et massif à l'évocation de ce délice acrobatique), c'est la première fois, depuis que nous avons découvert mon appartement saccagé, que je vois Jonas aussi détendu et sûr de lui.

— Salut, dit Josh en posant son sac en toile et en étreignant son frère. Bonjour, Sarah Cruz. Vous ici ? ajoute-t-il en m'enlaçant.

— Faudra t'y faire, répond Jonas.

Il me lance un petit clin d'œil et je lui souris en retour. Il a clairement fait comprendre qu'il est ravi que je sois là, en dépit des circonstances.

— Bon alors, qu'est-ce qui se passe ? demande Josh d'un air inquiet.

Avec tout ça, Jonas n'a même pas eu le temps de lui raconter ce qui était arrivé. Pourtant il y en a des choses à raconter – à commencer par le fait que Jonas a postulé à cet endroit dépravé appelé le Club et que, oh oui, Sarah travaillait pour ledit club dépravé et que, oh oui, nous venons de découvrir qu'il s'agissait en réalité d'une maison close internationale et que ces enfoirés viennent de mettre à sac les appartements de Sarah et Kat et de voler leurs ordinateurs. « J'ai besoin de toi », a simplement dit Jonas à son frère au téléphone. Et ce dernier de sauter dans le premier avion sans poser de questions. Mais à présent, l'heure est aux explications.

Jonas gémit.

— C'est la merde, mec.

Josh s'assoit sur le canapé, le visage rongé d'inquiétude.

— Raconte-moi tout.

Jonas prend place à côté de lui en soupirant comme s'il ne savait pas par où commencer. Il passe une main dans ses cheveux et expire bruyamment.

Je ne lui en veux pas d'être dépassé par les événements : il s'est passé tellement de choses. Mais avant qu'il n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche, Kat sort de la salle de bains et entre dans le salon comme en terrain conquis. Josh la regarde, se détourne, puis marque un temps d'arrêt digne de Bugs Bunny. Il aurait tout aussi bien pu pousser un « ahouuuuuuu ! » tandis que les yeux lui sortaient des orbites.

J'avais imaginé M. Je-fais-la-bringue-avec-Justin-Timberlake un peu plus subtil qu'un lapin de dessins animés mais non, apparemment pas. Mais suis-je bête ! J'aurais dû savoir qu'un homme, avec ou

sans amis célèbres, ne peut la jouer cool face à la beauté ambrée de Katherine Morgan, alias Kat. Elle incarne le fantasme de tout adolescent : la voisine garçon manqué qui, à son retour de l'université, s'est métamorphosée en magnifique star de cinéma aux courbes suggestives (sauf que Kat bosse dans les relations publiques). Pourquoi Josh, à la différence de tant d'autres avant lui, serait-il immunisé contre ce mélange si particulier de charme, de beauté et de charisme ?

Elle s'avance vers lui d'un pas nonchalant comme s'il avait fait le déplacement depuis Los Angeles juste pour la voir.

— Je suis Kat. La meilleure amie de Sarah, se présente-t-elle en tendant la main.

— Josh, répond-il avec un grand sourire. (Il lui serre la main avec une politesse feinte.) Le frère de Jonas.

Je sens l'électricité entre eux à dix mètres.

— Je sais. J'ai lu l'article. (Elle fait un geste vers la revue d'économie sur la table basse ; sur la couverture, les deux frères portent leurs costumes sur mesure.) J'espère sincèrement que tu es plus complexe que ce que cet article laisse entendre.

Interloqué, Josh se tourne vers Jonas qui hausse les épaules.

— Si l'on en croit l'article, explique Kat, Jonas est le jumeau « énigmatique et solitaire, jeune prodige des affaires », et toi un simple « *playboy* ».

Josh éclate de rire.

— C'est ce que dit l'article ?

— Au mot près.

Il sourit d'un air entendu.

— Hmm. Intéressant. Et si on écrivait un article sur toi, quel raccourci ordurier utiliserait-on ?

Elle réfléchit une seconde.

— Je serais « une grosse fêtarde avec un cœur d'or ».

Elle me lance un regard narquois : c'est la phrase que j'utilise toujours pour parler d'elle.

— Comment se fait-il que je n'aie le droit qu'à un seul mot et toi à une phrase entière ?

Kat hausse les épaules.

— O.K. « Grosse fêtarde », alors.

— Ça fait deux mots.

Elle arque un sourcil.

— Dans cet article hypothétique, ils l'écriraient avec un trait d'union.

Eh ben... Si ce n'est pas de l'alchimie, ça... Je regarde Jonas et je sais qu'il pense la même chose que moi – prenez une chambre – mais à sa façon tordue.

— Bon, alors, qu'est-ce qui se passe ici, grosse-fêtarde-avec-un-trait-d'union ? demande Josh. J'imagine que nous ne sommes pas tous réunis pour faire la fête ?

— Hélas non. Bien que nous ayons bu un peu de ta tequila tout à l'heure. D'ailleurs merci. (Elle fait une petite moue.) Je suis simplement là pour soutenir Sarah... et en tant que réfugiée. (Elle me regarde avec bienveillance.) Même si je pense que Jonas se montre légèrement surprotecteur en m'accueillant ici.

Jonas serre la mâchoire, manifestement vexé par ce qualificatif.

— Une réfugiée ? répète Josh. (Déconcerté, il cherche son frère du regard.) Putain, Jonas, mais qu'est-ce qui se passe ?

Nouveau grognement.

— Assieds-toi.

Ils s'installent tous deux dans le canapé.

Jonas prend une profonde inspiration et entreprend son récit, en commençant par l'apparition de Stacy

avec son bracelet jaune et sa diatribe au bar sportif, avant de passer à notre « extraordinaire » voyage au Belize et à la mauvaise surprise lors de notre retour chez moi, pour finir par son inquiétude que le Club tente de s'assurer de mon silence par des moyens plus violents que le vol de mon ordinateur et le saccage de mon appartement. Josh écoute attentivement, hoche la tête, pince les lèvres et jette parfois des coups d'œil vers Kat et moi. De notre côté, nous ne pipons mot pendant que Jonas parle, nous contentant d'échanger moult regards éloquents, sourires narquois et sourcils levés.

En plus d'engager un dialogue non verbal quasi permanent avec Kat, plusieurs réflexions me traversent l'esprit en écoutant Jonas. La première – et je me rends compte qu'elle est totalement incongrue étant donné la situation – : Bon sang, ce que Jonas Faraday peut m'exciter ! Oh que oui, aucun doute là-dessus. Et plutôt deux fois qu'une ! Contempler ses lèvres délicieuses quand il parle – la façon dont il se passe la langue dessus lorsqu'il s'interrompt pour réfléchir et qu'un coin de sa bouche remonte un peu quand il fait une remarque ironique –, voir l'intelligence et l'intensité dans ses yeux, apercevoir les tatouages sur ses avant-bras, le renflement de ses biceps lorsqu'il se passe les mains dans les cheveux – ainsi qu'un millier d'autres choses qui font palpiter mon cœur – suffisent à me donner envie de me jeter sur lui comme la misère sur le monde.

Argh.

Ma deuxième constatation est que mon petit ami d'une beauté hors du commun en pince pour moi, lui aussi – oui, vraiment beaucoup – et, pour en revenir à l'observation numéro un, ça me met dans tous mes états. Vu les circonstances, je ne devrais pas être excitée à ce point – plutôt me sentir terrorisée, et non guidée par mes hormones –, mais c'est plus fort que moi. Quand Jonas dit que le Belize « a changé sa vie », que je suis « magnifique », « super intelligente » et « sage », quand il bégaye un peu et devient rouge comme une tomate en disant tout ça, j'ai l'impression qu'il se tient au sommet d'une montagne et déclare sa violente et ardente envie de moi. Et ça me rend folle de désir.

Jamais je ne me suis sentie si adorée, si en sécurité et libre d'être moi-même qu'avec Jonas. Comme si j'étais un gros pot de moutarde bien jaune. Jusqu'à aujourd'hui, j'ai passé ma vie à me méfier des hommes qui m'attiraient, ceux qui prétendent adorer la moutarde mais qui, à l'occasion, pourraient avoir envie de ketchup ou de mayonnaise pour aller avec leur moutarde – et qui pourrait les en blâmer ? Puis, tout à coup, par le plus pur des hasards, je suis tombée sur l'homme le plus sexy de l'univers qui se trouve être obsédé par la moutarde, un appétit insatiable pour la moutarde à l'exclusion de tous les autres condiments ! Comme si je ne pouvais pas perdre, quoi que je dise ou fasse. Ça me transporte d'être adorée ainsi, d'être regardée, comprise, et acceptée. Sans parler du sexe. Jonas m'a tellement bien baisée au Belize qu'à l'extérieur de notre cabane un sapajou s'est allumé une clope.

J'ai l'impression d'avoir vécu toute ma vie dans une bouteille que ce bel homme a débouchée. Ouais, c'est exactement ça, j'ai été débouchée, bébé. Plop ! Et maintenant, je n'arrive pas à penser à autre chose qu'à donner à mon cher Jonas, mon petit ami hyper sexy – mon amour, mon mec viril avec ses yeux tristes et ses lèvres pulpeuses – du plaisir, de l'excitation, des frissons, des orgasmes, de la confiance, de la sécurité, de l'adoration, de la compréhension, de l'acceptation, et du sexe comme il n'en a jamais connu, le libérer de ses chaînes comme il l'a fait avec moi.

Re-argh.

Mais passons. Pour le moment. De toute évidence, nous avons d'autres chats à fouetter que de satisfaire mon insatiable émoi féminin pour le sublime Jonas Faraday.

Concentration, concentration, concentration.

Pfiou !

La troisième (et plus pertinente) observation que je fais tandis que mon petit ami musclé, sexy et bien foutu parle à son frère – wouah, je viens de me réexciter toute seule –, c'est que Jonas commence son

explication sans donner le moindre détail sur le Club. Au début, je suis déroutée par cette omission mais je comprends très vite que ces préambules sont totalement inutiles... car... eh bien Josh sait déjà tout du Club. Et, encore plus surprenant, à en croire certaines choses que dit Jonas – par exemple : « Eh, Josh, as-tu gardé certains de leurs mails ? » – il est clair que celui-ci a été membre du Club avant Jonas.

Kat me lance un long regard genre « putain de merde », auquel je réponds par un regard « merdum de merdum » de mon cru. Très, très intéressant. Apparemment, la pomme Faraday n'est pas tombée loin de l'arbre obsédé Faraday.

Remarquez, ça ne me surprend pas tant que ça, finalement. Peut-être parce que j'ai lu tant de candidatures, y compris celles assez banales et plutôt mignonnettes de la part de globe-trotteurs comme Josh. Ou peut-être parce que, depuis ma rencontre avec Jonas, ma propre libido déchaînée m'a réduite en esclavage et transformée moi aussi en obsédée sexuelle. Je ne suis pas vraiment en mesure de juger qui que ce soit.

Ou alors peut-être, seulement peut-être, suis-je si heureuse que Jonas ait postulé au Club (comment nous serions-nous rencontrés, sinon ?), si transportée par la manière impérieuse dont il me touche et me fait l'amour comme personne avant lui, si extasiée par sa détermination à tout accomplir « excellentement », que j'ai maintenant tendance à considérer le désir sexuel intense comme un formidable super pouvoir plutôt qu'une chose à dénigrer ou snober. Quelle que soit la raison, quelle que soit l'illusion, en cet instant, je me contrefiche que Josh ait été un jour membre du Club.

Mais il n'empêche que je suis intriguée. Vraiment. Pas du genre lubrique – *Salut, je suis une tarée qui s'intéresse* (clin d'œil) *au frère de son petit ami*. Beurk. Non. Pas du tout. Je suis curieuse, intellectuellement parlant, de connaître les détails de l'expérience réussie de Josh (ou de n'importe qui) dans le Club. Après trois mois à examiner des candidatures, je n'ai toujours pas la moindre idée de ce qui se passe après qu'un membre a reçu son kit de bienvenue.

Qu'est-ce que le Club a bien pu fournir à Josh ? Qui étaient ces femmes et à quoi ressemblaient-elles ? A-t-il rencontré l'une d'entre elles plusieurs fois ? S'y est-il attaché ? Qu'ont-elles bien pu lui offrir de si spécial ? A-t-il jamais soupçonné ce qui se passait réellement – que ces femmes étaient recrutées pour se conformer à ce qu'il avait demandé dans sa candidature – ou a-t-il tout gobé ? Et s'il a soupçonné la vérité sur ces femmes, cela a-t-il changé quelque chose ?

Et, bien entendu, la question à un million de dollars : qu'a bien pu demander Josh dans sa foutue candidature ?

À mon humble avis, étant donné son physique avantageux et son goût pour les voyages aux quatre coins du monde, Josh est l'un de ces globe-trotteurs /businessmen / sportifs professionnels pour qui le Club est un moyen simple et rapide de trouver une partenaire compatible où qu'il se trouve – par opposition au barjo à la recherche d'un *bukkake* ou de quelqu'un pour lui déféquer sur le visage. Mais peut-être Josh n'est-il pas ce qu'il semble être. Il est peut-être plus tordu qu'il n'y paraît. Je ne peux m'empêcher de me poser la question. Et à en juger par l'expression de Kat, elle aussi. Oh mon Dieu, oui, c'est évident, miss Kitty Kat meurt d'envie de savoir.

Pour être honnête, je ne suis pas étonnée par cet éclat dans son regard. Depuis l'instant où elle a découvert mon boulot de chargée d'admission, elle n'a eu de cesse de tenter (en vain) de me soutirer quelques détails croustillants sur chaque candidature que j'examinais. Et ce n'est pas ce job qui a provoqué sa curiosité sexuelle – Kat a toujours été comme ça.

Depuis que je la connais, de nous deux, c'est elle l'amant aux mecs : débordante de sexualité depuis son plus jeune âge, absolument pas limitée, allez savoir pourquoi, par les complexes et les inhibitions qui semblent tourmenter les autres filles, moi y compris. Avant que Jonas n'entre dans ma vie, j'avais l'habitude d'observer Kat avec les membres du sexe opposé, de m'émerveiller de sa confiance en elle

hors du commun et de sa libido presque masculine. Mais maintenant que Jonas m'a « débloquée », j'ai un point de vue totalement différent. À vrai dire, mon moi post-Jonas pourrait même rivaliser avec elle.

Je jette un petit regard à mon amie. Son visage est en feu. J'espère vraiment que je ne ressemble pas moi aussi à ça ! Si c'est le cas, si j'ai l'air aussi excitée qu'elle, je suis mal barrée. Curiosité intellectuelle ou non, aussi innocentes et anthropologiques que soient mes interrogations, je n'ai absolument pas le droit de penser à la vie sexuelle du frère de mon petit ami. Point à la ligne. Tant pis. Je suis censée ignorer certaines choses. C'est la triste vérité. Mais ça ne signifie pas pour autant que Kat doive laisser tomber, elle, oh que non ! Et à en juger par l'expression sur son visage, elle n'en a pas l'intention.

Quand Jonas conclut son histoire par « Et en fait, Stacy était une prostituée », ce qui semble raviver son humiliation et sa colère sourde, Josh, lui, semble étrangement calme. Presque amusé. Aucun risque qu'il s'enferme dans la salle de bains pour donner libre cours à ses émotions ou frapper dans le mur.

— Hum, commente-t-il quand Jonas finit de parler. Intéressant.

Ce dernier pousse un soupir irrité. Les muscles de sa mâchoire tressautent. Manifestement, il s'attendait à une tout autre réaction.

— Wouah, ajoute Josh en secouant la tête d'un air songeur. Je ne sais pas quoi dire, mec. Pour ma part, j'ai rencontré des nanas vraiment super.

Kat le fusille du regard.

Je ne peux m'empêcher de poser ne serait-ce qu'une seule et unique minuscule petite question :

— Josh, combien de temps a duré ton adhésion ?

— Un mois.

Quel soulagement. Cela signifie qu'il n'est probablement pas complètement tordu. Je coule un regard vers Jonas. Oh merde, il est furieux. Contre moi d'avoir posé la question ? Contre lui de s'être abonné pour un an ? À cause du manque de réaction de son frère ? Je ne connais pas la raison de son courroux, mais j'imagine que poser une dernière petite question ne peut pas faire de mal.

— Tu as été satisfait de... ton investissement ?

— Oh ouais. Absolument, répond-il avec un grand sourire. (Il réfléchit une seconde.) Impossible que toutes ces nanas aient été des prostituées. Elles étaient hyper sympas, toutes autant qu'elles étaient.

« Toutes ces nanas » ? « Toutes autant qu'elles étaient » ? De combien de femmes parlons-nous, exactement ?

— Elles étaient toutes hyper sympas, hein ? Eh bien, Julia Roberts aussi était « hyper sympa » dans *Pretty Woman*.

Il éclate de rire.

— Pas faux.

Les yeux de Jonas lancent des éclairs. Que peut-il bien se passer dans sa jolie caboche ? Il semble sur le point d'exploser.

— Combien de femmes peux-tu bien avoir rencontrées en un mois ? demande Kat.

C'est justement la question qui me brûlait les lèvres.

Josh la foudroie du regard.

— Enfin, je veux dire...

Elle pique un fard. Mais elle n'arrive pas à trouver une façon de formuler sa question sans trahir sa curiosité lubrique.

Josh la dévisage sans vergogne pendant une éternité.

— Deux ou trois, finit-il par répondre lentement.

Il ne se donne même pas la peine de feindre de lui dire la vérité. Il lui décoche un grand sourire.

Oh ouais, c'est bien un Faraday. Aucun doute là-dessus.

Soudain, une pensée écœurante me traverse l'esprit.

— Josh, as-tu déjà rencontré une fille « hyper sympa » du côté de Seattle, via le Club ?

Son sourire disparaît aussitôt. Il hoche lentement la tête.

— Une fois.

Oh non. Par pitié, dites-moi que Josh et Jonas n'ont pas tous les deux couché avec Stacy la menteuse.

Mon estomac se retourne.

Jonas semble mortifié. Il a compris où je voulais en venir.

— Brunette. Yeux bleus perçants, genre les yeux les plus bleus que tu aies jamais vus. Peau claire. (On dirait qu'il récite une liste de courses.) Bonnet C. Dentition parfaite. Un corps de rêve... (Il me lance un regard contrit.) Désolé, bébé.

Pas besoin de s'excuser. C'est vrai, Stacy est canon. Et bizarrement, ça me plaît. Cet homme beau à se damner me voulait, *moi*, sans m'avoir jamais vue, attiré uniquement par mon esprit et ma personnalité, et il a fantasmé sur moi en couchant avec une autre femme – une femme à la plastique parfaite. Je n'ai aucun problème avec ça. À vrai dire, cette idée m'excite même terriblement.

— Ne t'inquiète pas, lui assuré-je avec un petit clin d'œil.

Un coin de sa bouche se relève et, l'espace d'un instant fugace et délicieux, je sais que nous pensons tous les deux à notre première conversation téléphonique, celle qui s'est, contre toute attente, transformée en session de téléphone rose.

Josh est visiblement soulagé.

— Non, ce n'est pas elle. Quand j'ai rempli le formulaire d'adhésion, j'ai expressément demandé...

Il s'arrête au milieu de sa phrase, regarde Kat et pince les lèvres.

Quoi ? Oh mon Dieu. *Quoi* ? Il faut que je sache ! Il a expressément demandé... quoi ? Des femmes noires ? Bien en chair ? Asiatiques ? Des bonnets A ? Des hommes ? Des transgenres ? Je suis horrible, je le reconnais, perverse, tordue, condamnée à l'enfer, mais je meurs d'envie de savoir ce que Josh avait sur le bout de la langue.

Mais il n'a visiblement pas l'intention d'entrer dans les détails.

— Merci mon Dieu. Ça aurait été comme coucher avec toi, dit-il en simulant un frisson, manifestement très amusé.

En revanche, ça ne fait pas rire Jonas.

— On s'éloigne du sujet, lance-t-il, exaspéré. Ces salauds s'en sont pris à Sarah et Kat et nous n'avons aucun moyen de savoir s'ils en ont terminé avec elles ou s'ils n'ont fait que s'échauffer.

Josh se renfonce dans le canapé en soupirant.

— Je ne sais pas, Jonas...

— Putain, mais qu'est-ce que ça veut dire ? (Il se lève. Un muscle de sa mâchoire tressaute.) Qu'est-ce que tu ne *sais* pas ?

Il y a un silence alors que Josh tente de comprendre ce qui a pu déclencher la colère de son frère.

— Tu ne sais pas *quoi*, merde ? explose Jonas.

— Hé, mec, calme-toi. Arrête... Bon Dieu, Jonas. Assieds-toi.

Le corps de Jonas se tend. Chacun de ses muscles saille.

— Non ! Je ne veux rien entendre sauf « Que puis-je faire pour toi, Jonas ? » ou « Je suis avec toi à cent dix pour cent ! ». Je ne vais pas rester assis les bras croisés à attendre de découvrir ce que ces connards nous ont réservé. Je vais les démolir.

— Jonas, assieds-toi, répète Josh avec insistance. Discutons-en deux minutes. Raisonnablement.

— Alors comme ça, c'est toi qui vas m'apprendre, à moi, à être raisonnable ? M. J'achète-une-

Lamborghini-sur-un-coup-de-tête-quand-ma-nana-me-largue va m'apprendre à moi à être raisonnable ?

Josh lève les yeux au ciel.

— Je dis simplement que je ne sais pas, c'est tout. Pas que je ne suis pas d'accord. Grosse différence.

— Mais qu'est-ce que tu ne sais pas, à la fin ? Il n'y a rien à décider. Je te dis qu'ils s'en sont pris à ma belle. C'est tout ce que tu as à savoir !

Il s'agite comme un boxeur sur le point de monter sur le ring.

— Jonas ! crie Josh, mais les yeux de son frère lancent des éclairs. Allez, assieds-toi.

Jonas se tire les cheveux de frustration.

— S'il te plaît.

Il pousse un grognement sonore mais obtempère. Son regard est enfiévré. Tout comme le reste de son corps. Miam, il est tellement sexy que j'ai envie de le ligoter jusqu'à ce qu'il me demande grâce.

— Merci, dit Josh avant de soupirer ostensiblement. Tu te mets dans des états, parfois..., ajoute-t-il en secouant la tête.

Jonas tremble. Et moi aussi, rien que de le regarder. Quel animal... un putain d'animal sexy.

— O.K. Maintenant, respire profondément.

Jonas lui lance un regard noir.

— Fais ce que je te dis.

Jonas s'exécute à contrecœur. Mais difficile de dire si l'exercice le calme ou l'énerve un peu plus.

— Bien. Merci. Je suis de ton côté, frangin. Toujours. Sans poser de questions, quoi qu'il se passe. À cent dix pour cent.

Jonas hoche la tête. Il le sait. Bien sûr qu'il le sait. Sans l'ombre d'un doute. Je lance un regard à Kat. Elle est assise au bord de son siège, les yeux écarquillés.

— Ne pète pas un câble. On va discuter de tout ça, d'homme à homme, O.K. ? La discussion n'est pas synonyme de désaccord.

Josh garde une voix calme. Quelque chose me dit que ce n'est pas la première fois qu'il retient Jonas de se jeter dans le vide – peut-être même littéralement, d'ailleurs. Il y a encore tellement de choses que j'ignore encore sur Jonas et ses démons.

— Ne me parle pas comme si j'avais huit ans, s'énervé Jonas. Moi aussi, j'ai lu ce putain de bouquin. « La discussion n'est pas synonyme de désaccord. » Tu n'as rien trouvé de plus cliché ?

Josh éclate de rire.

— C'est tout ce que j'ai en stock – la seule phrase du livre dont je me souviens. Ne m'enlève pas la seule chose intelligente que j'ai à dire. Tout le monde n'a pas une mémoire photographique comme toi, enfoiré.

Jonas hoche la tête et expire, retrouvant le contrôle de lui-même.

Intéressant.

— Discutons-en, continue Josh avec un petit sourire. « La discussion n'est pas synonyme de désaccord. »

— C'est ce que j'ai entendu dire.

Josh lui décoche un grand sourire. Ils semblent avoir trouvé un terrain d'entente.

Kat et moi échangeons un regard « mais qu'est-ce qui vient de se passer ? ». Aucune de nous ne pipe mot.

Josh respire à nouveau profondément, essayant manifestement d'inciter Jonas à l'imiter – ce qu'il fait. Comme si Josh était une espèce de dresseur de fauves ou je ne sais quoi. Et ça marche : Jonas se calme à chaque respiration. C'est fascinant à voir.

— Bon. Réfléchissons, reprend Josh. Quel est l'intérêt de démolir toute l'organisation ?

Franchement ? Réfléchis deux secondes, Jonas. Oui, on doit protéger Sarah et Kat. Évidemment... (Il nous sourit tour à tour.) Et on le fera. Je te le promets. Mais au-delà de ça, qu'est-ce qu'on en a à foutre des agissements du Club ?

Je note le choix du « on » dans la dernière phrase. Très bien joué.

— Pourquoi tuer une mouche avec une massue quand une tapette fait l'affaire ?

Un muscle tressaute dans la mâchoire de Jonas, mais Josh va au-devant des objections :

— Le Club fournit un service – un très bon service, d'après mon expérience. Alors ouais, peut-être les choses ne sont-elles pas exactement ce qu'elles semblent, peut-être survendent-ils un peu le rêve, mais Disneyland aussi. Je veux dire, on peut monter sur des montagnes russes n'importe où, pas vrai ? Mais on les paie dix fois plus cher à Disneyland. Pourquoi ? Parce qu'il y a la tête de Mickey dessus.

Josh hoche la tête, totalement convaincu par sa propre logique.

— Peut-être que tous ces types qui adhèrent au Club veulent se payer le grand huit avec la tête de Mickey dessus – et ils sont ravis de déboursier une petite fortune pour ça. Ils se fichent de savoir qu'ils pourraient s'offrir des montagnes russes lambda pour deux dollars à peine au bout de la rue.

— Bordel, Josh, explose Jonas en se relevant d'un bond. Sérieusement ? (Il a du mal à contenir sa colère.) « Vivre et laisser vivre », c'est ça ? Laisser ces types prendre leur pied pendant que je reste assis les bras croisés à me demander jour et nuit s'ils vont ou non s'en prendre à ma nana ? rugit-il. Pas question.

Je me lève et pose une main sur son avant-bras pour lui faire signe de me laisser parler. Il se dégage violemment.

— S'il y a bien une personne qui doit comprendre ça, c'est bien toi ! lance-t-il rageusement à l'attention de son jumeau.

Je recule d'un pas. Il n'a manifestement pas envie que je m'en mêle. Et il a raison. Je n'aurais pas dû interrompre cette conversation entre frères. Pas encore. Pas maintenant.

— Je comprends. Je dis simplement qu'il faut déterminer exactement quel est notre objectif ici.

Long silence.

Furieux, Jonas est incapable de formuler une phrase cohérente. Au bout d'un moment, il me fait signe comme pour me donner la parole.

— Josh, dis-je en choisissant mes mots avec soin. Ton postulat de départ est erroné. Quand on achète un billet pour Disneyland, on sait pourquoi. En adhérant au Club, tout le monde ne signe pas pour monter sur un grand huit Mickey, mais c'est ce qu'on leur donne quoi qu'il arrive.

Josh semble réellement désorienté.

Je me sens trop bête pour ajouter quoi que ce soit. Je me rassois dans le canapé. Si seulement je pouvais disparaître d'un coup de baguette magique...

— Qu'est-ce que tu veux dire ? me demande Josh.

Il paraît sincère. Je lève les yeux vers lui : son visage est au diapason de sa voix.

Jonas soupire.

— Elle veut dire que tout le monde n'est pas totalement paumé comme toi et moi. (Il s'éclaircit la voix.) Ou, du moins, comme moi – car ce foutu bouquin semble t'avoir guéri de ta « paumitude ». (Josh ne peut s'empêcher de rire.) Elle veut dire que certaines personnes sont, comment dire, normales.

Il s'assoit sur le canapé à côté de moi et pose un bras autour de mes épaules. J' imagine que c'est sa façon de s'excuser de m'avoir repoussée. Excuses acceptées.

— Normal ? Qu'est-ce que ça veut dire, au juste ?

Silence.

— O.K., très bien. Admettons qu'il existe des gens normaux. Pourquoi diable une personne normale

voudrait-elle rejoindre le Club ?

— Pour trouver l'amour, répond doucement Jonas. Voilà ce que veulent les gens normaux. Ce que le Club leur promet. Et c'est une arnaque.

Entendre Jonas adopter mon point de vue, qu'il y adhère ou non (ce dont je ne suis pas totalement sûre), me donne des frissons. C'est sa façon de me dire qu'il assure mes arrières.

Josh éclate d'un rire moqueur.

— Il a raison, dis-je, prenant la défense de Jonas, et ma propre défense.

La défense de l'amour, de la loyauté, de l'espoir, de l'optimisme... je ne sais pas très bien, exactement. Peut-être ai-je toujours en mémoire le visage ravi de mon petit ingénieur lorsque Stacy lui a menti en disant qu'elle adorait elle aussi les tournois de basket universitaire. Peut-être ai-je besoin de croire que c'est l'amour, et pas simplement le sexe, qui fait vraiment tourner le monde. De croire que tout le monde peut trouver chaussure à son pied, aussi paumé ou pervers soit-on. Qu'il existe des hommes qui ne ressemblent en rien à mon père.

Jonas m'attrape la main et la serre. Avec ce simple geste, il me dit que c'est lui et moi contre le reste du monde. Que tous ceux qui ne croient pas au véritable amour aillent se faire voir. Pour nous, il existe bel et bien.

Josh a l'air sceptique.

— Sérieux ? Et toi, tu as adhéré au Club pour trouver l'amour ?

Jonas blêmit. Il me regarde, sans savoir quoi répondre. Mais il n'a pas besoin de ma permission pour dire la vérité. Je connais la raison pour laquelle il a adhéré au Club. Et je m'en fous.

Je hoche la tête pour l'encourager.

Il porte ma main à ses lèvres et y dépose un doux baiser, ses yeux brûlant d'intensité.

— Non.

— Eh bien, moi non plus. Et ça me semble tout à fait improbable. C'est un peu tiré par les cheveux, même pour quelqu'un de normal. (Il me lance un clin d'œil.) Désolé, Sarah.

Je hoche la tête. Il peut bien penser ce qu'il veut.

— Je suis pratiquement sûr que mon adhésion au Club annonçait les prémices d'une nouvelle dépression nerveuse, déclare Jonas d'une voix à peine audible, ce qui semble surprendre Josh. Même si je n'en avais pas conscience à l'époque, évidemment. (Il me regarde avec insistance.) J'ai adhéré au Club car je ne savais pas ce que je voulais vraiment, ou ce dont j'avais besoin. (Il me serre la main.) Je partais en vrille, mec.

Mon cœur semble sur le point d'éclater.

Les yeux de Jonas me transpercent littéralement. Il me lance ce regard « Je vais t'avaler tout entière » et j'en ai terriblement envie.

Josh ne sait manifestement pas quoi dire. Le silence est assourdissant.

— Voilà voilà, finit par dire Kat.

Josh pousse un profond soupir.

— Merde, Jonas. (Il frotte son visage dans ses mains, manifestement incapable de savoir comment gérer son frère.) Je ferai tout pour protéger Sarah et Kat, O.K. ? Coûte que coûte. Tu le sais, pas vrai ?

— Oui, je sais. Merci.

— Mais je pense que tu réagis de manière légèrement excessive...

— Putain, Josh ! (Jonas se relève d'un bond et lance un regard noir à son frère assis sur le canapé.) Ces enfoirés ont menacé ma nana et sa meilleure amie. Tu comprends, ça ? Ils ont dépassé les bornes !

Josh se lève et ouvre la bouche pour parler mais Jonas le devance :

— Je ne les laisserai pas l'approcher.

Il m'extirpe du canapé et m'attire à lui comme pour me soustraire à Josh – ce qui est, je dois l'avouer, totalement délirant.

— Je vais la protéger, ce qui signifie les anéantir. Tu comprends ce que je dis ? Les détruire.

Il tremble, les muscles tendus.

— Wouah, fait Josh. Calme-toi.

— Je ne laisserai pas ça se reproduire encore une fois, Josh. Cette fois, je n'y survivrai pas, je le sais. J'ai à peine survécu la première. Tu n'as pas vu ce que j'ai vu... le sang. Il y en avait partout. Tu n'étais pas là. (Il ferme les yeux.) Tu ne l'as pas vue. Je ne laisserai pas ça se reproduire. Je ne peux pas revivre ça.

Il est en train de péter les plombs. Oh mon Dieu. De péter totalement les plombs.

Son étreinte est presque douloureuse mais je ne m'imagine pas un instant le repousser.

Kat est bouche bée. Je n'ai pas encore eu l'occasion de lui parler du Belize, ou de l'enfance tragique de Jonas.

— Oh merde... Jonas.

— Je pensais que si quelqu'un pouvait comprendre, c'était bien toi. (La voix de Jonas est voilée par l'émotion.) Je n'ai pas envie de faire ça tout seul, mais je le ferai s'il le faut. Je ferai n'importe quoi, tu ne comprends pas ? (Il me serre plus fort contre lui.) Je ne peux pas prendre le risque qu'il lui arrive quelque chose. Pas cette fois. Plus jamais.

Oh mon Dieu, ça m'excite. Comme jamais.

Le visage de ce pauvre Josh est dévasté.

— Mesdemoiselles, pourriez-vous nous excuser une minute ? S'il vous plaît.

Jonas me serre encore un peu plus fort contre lui.

— Jonas, murmuré-je en effleurant doucement sa mâchoire de mes lèvres. Discute avec ton frère. Il est de ton côté.

Mes lèvres trouvent sa nuque. Sa peau est chaude. Il tremble.

Je ne sais pas exactement ce qui se passe dans la tête de Jonas mais je suis sûre que Josh est le seul à pouvoir l'aider à se ressaisir.

Je touche son beau visage.

— Ton frère est de ton côté, répété-je doucement. (Il se presse contre moi et je sens son érection.) Il a tout laissé tomber pour venir te rejoindre. Écoute ce qu'il a à dire.

Jonas lâche ma main et m'embrasse passionnément. À l'évidence, il cherche à prouver quelque chose à Josh. Mais je ne vais pas me plaindre. Wouah ! Il peut se servir de mes lèvres pour lui démontrer tout ce qu'il veut, quand il veut.

Jonas s'écarte et fixe son frère, les narines dilatées, le défiant de contredire la déclaration qu'il vient de faire avec ce baiser. Comme Josh reste silencieux, il poursuit :

— On peut facilement pardonner à un enfant d'avoir peur du noir. La véritable tragédie, c'est quand les hommes ont peur de la lumière, déclare-t-il, le souffle court.

Sarah

— La vache, Sarah, tu peux m’expliquer ce qui vient de se passer ? lance Kat.

Assises sur le balcon de Jonas qui surplombe les lumières scintillantes de Seattle, nous buvons du vin en finissant les makis qu’il a commandés pour nous tout à l’heure. Les deux frères sont à l’intérieur en train de discuter. Ou de s’engueuler. Au choix. Et je ne peux m’empêcher de repenser à ce baiser « laisse-moi te montrer ce qu’elle représente pour moi » que Jonas a planté sur mes lèvres il y a quelques minutes devant Kat et Josh. Wouah ! Des baisers comme ça, j’en veux bien tous les jours.

— Oh, Kat, j’ai tellement de trucs à te raconter.

— Commençons par ce que Jonas t’a fait tout à l’heure dans cette chambre. Ça avait l’air hyper chaud ! Je n’écoutais pas aux portes, je te jure, mais impossible d’y échapper. Il était soit en train de t’offrir le meilleur orgasme de ta vie, soit de t’assassiner. On aurait dit que tu agonisais, là-dedans, ajoute-t-elle en riant.

Parmi tous les mots possibles... Bon sang.

— Oh mon Dieu, Kat, ne dis jamais ce genre de trucs devant Jonas. Je t’en supplie.

Rien que l’idée me rend malade.

— Pourquoi ? demande-t-elle en écarquillant les yeux.

Je lui raconte l’horrible traumatisme d’enfance de Jonas : mon pauvre cher Jonas qui, caché dans un placard, a été témoin du viol et du meurtre sauvage de sa mère et se reproche sa mort depuis ce jour – bien aidé par son père.

— Oh mon Dieu, c’est atroce, murmure-t-elle, à deux doigts de tourner de l’œil.

— Et pour couronner le tout, son père s’est suicidé quand Josh et lui avaient dix-sept ans.

— Oh, non.

— Il a laissé une lettre dans laquelle il tenait Jonas pour responsable de tout ce qui était arrivé.

Elle demeure silencieuse un long moment.

— Je comprends mieux pourquoi il a pété les plombs tout à l’heure. (Pensive, elle marque une pause.) Alors comme ça, Josh n’était pas là quand leur mère a été assassinée ? Il n’y avait que Jonas ?

— C’est ça.

Je pousse un profond soupir. Le seul fait d’en parler ravive ma douleur.

— Je me disais aussi qu’il y avait une tension entre eux. « J’étais là, pas toi. » Ils ont peut-être des choses à régler, tu ne crois pas ?

J'acquiesce.

— Je ne peux même pas imaginer à quel point le meurtre de leur mère a pu les bousiller, sans parler de leur père. C'est horrible.

— Comme tu dis, renchérit Kat, avant de prendre une longue gorgée de vin. De toute évidence, Jonas a vécu l'horreur, mais Dieu seul sait quels tourments Josh a bien pu traverser, lui aussi. Une sorte d'étrange syndrome du survivant, un truc comme ça ? ajoute-t-elle en reprenant une gorgée.

Elle a raison. Jamais je n'avais pensé à ce que pouvait ressentir Josh.

— Ils doivent être totalement bousillés, reprend-elle. Grandir sans mère est déjà assez difficile comme ça, mais si tu y ajoutes tout le reste...

Je soupire. J'ai la nausée.

— Bref, parlons plutôt de quelque chose de joyeux, tu veux bien ? lance Kat.

— Je ne demande pas mieux !

Nous trinquons.

— À ce propos, Jonas possède une collection de bouquins très intéressante.

Je la regarde d'un air interrogateur.

— Quand je suis allée dans son bureau pour utiliser son ordinateur, j'en ai profité pour jeter un œil à sa bibliothèque. *Comment la faire grimper aux rideaux*. Celui-là a l'air passionnant. *L'orgasme féminin : percer le mystère*. Oh, et mon préféré : *Devenir un samouraï sexuel : maîtriser l'art de faire l'amour*. Des lectures captivantes.

Elle éclate de rire. Je pique un fard.

— Tu crois qu'il me laisserait en emprunter quelques-uns ? Je pense que mon prochain mec devra les étudier à fond en vue d'un examen final.

Je ne peux m'empêcher de sourire.

— Jonas croit fermement à la quête de l'excellence dans tout ce qu'il fait.

— Oh vraiment ? Il croit « fermement » en l'excellence, hein ?

Je glousse.

— Mince, je suis tombée dans le panneau.

— Comme d'hab', rétorque-t-elle en riant.

Nous prenons toutes deux de longues gorgées de vin, un sourire jusqu'aux oreilles.

— Alors, que penses-tu de Josh ? demandé-je en lui lançant un petit regard en coin. D'après ce que j'ai pu voir, ça semblait pas mal coller entre vous.

Elle me gratifie d'une petite moue.

— C'est exactement ton type d'homme, Kat.

— Je sais, fait-elle avec un petit sourire. Exactement. Je dois le reconnaître, il est super sexy. Mais savoir qu'il a adhéré au Club et à quel point il a manifestement aimé ça... (Elle grimace comme si elle reniflait une couche sale.) C'est un poil tue-l'amour à mon goût.

— Jonas l'a bien fait, lui aussi, et ce n'est pas un connard.

— Ouais, maintenant. Mais c'était un peu un connard au début, tu dois l'admettre.

— Non, Jonas n'a jamais été un connard, objecté-je. Un enfoiré arrogant, oui, mais pas un connard.

— Oh, merci pour cette précision. (Elle hausse les épaules.) Qui sait, peut-être que Josh se révélera être comme Jonas : un preux chevalier en armure étincelante déguisé en enfoiré arrogant. Ou bien un enfoiré arrogant déguisé en connard, ajoute-t-elle avec un long soupir.

— J'aime beaucoup Josh. Il a un grand cœur. Il a tout laissé tomber quand Jonas avait besoin de lui. Sans poser de questions.

— C'est vrai, reconnaît-elle en souriant. Et je dois admettre que, maintenant que tu m'as parlé de son

horrible enfance, j'ai désespérément envie de le guérir.

— Je te souhaite bien du courage, lancé-je en sirotant mon vin.

— Hé ! On ne sait jamais. Je pourrais être la seule fille au monde à pouvoir le rafistoler. Tu as bien réussi avec Jonas.

— Ah ah ! Oh oui, comme tu viens d'en être témoin, Jonas est totalement, complètement sorti d'affaire. Mon travail ici est terminé.

Elle éclate de rire.

— Il a encore beaucoup de chemin à parcourir pour être guéri de tous ses maux, poursuis-je en soupirant. Moi aussi, d'ailleurs. On s'aide mutuellement.

— J'aime cette idée, commente Kat, visiblement émue.

Je me mords la lèvre. Jamais je n'avais encore dit quelque chose comme ça à voix haute à propos d'un homme. Mais c'est la vérité : on se répare l'un l'autre.

Kat prend une bouchée de california maki.

— En tout cas, Josh est vraiment très sexy. Ce sera mon dernier mot.

— Tu meurs de curiosité à son sujet, avoue.

Elle prend une deuxième bouchée et hausse les épaules.

— Peut-être.

— « Peut-être » ? Ça se lit sur ton visage.

Elle éclate de rire.

— C'est vrai, j'aurais bien aimé savoir ce qu'il allait dire sur sa demande d'adhésion...

— Oh mon Dieu, moi aussi !

— Il était sur le point de révéler ce qu'il avait demandé, couine-t-elle.

— Avant de refermer la bouche et de s'arrêter tout à coup de parler.

— Au beau milieu de sa phrase !

— Avant de te regarder.

Elle pousse un petit cri perçant.

— J'étais genre... *oui ? ... et ? ... quoi ? ... Oui ? Qu'as-tu précisé dans ta demande d'adhésion, Josh ?*

Elle rejette sa tête en arrière en hurlant de rire.

— Quand il s'est arrêté de parler, j'avais envie de crier de toutes mes forces.

— Moi aussi. (Elle pleure de rire, maintenant.) Je n'en pouvais plus. (Elle s'essuie les yeux et soupire.) Oh, Sarah, nous sommes de très vilaines filles.

— Non, c'est moi qui suis vilaine. Ce n'est pas le frère de ton petit ami. Je n'ai pas le droit de me poser ce genre de questions au sujet de Josh... Je vais aller tout droit en enfer.

— Alors comme ça, Jonas est ton « petit ami », maintenant ? C'est officiel ?

Je hoche la tête en rougissant.

Elle me donne un petit coup de coude sur l'épaule.

— C'est super, ma grande.

Je suis soudain trop submergée de bonheur pour répondre. Je n'arrive toujours pas à croire qu'il soit tout à moi.

Il y a un long silence.

— Il a quand même l'air très intense, Sarah, déclare-t-elle enfin. (Elle a changé de ton. Méfiante, elle me met en garde.) Ce n'est pas ce qu'on peut appeler l'insouciance faite homme.

Je hausse les épaules. Peut-être pas. Mais elle n'a pas vu ce que j'ai vu. Elle n'a pas vu Jonas escalader une cascade de dix mètres comme s'il grimpait sur un escabeau. Elle ne l'a pas vu me mordre

les fesses (littéralement) et hululer de joie à l'idée de lécher le délicieux minou de sa belle. Elle ne l'a pas vu pleurer de rire à cause d'une bêtise que j'ai dite. Il semblait plutôt insouciant dans ces moments-là. Et puis, l'insouciance ne fait pas tout. Elle ne douterait pas de lui si elle l'avait vu pleurer dans mes bras en me parlant de sa mère, ou son regard quand il a tendu son poignet orné du bracelet de l'amitié à côté du mien et déclaré que nous étions faits l'un pour l'autre.

— Il m'a dit qu'il m'aimait.

— Vraiment ? (Elle semble surprise. Elle ne s'attendait pas du tout à ça.) Au Belize ?

— Mmm hmm.

— Wouah. Il a dit : « Sarah, je t'aime » ?

J'hésite.

— Euh, non. Pas tout à fait. (Son sourire se fige.) C'est compliqué. Il est compliqué. Mais tu peux me croire, il me l'a dit.

Elle semble sceptique. Et je ne lui en veux pas. Aux dernières nouvelles, Jonas était le genre de mec à enchaîner les filles – Stacy la menteuse une nuit, moi la suivante. Elle sait qu'il m'a emmenée au Belize pour un voyage éclair, bien sûr, mais elle pense probablement que nous avons batifolé sous le soleil. Comment pourrait-elle comprendre ce qui s'est produit entre nous là-bas ? Que nos âmes se sont trouvées ? J'arrive à peine à y croire moi-même. Elle craint certainement que je ne sois qu'une conquête de plus. Une distraction passagère.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit exactement ?

Je pousse un soupir. Impossible d'expliquer ce que Jonas a dit et fait au Belize, la façon dont il s'est totalement ouvert à moi, et comment il a finalement réussi à me faire lâcher prise et m'abandonner à lui comme je ne l'avais encore jamais fait. C'est trop personnel, de toute manière.

— Fais-moi confiance, c'est tout.

Elle fronce les sourcils, absolument pas convaincue.

— Il me l'a dit, marmonné-je. Même s'il n'a pas prononcé les mots magiques.

Elle hoche la tête mais j'ai l'impression qu'elle cherche simplement à être gentille.

Je soupire de nouveau. Elle ne comprend pas. Jonas m'a exprimé ses sentiments à sa façon et ça me suffit. Je l'aime, même s'il ne peut ou ne veut pas dire « je t'aime », même s'il n'a jamais prononcé ces mots. Avec lui, je n'ai pas besoin de conformisme. De normalité. De légèreté. J'ai besoin de lui, tout simplement.

Je dois cependant le reconnaître, c'est difficile de ne pas laisser échapper ces satanés mots. Chaque fois que je plonge dans ses yeux tristes, chaque fois qu'il me fait l'amour, chaque fois qu'il semble perdu, avalé vivant par ses démons ou qu'il me serre fort dans ses bras dans un élan protecteur, chaque fois qu'il me fait jouir et hurler son nom, j'ai désespérément envie de lui avouer ce que je ressens.

Mais je ne peux pas. Peu importe combien j'en meure d'envie. Car, c'est certain, si je dis ces mots à Jonas Faraday, il va totalement flipper et notre relation naissante au royaume de la jouissance sera anéantie. Je le sais. Et ça me va. Vraiment. Nous sommes tous deux atteints d'une maladie mentale – une folie –, quelque chose de meilleur, de plus profond, de plus sensuel et de plus beau que tout ce que j'ai jamais connu auparavant. Et ça me suffit. Nous n'avons pas besoin de trois petits mots éculés pour officialiser notre amour. Nous avons simplement besoin l'un de l'autre.

Soudain, je ne supporte plus d'être loin de lui.

Je me lève et consulte ma montre. Presque 1 heure du matin ! Cette journée a été la plus longue de ma vie : et dire que, ce matin encore, je me trouvais au Belize. J'étire mes bras au-dessus de ma tête. Retour à la réalité. J'ai cours demain, des devoirs à faire. Des cours à récupérer auprès de mon groupe d'étude. Oh merde, je dois également trouver un nouveau boulot. Fait chier. Et impossible d'accomplir tout cela

sans une bonne nuit de sommeil – ni sans un ordinateur, des bouquins et quelques fringues. Mais bon, je m’occuperai de tout ça demain matin. Pour le moment, je n’ai envie que d’une chose : Jonas Faraday. En moi.

— Allez viens, dis-je à Kat. Retournons-y.

Jonas et Josh sont assis sur le canapé et discutent calmement. Bon signe.

Sans un mot, je traverse le salon d’un pas désinvolte, oblige Jonas à se lever du canapé, presse mon corps contre le sien, prends son visage entre mes mains et l’embrasse passionnément.

— Merci de prendre si bien soin de moi, soufflé-je entre ses lèvres.

Quoi de mieux pour expliquer à Kat ce que Jonas représente pour moi que de le lui montrer. Si elle ne croit pas qu’il est tombé éperdument amoureux de moi, si elle ne comprend pas la profondeur de notre connexion émotionnelle, si elle n’arrive pas à voir la bonté qui émane de lui, sa gentillesse, sa beauté, c’est son problème, pas le mien. Je sais qui il est et ce qu’il ressent pour moi.

— Mais de rien, répond-il doucement.

Son visage est en feu. Il se penche et m’embrasse à son tour – Kat et Josh peuvent bien aller au diable. Lorsque sa langue pénètre ma bouche, mon corps tout entier frémit. Je sens son érection contre moi. Et tant mieux, car j’ai ma propre version féminine d’une érection lancinante dans ma petite culotte.

— Vous avez fait la paix, tous les deux ? m’enquis-je.

Jonas opine du chef.

— Alors, vous avez élaboré un plan pour conquérir le monde ?

— En quelque sorte, souffle-t-il entre mes lèvres. Mais Rome ne s’est pas faite en un jour.

Il se penche, et me soulève par les hanches, ce qui m’arrache un petit cri de surprise, avant de me jeter par-dessus son épaule façon homme des cavernes.

— Mais on va devoir remettre la domination du monde à demain matin, dit-il.

Il quitte le salon en direction de sa chambre, ma tête brinquebalant et tressautant contre son large dos.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, tout va bien, crie Josh derrière nous. Je vais faire la nouba toute la nuit en compagnie de la grosse fêtarde avec un trait d’union.

— Dans tes rêves. Moi, je vais me coucher, playboy, rétorque Kat. Tu vas devoir trouver une autre montagne russe Mickey à monter, ce soir.

Jonas

Je la jette sur mon lit, lance *Dangerous* de Big Data et lui arrache sauvagement ses vêtements. Après avoir retiré les miens, je m’assieds au bord du lit, dur comme la pierre, et la supplie en silence de m’apaiser par ses caresses, de m’apporter la sérénité. Avec un gémissement, elle me chevauche, encerclant étroitement ses jambes autour de mon dos, et fait entrer mon sexe en elle. Je la serre contre moi et l’embrasse, encore et encore, plongeant dans ses grands yeux marron tandis que mon corps se fond dans le sien. Aucun mot n’est prononcé – pas besoin – excepté, bien sûr, les fois où je ne peux m’empêcher de gémir son nom.

Alors que Big Data tourbillonne autour de nous, je la baise lentement, intensément, silencieusement, remplissant chaque centimètre carré de son corps, positionnant mon sexe contre son point G. Je caresse sa peau douce, fais courir mes mains dans ses cheveux, lèche sa nuque, la respire. Je me perds en elle, dans la musique, sa peau, ses yeux, son odeur. Je ne pense à rien sauf au plaisir d’être en elle, à mon excitation, et remercie Big Data d’avoir composé une chanson si parfaitement adaptée à ce moment. Pour être tout à fait honnête, je ne pense même pas à la faire jouir, noyé dans l’instant.

Tout à coup, elle jouit comme une malade. Oh putain, oui, elle explose telle une fusée.

Je suis scié. C’est la première fois que Sarah atteint l’orgasme par la pénétration seule – pas de langue, pas de doigts, seulement mon sexe en elle, la remplissant, trouvant son point sensible, frottant contre son clitoris. Mes yeux rivés aux siens. Big Data qui nous donne la sérénade avec la chanson idéale. La chanson parfaite pour baiser.

C’est incroyable. Le nirvana.

Nos corps fusionnent comme jamais, si bien que je suis incapable de dire où commence son corps et où finit le mien, de distinguer son plaisir et son orgasme du mien, sa peau de la mienne. C’est comme découvrir un coffre rempli de bijoux inestimables enterré six pieds sous terre au fond de l’océan alors que je ne recherchais que quelques pièces d’or dans le sable. Hallucinant. Sans même le vouloir, j’ai découvert un Saint-Graal flambant neuf. Ici. Et maintenant.

Et pourtant...

Je suis toujours incapable de lui dire les mots fatidiques. Je les ressens, oui, bien sûr – et Dieu merci, car il y a eu une période de ma vie où j’en étais arrivé à me demander si je n’étais pas totalement sociopathe – mais je n’arrive pas à les lui *dire*. Une fois de plus.

Elle s’endort aussitôt à côté de moi, épuisée et comblée. Elle ronronne littéralement contre moi.

Mais impossible de trouver le sommeil. Mon esprit a déjà commencé à gamberger. Je reste allongé à côté de Sarah pendant près d'une heure, les yeux grands ouverts, à l'écouter respirer. Suis-je un cas désespéré ? Suis-je incapable de m'abandonner pleinement à elle comme je la pousse à s'abandonner à moi ? Suis-je un hypocrite ? Je n'ai pas arrêté de l'inciter à sortir de ses sentiers battus mais je semble incapable de sortir des miens.

Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé, mais je me retrouve à lui faire l'amour encore une fois. J'ai dû m'endormir, au moins brièvement, car quand je me réveille, je suis en elle ; elle est si humide, si chaude, elle ondule autour de moi, et... Oh mon Dieu. Il n'y a rien de tel que de voir ma belle se transformer en un beau papillon devant mes yeux ébahis.

Sarah

Jonas et moi dînons dans un restaurant chic. Autour de nous, c'est le branle-bas de combat : une armée de serveurs aux petits soins, assis à mes pieds, une femme me fait une pédicure, quelques mètres plus loin, un artiste peint notre portrait, une femme en toge s'occupe de mes cheveux et, tout autour de notre table, les convives mangent et bavardent. Soudain, tel King Kong, Jonas bondit de sa chaise, repousse les personnes qui m'entourent, déchire ma robe de soirée chatoyante, allonge mon corps nu sur la table, juste au milieu de nos assiettes, des bougies (allumées), des verres de vin rouge et des couverts (dont une fourchette malencontreusement placée) et commence à me faire l'amour. Mais ce n'est pas son être matériel. Difficile à expliquer mais, en un éclair, Jonas se divise, se multiplie, jusqu'à se transformer en dix poltergeists désincarnés aux lèvres fantomatiques, aux doigts magiques, aux biceps saillants, aux abdos sculptés et pénis dressés. Des poltergeists qui tous m'enlacent, me baisent, me lèchent, me sucent, me caressent, me touchent, m'embrassent et chuchotent à mon oreille. M'enveloppent comme un nuage évanescent.

Les serveurs remplissent de nouveau nos verres qui débordent, éclaboussant mon ventre de vin rouge qui ruisselle sur mon entrejambe, mon clitoris, le long de mes cuisses jusqu'à mes orteils pour finir par s'accumuler autour de nous en une mare chaude et sensuelle. La pédicure commence à me masser les pieds avec le vin rouge. La coiffeuse verse sur mon cuir chevelu le vin qui coule alors sur mon visage. Mais ce qui m'émoustille le plus, hormis Jonas, c'est la manière dont les autres convives nous observent et commentent nos ébats comme s'ils assistaient à une performance artistique.

- C'est l'homme le plus beau du monde, soupire une femme.
- Incontestablement. Mais elle, qui est-ce ? demande un homme.
- Aucune importance. Je ne peux détacher mon regard de lui, observe une autre spectatrice.
- Elle doit vraiment être spéciale pour qu'il la désire ainsi.
- Je ne la regarde même pas. Je n'ai d'yeux que pour lui.
- Il joue d'elle comme d'un piano à queue.
- Il est magistral.
- Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi doué.
- J'aimerais qu'il me fasse ça.
- Je rêverais qu'il me fasse gémir de cette manière.
- Je pourrais jouir rien qu'en les regardant.

Les langues de Jonas m'assaillent, ses pénis pénètrent chacun de mes orifices, ses muscles se tendent et se contractent sous mes doigts, ses lèvres dévorent, sucent, lèchent le vin sur ma peau sensible. Le plaisir est si intense qu'il en devient presque insupportable, intensifié par le désir et l'envie palpables de chaque spectateur.

— Elle est en train de perdre la tête.

— Elle va jouir.

— Oh oui, mon Dieu, regardez-la : elle est tout près.

Soudain, tous les poltergeists convergent sur moi, s'unissant et s'incarnant dans la forme matérielle de Jonas.

— Je t'aime, Sarah, déclare-t-il en plongeant son regard dans le mien.

— Ne me quitte pas, Jonas.

Il prend mon visage en coupe dans ses mains dégoulinantes de vin rouge.

— Je ne te quitterai jamais. Je t'aime. (Il relève la tête et s'adresse à notre public.) Je l'aime. J'aime Sarah Cruz.

Mon clitoris, et tout ce qui y est connecté, commence à palpiter. C'est une sensation si concentrée, si indéniable, si subversive, qu'elle m'arrache de mon rêve et je me rends alors compte que je ressens réellement, physiquement, toutes ces sensations délicieuses. Quel pied ! Je suis en train de jouir dans mon sommeil ! Incroyable : la fille qui jusqu'à récemment pensait qu'elle ne pourrait jamais avoir d'orgasme, un « Everest » dans son genre, est en train de jouir par la seule force de son imagination tordue. Et quel orgasme ! Pas si inaccessible, cette montagne, finalement. Merdum de merdum. J'ai l'impression que mon bassin, dirigé par mon clitoris, va exploser et virevolter à travers la chambre comme un ballon de baudruche.

Quand mon corps cesse de vibrer, je tâtonne fébrilement derrière moi à la recherche du corps endormi de Jonas et presse mes fesses nues contre lui. Rapidement, presque avec urgence, je le caresse jusqu'à le rendre dur (ce qui n'est pas très difficile) et, avant même qu'il ne soit totalement éveillé, je fais glisser son sexe en moi et le chevauche, passant une main entre mes jambes pour le sentir aller et venir en moi, me touchant, le caressant, me frottant contre son érection, gémissant son nom. Son esprit comprend alors ce que son corps est en train de faire. Ses lèvres trouvent ma nuque, ses mains chaudes caressent ma poitrine, mon ventre, mes hanches et mon clitoris, ses doigts glissent dans ma bouche entrouverte et ses mouvements se font plus rapides, plus profonds.

Je ferme les yeux tandis que le plaisir s'intensifie et me remplit jusqu'à l'explosion. Je revois Jonas laper le vin rouge sur ma peau électrisée, l'air envieux des spectateurs et, surtout, la façon dont il a proclamé haut et fort « J'aime Sarah Cruz ». De délicieuses vagues de chaleur me traversent de nouveau, émanant de mon épice, faisant se tendre, se serrer, se relâcher puis se contracter mon corps autour de l'érection de Jonas.

Ses bras m'enlacent par-derrière et je frotte mon corps contre le sien pour l'amener à la jouissance. Mais, à ma grande surprise, il se retire soudain, me repousse sur le dos et commence à me donner du plaisir de toutes les manières possibles et imaginables. Il embrasse mes seins, ma nuque, mon visage, fait courir ses mains sur mes cuisses, suce mes doigts et mes orteils, embrasse l'intérieur de mes cuisses et, enfin, me lape de sa langue chaude et magique, lèche mon point sensible avec une ferveur renouvelée et, en un temps record, je jouis de nouveau, cette fois comme si j'explorais et fondais en même temps. Quel délice...

Quand j'arrête de me tordre et de gémir, je suis incapable de bouger. Il tourne mon corps sans vie sur le ventre et enfourche son petit poney heureux, épuisé et excité, jusqu'à jouir à son tour. Et, contre toute attente, je palpite, me cambre et vibre de nouveau, en même temps que lui. Pas avec une intensité folle,

certes – je suis trop fatiguée pour ça –, mais quand même.

Il se presse derrière moi en m'enlaçant tendrement.

Je ne suis plus qu'une nouille molle. Une nouille molle en sueur. Une nouille molle en sueur et comblée. Je ne peux plus bouger un muscle. Ni même parler. Mes cordes vocales sont hors service : vagues muqueuses inutiles à l'intérieur de ma gorge.

Wouah.

J'ai officiellement pris mon pied.

Incroyable. Fantastique. Délicieux.

Puis-je avoir un hip, hip, hip, hurra ?

Si je pouvais parler, ce qui est impossible, je hurlerais depuis le sommet de chaque montagne : *Je suis une déesse du sexe, les gars ! Je suis multi-orgasmique ! Et vlan !*

Je m'étire contre son corps et me sens glisser dans un état de béatitude absolue. Jamais je ne me suis sentie si comblée... et si puissante aussi. Ce soir marque ma renaissance, pour la deuxième fois de ma vie – la première étant cette nuit magique au Belize lorsque l'Everest a été conquis – et tout ça grâce à mon petit ami super sexy, M. Le-grand-magicien-du-sexe. M. L'homme-le-plus-beau-que-j'aie-jamais-rencontré. M. Mon-cœur-est-aussi-vaste-que-le-Grand-Canyon. M. Âme-torturée. M. Divin-original. M. L'hommitude-parfaite-de-l'hominidé-fait-homme.

M. Jonas Faraday.

Mon cher Jonas.

Dieu ce que je peux aimer cet homme.

Je ferme les yeux. Mon esprit vacille et dérive dans les ténèbres.

— Sarah, chuchote-t-il. Sarah, je...

Il est sur le point de me dire quelque chose d'important, je le sens à sa voix. Les petits cheveux à la base de ma nuque se dressent. Il reste silencieux un long moment – un moment atrocement long – mais ne va pas au bout de sa pensée.

Il pousse un petit soupir et son ton change soudain :

— Ma magnifique Sarah, dit-il enfin en me caressant la hanche. Tu dors ?

— Mmm hmm.

Si peu.

— J'ai adoré être réveillé de cette façon.

Je touche la main posée sur ma hanche. Il attrape la mienne et la serre.

— J'ai fait un rêve qui m'a un tout petit peu excitée, marmonné-je.

— Je veux bien te croire. De quoi rêvais-tu ?

— De toi. De te faire l'amour. J'ai eu un orgasme et, quand je me suis réveillée, j'étais en train d'en avoir un vrai.

Il a un petit hoquet de surprise.

— Wouah...

Il se presse contre moi et promène ses mains sur mon ventre. Je me tourne pour lui faire face.

— Avant toi, je pensais que quelque chose clochait chez moi. Que j'étais née sans ce bouton magique que tout le monde possède.

Il prend une profonde inspiration, comme s'il essayait de s'enjoindre au calme. Il repousse un cheveu de mon visage. Sans un mot.

— Et maintenant, regarde-moi. Je suis une super héroïne du sexe.

Il prend la voix grave des voix off des bandes-annonces :

— *On l'appelle... Orgasma.* (Il sourit et frotte doucement son nez contre le mien.) *Orgasma la Toute-*

Puissante.

— *Capable de jouir sur commande*, continué-je en l’imitant.

— Non, fait-il d’un air austère. Capable de jouir sur commande avec Jonas. Uniquement.

Je lève les yeux au ciel.

— Ça va de soi, gros bêta.

Il me lance un demi-sourire en coin.

— Je voulais simplement mettre les choses au clair.

— Entendu.

Nous restons allongés un moment dans le noir, perdus dans les yeux de l’autre. Je ne me souviens pas m’être jamais sentie si heureuse.

— Merci, dis-je simplement. Merci de m’avoir aidée à découvrir mon bouton magique. Je n’ai plus l’impression d’être défectueuse, maintenant. Je me sens forte.

Il m’embrasse tendrement.

— Tu l’es.

— Je ne savais pas que le sexe pouvait être aussi bon. Tu es vraiment très doué.

— Non, je suis incroyable, je t’avais prévenue. Mais je ne peux pas m’octroyer tout le mérite. Ton corps est conçu pour faire exactement ce que nous venons d’accomplir ce soir – jouir encore et encore et encore. Ça n’a rien de magique ; contrairement aux hommes, les femmes n’ont pas besoin de période réfractaire après l’orgasme.

— Une période réfractaire ?

— Un temps de repos. Les femmes n’ont pas besoin de récupérer après l’orgasme : elles peuvent jouir encore et encore, du moment qu’elles sont correctement stimulées.

Je suis souflée.

— Tu en es sûr ? J’ai toujours cru que seul un infime pourcentage des femmes étaient multi-orgasmiques, comme les stars du porno ou je ne sais quoi, qu’autant, de l’autre côté du spectre, étaient incapables de jouir, et que toutes les autres se situaient quelque part au milieu.

— Non, c’est un mythe. Toutes les femmes sont conçues pour jouir plusieurs fois. Ce n’est pas parce que la plupart des femmes n’y sont jamais parvenues – car elles ne savent pas comment s’y prendre, ignorent que c’est possible, parce que leur petit ami est un mauvais coup, qu’elles ne se sont jamais masturbées et n’ont jamais découvert ce qui les faisait grimper aux rideaux, etc. – qu’elles ne sont pas faites pour ça. Tous les paramètres sont là, même si elles ne savent pas comment les utiliser.

Ses yeux sont si animés lorsqu’il parle de ce genre de trucs. Je pourrais m’endormir sur-le-champ mais il est de plus en plus excité.

— Le premier orgasme est comme de lancer la machine, continue-t-il, parfaitement éveillé à présent. Ça peut prendre du temps, comme nous l’avons découvert, mon petit Everest, mais une fois que tu as atteint le sommet, ton corps est prêt à recommencer, encore et encore. Et ce qu’il y a de génial, c’est que les fois suivantes sont plus faciles.

Je secoue la tête. Pourquoi en sait-il plus sur ma propre sexualité que moi ? Pourquoi personne ne m’a-t-il jamais raconté tout ça ?

— Au final, l’orgasme féminin se passe toujours dans la tête – il s’agit de se débarrasser des blocages psychologiques. Après avoir joui pour la première fois, tu dois simplement te laisser aller et être bien stimulée – par quelqu’un qui sait s’y prendre – et tu auras un orgasme à chaque fois.

— Par quelqu’un qui sait s’y prendre ?

— Enfin, par moi, je veux dire. Ne te méprends surtout pas là-dessus. Laisse-moi être parfaitement clair, encore une fois : seulement par moi. Toujours.

Je lui souris.

— Jonas Faraday.

— Le seul et l'unique.

— Le samouraï du sexe.

Il éclate de rire.

— Ah, tu as vu ma collection de bouquins.

— Pas moi, Kat. Elle veut forcer son prochain copain à les lire tous.

Il glousse.

— Un type peut lire autant qu'il veut sur le sujet, s'il ne possède pas un don inné au départ, ça ne sert à rien. Comme les musiciens : on peut connaître toutes les notes, ressentir la musique avec son âme, ça ne s'apprend pas. Muddy Waters ressentait la musique. Tout comme Bob Dylan. Personne ne le leur a appris. C'est ça, le talent artistique.

— Ah, tu es donc un artiste du sexe, c'est ça ?

— Exactement. Et tu es ma toile.

Il embrasse ma nuque et m'agrippe les fesses en même temps.

— Je serai ta toile quand tu voudras, mon cher.

— Toute ma vie, j'ai eu cette compréhension innée. Comme une étrange empathie, je ne sais pas comment appeler ça autrement. (Il marque une pause.) Je ne l'ai jamais dit à personne...

J'attends la suite. Je ne connais rien de meilleur qu'une phrase qui commence par « Je ne l'ai jamais dit à personne ».

— Ça a commencé quand j'étais enfant. Ma mère avait des migraines atroces que j'étais le seul à pouvoir faire disparaître simplement en lui massant la tête de la bonne façon...

Il s'interrompt.

— Tout va bien, dis-je enfin. Raconte-moi.

Il secoue la tête.

— Vas-y. Je t'écoute.

Il change de direction. Manifestement, il ne parlera plus de sa mère.

— Quand je te touche, te baise, te goûte... oh merde, je suis en train de m'exciter tout seul. (Il m'embrasse passionnément, ses mains fermement posées sur mes fesses.) *Albóndigas*, murmure-t-il.

« Boulettes de viande. »

J'éclate de rire.

— Siempre tus albóndigas.

« Toujours tes boulettes de viande. »

Il me sourit. Je l'encourage :

— Continue.

— Quand je te baise, te goûte ou te touche, j'ai l'impression de pouvoir sentir ce que tu ressens. Littéralement, tu comprends ? Et, putain, ça me fait partir au quart de tour. (Il grogne, imaginant de toute évidence la sensation dont il parle.) Je te l'ai dit, tu es une magicienne, bébé. Tu as des pouvoirs magiques et mystiques. J'ai hâte de continuer à explorer tes profondeurs, Sarah Cruz. Tu es un immense océan inconnu, tu le sais, ça ? Tu es mon océan.

Soudain, j'ai terriblement envie de lui dire que je l'aime. Avec lui, je me sens en sécurité, aimée. Je me sens *bien* – tellement, tellement, tellement bien. Je me sens spéciale. Je l'aime. Et, oh mon Dieu, je veux le lui dire, dans ces termes exacts.

Mais non. Je ne peux pas. Impossible. Échec assuré.

Je suis son océan, ce sont ses propres termes. Pas mal du tout. Ça me suffit. Vraiment.

— Je le répète, tu es un poète, murmuré-je.

— Uniquement grâce à toi. (Il enroule ses bras autour de moi et me serre contre lui.) Sarah..., chuchote-t-il. Je...

Il s'éclaircit la voix mais ne dit rien de plus.

Je me sens glisser dans les bras de Morphée. Sa confidence attendra demain matin.

— Folie, murmuré-je.

Puis je ferme les yeux et glisse dans un profond et merveilleux sommeil.

Jonas

Penser, c'est simplement le discours intérieur que l'âme tient en silence avec elle-même. Enfin d'après Platon. Si c'est vrai, alors ces dernières heures, quand toute la maisonnée dormait profondément, mon âme était en plein bavardage tourmenté. Mais bon, ce n'est pas grave car, tandis que mon âme pontifiait, mon corps, lui, s'affairait.

J'ai lavé et repassé les vêtements de Sarah (tout couverts de boue bélizienne et de produit antimoustiques). Je me suis entraîné comme un fou (au son du dernier album génial de Rx Bandit). J'ai fait un tour chez Whole Foods et rapporté le petit déjeuner pour tout le monde (baies bio, yaourt grec et muffins courgette-quinoa). J'ai consulté mes mails (et les ai tous ignorés à l'exception de ceux relatifs à mes nouvelles salles d'escalade). J'ai installé les ordinateurs commandés pour Sarah et Kat (livrés à la première heure ce matin grâce à mon assistante). Mettre de l'ordre dans mon environnement m'a permis d'en mettre également dans mon esprit et, à présent, je suis assez confiant quant à l'avancée de ma stratégie.

Quand j'ai ouvert sa valise et senti le Belize s'exhaler de ses vêtements, j'ai eu envie de foncer dans ma chambre, de soulever son corps endormi et de ramener Sarah tout droit au paradis. Au diable la vie réelle. Au diable le Club. Au diable le retour à Seattle avec Kat, Josh, le boulot et la fac. Mais en repensant à ce qui s'était passé dans ma chambre hier soir (enfin, plus exactement, tôt ce matin), j'ai rapidement oublié cette idée.

Je regarde par la fenêtre de la cuisine. Le soleil se lève, illuminant non seulement mon plan de travail de sa douce lumière dorée, mais également ma conscience, m'empêchant soudain d'occulter l'abominable vérité : je suis incapable de dire ces trois petits mots. Pas même à Sarah.

Avant hier soir, je pensais que je m'étais retenu de dire ces mots magiques pendant vingt-trois longues années car mon âme savait qu'elle ne pourrait les prononcer qu'en présence de la « femmitude » absolue. Je croyais que je m'interdisais de les prononcer depuis l'âge de sept ans car mon âme avait inconsciemment compris que je les dirais un jour à une seule et unique femme, la déesse et la muse, Sarah Cruz. La femme idéale. Mais la nuit dernière, allongé à côté d'elle dans l'obscurité après lui avoir fait l'amour de la façon la plus intense, la plus époustouflante et la plus intime qui soit, j'ai pris conscience que je m'étais toujours trouvé des excuses pour justifier les limites de mon implication affective et qu'en vérité je suis fondamentalement incapable de m'abandonner et de prononcer ces mots à voix haute. Même à ma magnifique Sarah.

Qu'en déduire d'autre ? Si ces mots n'arrivent pas à s'échapper de mes lèvres alors que le corps de mon bébé se cambre et se tord du seul plaisir de mon corps remplissant le sien, ou quand elle a un orgasme dans son sommeil simplement parce qu'elle a rêvé de moi, ou quand elle jouit encore et encore pour la première fois de sa vie, découvrant enfin comment exploiter le pouvoir de son corps, si tout ça n'a pas suffi à faire jaillir spontanément ces trois petits mots de ma bouche, alors, de toute évidence, je n'arriverai jamais à les dire.

Ça me tue de l'admettre. J'ai envie de rendre les armes, vraiment. Grâce à Sarah, j'ai fait beaucoup de progrès mais, apparemment, on ne peut pas voyager bien loin avec les jambes brisées. Il semble y avoir en moi un terrain en friche infranchissable, un bastion de « paumitude » imprenable aux lisières de ma conscience. Il me faut simplement accepter l'existence de mes côtés sombres, inaccessibles, et m'adapter en conséquence. Si je n'arrive pas à prononcer ces mots, alors soit. Je dois m'efforcer d'autant plus de lui prouver mes sentiments à son égard.

Et ça commence maintenant.

J'ouvre mon ordinateur et crée un nouveau document, un tableur intitulé « Comment je vais anéantir le Club ».

Il est temps de montrer à ma belle ce que je ressens pour elle. De lui montrer que je ne peux pas vivre sans elle. De me concentrer sur ma mission et d'arrêter de déconner.

Le comportement humain découle de trois sources : le désir, l'émotion et le savoir. Du désir et de l'émotion, lorsqu'il s'agit de protéger Sarah, j'en ai à revendre. En revanche, il faut que j'acquière du savoir. Et vite. Sur mon tableur, je tape ce que je sais du Club, puis réfléchis à toutes les méthodes auxquelles je peux penser – bonnes, mauvaises, et même totalement ridicules – afin d'obtenir les informations qui me manquent actuellement.

Hier soir, avec Josh, je me suis comporté comme un fou furieux, pour ne pas dire un connard. J'en suis conscient. Je me suis laissé aveugler par mes émotions. Ce que j'ai cru être un manque de loyauté de sa part m'a mis hors de moi et j'ai laissé cette erreur d'interprétation se mêler à toutes les conneries (réelles et imaginaires) que des années de psychothérapie étaient censées guérir (sans succès, visiblement). Mais ce matin, après l'interminable conversation de mon âme avec elle-même, sans parler des galipettes de la nuit dernière, je me sens plus réceptif aux propos de mon frère.

« Il vaut mieux exécuter peu mais bien, que beaucoup mais imparfaitement », dit Platon. Je pense que c'est ce qu'essayait de me faire comprendre Josh hier soir, à sa façon confuse. Que le Club était une montagne dangereuse à gravir et que si je tentais de l'escalader au petit bonheur la chance, je risquais de provoquer une avalanche. Je dois donc élaborer un plan d'attaque efficace et l'exécuter avec une excellence suprême. Il y a trop en jeu pour m'y prendre autrement. Ma mission doit s'intituler « Protéger Sarah (et Kat) » plutôt que « Décimer Le Club ».

Ces deux concepts pourraient n'en faire qu'un – on ne sait jamais –, ou pas. À l'heure actuelle, je ne dispose pas d'assez d'éléments pour parvenir à une conclusion définitive sur la question. Si pour protéger Sarah je dois détruire le Club alors, ouais, c'est ce que je vais faire, et avec joie. Mais s'il existe une option plus efficace, alors je vais devoir prendre sur moi et faire tout ce qui est en mon pouvoir pour accomplir ma mission. Ce n'est pas le moment de déconner. C'est le moment de protéger mon bébé avec une *efficacité* maximale.

Et pour ce faire, je dois d'abord réunir des informations.

— Bonjour.

C'est Kat. Je lève les yeux de l'écran.

— Salut.

— Sarah est déjà levée ?

— Non, elle dort encore comme un bébé. Josh aussi.

Kat a revêtu sa tenue de travail. Sac à main sur l'épaule, elle tire sa valise à roulettes.

— Tu t'en vas ?

— Ouais, faut que j'aille bosser. Mon patron s'attend qu'on travaille le lundi. Qui l'aurait cru ?

— Tu penses que c'est raisonnable ?

— Je n'ai pas vraiment le choix.

Silence.

— Et oui, je trouve ça raisonnable. Hier, j'étais totalement flippée, sous le choc, mais ce matin j'ai compris que je ne pouvais pas vivre dans la peur. Je dois continuer à vivre normalement.

— Sarah est au courant ?

— Non. Je lui ai envoyé un texto pour la prévenir.

— Tu ne veux pas que je te réserve une chambre d'hôtel ? Juste le temps que je comprenne ce qui se passe...

— Pas la peine. Mais c'est gentil de le proposer. Merci.

J'aimerais garder un œil sur Kat, au moins jusqu'à ce que j'aie découvert à qui j'ai affaire. Mais bon, c'est une grande fille. Si c'était ma petite amie, je ne la laisserais pas franchir le seuil de cette porte. Mais ce n'est pas le cas. Et, de toute façon, je pense que la véritable cible du Club, si tant est qu'il y en ait une – qui peut bien savoir ce qu'ils complotent ? –, c'est Sarah.

Je tends à Kat l'ordinateur que je lui ai acheté. Elle écarquille les yeux de surprise mais refuse néanmoins poliment, elle ne peut pas accepter, blablabla. J'apprécie sa courtoisie, bien sûr, mais je n'ai pas le temps de jouer à ça ce matin. J'ai du pain sur la planche.

— Kat, prends-le. S'il te plaît. Aide-moi à soulager ma conscience coupable. J'insiste.

D'après ma grande expérience avec les femmes, « j'insiste » est le sésame qui met fin à tout refus poli lié aux cadeaux, à l'argent, et à l'addition du dîner. C'est la carte maîtresse de l'homme sur la femme. Infaillible.

— Bon, d'accord, cède-t-elle. Merci infiniment.

— J'ai également envoyé une équipe de nettoyage chez toi. Si ton appart ressemble à celui de Sarah, tu vas avoir besoin d'aide.

Là encore, elle se fend mollement d'un refus poli jusqu'à ce que j'insiste et qu'elle la boucle.

Soudain, une idée me traverse l'esprit :

— Tu sais quoi ? Je vais embaucher un garde du corps pour te protéger, au moins pour quelques jours...

— C'est un peu... excessif, non ? Tu ne peux pas faire ça.

— C'est non négociable. Je t'enverrai les infos par mail, ainsi que la photo du gars, pour que tu sois sûre de son identité lorsqu'il se présentera. Juste pour quelques jours, Kat. Fais-moi plaisir.

Elle pince les lèvres.

— *J'insiste*. Juste le temps que je tire tout ça au clair, O.K. ? Si tu ne me laisses pas faire ça pour toi, je vais m'inquiéter. Et je ne peux pas me le permettre en ce moment.

Elle me décoche un petit sourire en coin.

— Tu es doué.

— Pour quoi ?

— Pour parvenir à tes fins.

Je hausse les épaules. C'est vrai. Et alors ?

— Merci, Jonas. Pour tout. Dis à Sarah que je l'appellerai plus tard.

— Ça marche. Prends un muffin. Il faut que tu manges.

Elle s'exécute.

— Merci, répète-t-elle en faisant rouler sa valise vers la porte. (Elle marque une pause.) Tu sais... Tu n'en as peut-être pas conscience, mais Sarah n'a pas pour habitude de baisser ainsi sa garde. Et certainement pas si vite.

Je la dévisage en silence. Elle pousse un profond soupir.

— Je veux simplement m'assurer que tu comprends qu'elle n'est pas simplement en train de « prendre du bon temps ». Pour elle, vous deux, c'est du sérieux.

Je ne réponds pas. De toute évidence, elle pense que je suis un gros connard. Le connard qu'elle a vu avec Stacy la menteuse, j'imagine.

— Sarah dit toujours que j'ai un cœur en or, mais c'est faux. Celle qui veut sauver le monde, c'est elle, pas moi. C'est elle qui voit toujours le bon chez les gens... pas moi. (Au regard qu'elle me lance, il est clair qu'elle pense que Sarah voit bêtement en moi une bonté imméritée.) Je suis loin d'être aussi gentille qu'elle, tu peux me croire.

J'interprète cette dernière remarque comme la promesse que Kat me brisera les jambes si je blesse sa meilleure amie. Cela me la rend tout de suite plus sympathique.

— Elle en pince vraiment pour toi, Jonas, ajoute-t-elle doucement.

Ce n'est pas un scoop. Je sais déjà que Sarah en pince pour moi – c'est elle-même qui me l'a dit. Et, plus important encore, elle me l'a prouvé. Néanmoins, ça fait un bien fou d'entendre sa meilleure amie m'en donner la confirmation.

Mal à l'aise, Kat se balance d'un pied sur l'autre.

— Je ne devrais probablement pas te dire ça, mais il faut que tu comprennes. (Elle prend une profonde inspiration.) Elle est amoureuse de toi. (Elle marque une pause pour laisser cette prétendue révélation s'imprimer en moi.) Et elle croit que c'est réciproque.

Elle serre les dents. À moins qu'elle ne me montre les crocs. Difficile à dire.

Encore une fois, je reste silencieux.

— Ne lui brise pas le cœur, Jonas.

Mais c'est qu'elle me menace... On dirait bien que Sarah a une meilleure amie aussi fouguese qu'elle. Kat vient officiellement de gagner sa place dans mon livre d'or.

— Compris.

Elle me regarde fixement, visiblement agacée. Je suppose qu'elle s'attendait à une autre réponse de ma part.

— Merci du conseil, ajouté-je maladroitement.

J'aime bien Kat, elle a l'air d'une amie fantastique, mais mes sentiments pour Sarah ne sont pas ses oignons. Il n'y a de place que pour deux dans notre petit cocon. Je me fous de l'opinion qu'on peut avoir de moi, à l'exception de la sienne.

Lorsqu'il est clair que j'ai dit tout ce que j'avais à dire, Kat s'éclaircit la voix :

— Bon, merci encore pour l'ordinateur.

— Mais on n'achète pas la confiance, hein ?

— Oh que non, répond-elle avec un petit sourire.

— Parfait.

— Nous sommes d'accord.

— Absolument.

Elle attrape de nouveau la poignée de sa valise.

— Dis au-revoir au playboy pour moi. On pourrait peut-être sortir ensemble lui et moi un de ces jours. Quand il aura terminé de courir après des montagnes russes Mickey. L'espoir fait vivre.

— Je lui répéterai mot pour mot.

— Formidable.

— Kat, je crois que tu oublies quelque chose d'important, lancé-je alors qu'elle se dirige vers la porte d'entrée.

Elle s'immobilise et me regarde, les yeux étincelant de défi. Elle s'attend visiblement que je me justifie, façon chevalier sur son cheval blanc, et a déjà décidé qu'elle ne croirait pas un seul mot qui sortirait de ma bouche.

— Sarah et moi sommes venus te chercher en limousine hier, tu te souviens ? Comment comptais-tu te rendre au boulot ?

Son sourire se fige.

— Oh.

Son air dépit  m'arrache un sourire narquois.

— Laisse-moi t'appeler un chauffeur.

Jonas

— Bon, discutons du plan, déclare Josh en croquant dans un muffin courgette-quinoa. Putain, c'est quoi, ça ?

— Courgette-quinoa.

Il lève les yeux au ciel et repose le muffin.

— Tu ne peux pas manger des trucs normaux, comme tout le monde ?

Je l'ignore et étudie mon tableur. Voilà vingt minutes que mon frère m'aide à élaborer une stratégie. Sarah dort encore, peu étonnant : nous sommes restés éveillés jusqu'à l'aube à explorer ses nouveaux super pouvoirs orgasmiques. Bon Dieu, cette femme est mon point faible. *Orgasma*. Je ne peux m'empêcher de sourire.

— Bon, commencé-je en regardant l'écran de mon ordinateur. Premier point : transférer à ton pote hacker tous les mails que nous avons conservés du Club.

— Ouais. Même si je doute que ça nous apporte grand-chose.

— Ça vaut le coup d'essayer.

— On pourrait penser qu'ils sont assez malins pour utiliser des prête-noms ou crypter leurs mails, mais ils sont peut-être incroyablement stupides, sait-on jamais. Et puis mon pote hacker est très fort, donc, ouais, ça vaut le coup d'essayer.

— Qui c'est, ce hacker, d'ailleurs ?

— Un ancien copain de fac. Il est sérieux, fais-moi confiance. Il a déjà sorti du pétrin des tas d'amis à moi, dans la plus grande discrétion.

Je me demande aussitôt pourquoi ses amis ont eu besoin des services d'un hacker. Mais peu importe. Si Josh fait confiance à ce type, alors moi aussi.

— Deusio, continué-je. Je prends contact avec eux par mail. Avec un peu de chance, j'arriverai à obtenir quelque chose qui aidera notre hacker et nous mènera à un des dirigeants.

— Bien. Que vas-tu leur raconter ?

Je m'accorde une seconde de réflexion.

— Je pourrais les remercier de m'avoir permis de partager leur charmante chargée d'admission. Je leur dirai qu'elle s'est révélée être une surprise des plus agréables... mais que j'en ai fini avec elle, merci beaucoup, et qu'en tant que membre j'ai hâte de profiter de la fin de cette expérience. Je demanderai une confirmation écrite de la part de leur direction m'assurant que ma petite entorse au

règlement ne perturbera en rien mon adhésion.

Josh grimace.

— Ça te donne l'air d'un vrai connard. Tu t'es bien amusé avec leur chargée d'admission et maintenant tu t'en débarrasses ?

Je hausse les épaules.

— Ouais.

Il arque les sourcils.

— Après tous tes efforts pour la trouver ?

— Ils ne sont pas au courant du mal que je me suis donné. Pour eux, Sarah m'a simplement appelé après nos premiers mails. D'ailleurs, maintenant que j'y pense, ils ne sont peut-être même pas sûrs que nous nous soyons déjà rencontrés. Ils pensent peut-être que nous avons échangé quelques messages, qu'elle m'a espionné lors de mon premier rendez-vous, vu avec la prostituée mauve, et c'est tout. Ce serait logique, non ?

— Normalement oui, mais... Regarde-toi.

Je lève les yeux au ciel.

— Ils ont lu ma candidature : ils s'attendent justement que je sois un gros connard.

— Tu pourrais peut-être laisser entendre que tu croyais que Sarah faisait partie du package. Ça rendrait peut-être plus crédible le fait que tu la jettes comme ça.

Il ne se doute vraiment pas de ce que j'ai fait l'année dernière ?

— Josh, ils n'auront aucun mal à le croire, fais-moi confiance.

Il grimace.

— Oh vraiment, M. Montagnes-russes-Mickey ? J'ai choqué ta sensibilité ?

Il éclate de rire.

— Ce n'était qu'une métaphore, frangin, pas nécessairement ma philosophie. À ce propos, quand je trouve une montagne russe que j'apprécie particulièrement, j'aime la monter encore et encore, exclusivement.

— O.K., ça devient dégueu, là. Ne me parle plus jamais de « monter » quoi que ce soit, enfoiré. Tu me donnes envie de vomir.

— C'est une métaphore.

— Épargne-moi le visuel..., dis-je en frissonnant.

Il hausse les épaules.

— Je ne vois absolument pas ce que tu insinues. Je parle simplement de monter sur des montagnes russes.

— Bref. Impossible qu'ils gobent que je croyais que Sarah était une espèce de cadeau du Club. Ils détiennent son ordinateur. Ils ont lu nos mails. Il est clair que nous savions tous les deux qu'elle était en train d'enfreindre les règles : je n'arrêtais pas de lui promettre de ne pas leur dire qu'elle m'avait contacté.

— Ah ah ! Tout s'éclaire, à présent. Je me demandais pourquoi tu étais dingue d'elle sans l'avoir jamais vue. C'était le fruit défendu.

— Ouah, Dr Freud, vous êtes brillant, y a pas à dire.

Sauf qu'il se trompe. Josh ne sait absolument pas pourquoi j'ai perdu les pédales après le premier mail de Sarah, et je ne le lui dirai jamais car ce ne sont pas ses oignons. Mais, putain, quel mail ! « Un Everest dans mon genre », avait-elle écrit. Rien que d'y penser, ainsi qu'au nombre de fois où j'ai conquis mon bel Everest depuis, j'ai des frissons.

— J'aime bien le passage où tu dis que tu as hâte de profiter de la fin de ton adhésion. Ça sous-entend

que Sarah ne t'a jamais confié son petit secret honteux – ou que si elle l'a fait, tu t'en fous. Dans tous les cas, un point positif.

Un truc me turlupine. Je marque une pause pour essayer de mettre le doigt dessus.

— Tu en es sûr ?

— Comment cela pourrait-il te desservir ? Si elle ne t'a rien dit, ils supposeront qu'elle est discrète. Ils décideront peut-être de lui faire confiance et de la laisser tranquille.

— Mais si jamais c'est l'inverse ? S'ils pensent qu'elle n'a simplement pas encore eu l'occasion de me le dire ? Ou qu'elle n'en a pas eu le courage ? Et si jamais ils pensaient qu'elle me l'a déjà dit, que je m'en tape et qu'elle est maintenant furax et sur le point de faire un carnage ? Même s'ils croient qu'elle n'a pas vendu la mèche, ils pourraient très bien décider que leur meilleure stratégie consiste à frapper rapidement pour s'assurer de son silence.

Je sais que je parle très vite mais impossible de ralentir mon débit. Tout à coup, mon cœur fait une embardée. Et si ces enfoirés avaient l'intention de s'en prendre à elle sans attendre ? Je ressens l'envie soudaine de courir dans ma chambre, de prendre Sarah dans mes bras et de l'emmener très loin d'ici.

— Hmm. Je suppose que ça dépend du genre de criminels auxquels nous avons affaire. Je veux dire, il s'agit d'un simple réseau de prostitution, non ? Qu'est-ce qui te fait croire qu'ils pourraient être capables de violence physique ?

— Qu'est-ce qui me fait croire... ? Tu veux dire hormis le fait qu'ils ont saccagé les appartements de Kat et Sarah ? Ça ne te suffit pas ?

Josh semble dubitatif. Apparemment, non, ça ne lui suffit pas.

Je suis certain que mon visage reflète clairement mon exaspération.

— Il ne s'agit pas d'un « simple réseau de prostitution ». On se fout que leur domaine soit la prostitution, la drogue, le jeu ou l'usurpation d'identité. C'est une organisation criminelle avec un paquet de fric en jeu. Fais le calcul, Josh. Au final, la forme de leur activité importe peu – ce qui compte, c'est qu'ils ne laisseront personne, encore moins une petite chargée d'admission, tuer la poule aux œufs d'or.

— Je n'avais jamais envisagé les choses sous cet angle. Hmm.

— Et, par-dessus le marché, je te parie que leur liste de clients est un *who's who* de personnalités importantes. Ils ont tout intérêt à empêcher leurs membres d'apprendre la vérité, par tous les moyens nécessaires.

Josh a l'air soudain inquiet.

— Un point pour toi.

— Ils sont assis sur une putain de poudrière, Josh, m'écrié-je. Et, sauf preuve du contraire, c'est Sarah qui tient l'allumette.

— Merde.

Mon cœur martèle dans ma poitrine. Je suis en sueur.

— Je ne sais pas trop comment la jouer. Les enjeux sont trop élevés pour risquer de foirer.

Je passe la main dans mes cheveux. Ma magnifique Sarah. Je ne peux rien laisser lui arriver.

— J'ai besoin d'un peu plus d'informations pour décider de la marche à suivre.

Mon frère hoche la tête.

— Ouais. Je vois ce que tu veux dire. C'est délicat. (Il soupire.) Je ne m'en étais pas vraiment rendu compte jusqu'à maintenant. Tu devrais peut-être prévenir la police, non ?

— J'y ai pensé. Mais la police locale n'est pas compétente – on a besoin des fédéraux. Tu crois vraiment que le FBI va mettre son département antifraude sur le coup simplement car Sarah a vu une prostituée porter deux bracelets de couleur différente ? Je suis certain qu'ils ont d'autres chats à fouetter. Mon instinct me souffle de garder tout ça secret jusqu'à ce que je puisse leur servir toute l'affaire sur un

plateau.

— Tu sais, si ça finit par éclater au grand jour, ça pourrait ne pas être agréable pour aucun de nous. Au mieux, ça pourrait être très embarrassant. Josh hausse les épaules. — Je suis célibataire. Ce n'était qu'un mois de ma vie. Je m'en tape. Quand on a appris que Charlie Sheen couchait avec des prostituées, on ne lui en a pas tenu rigueur. Je vais faire comme lui et dire : « Allez vous faire foutre, j'ai gagné. »

Nous éclatons tous les deux de rire.

— Ouais, et puis merde. Je m'en tape aussi.

— Oncle William va péter un câble, cela dit.

— Je sais.

Nous pouffons à nouveau à l'idée de notre oncle collet monté (tout le contraire de notre père) découvrant nos petites activités extrascolaires.

— Pardon pour hier soir. Je ne m'étais pas rendu compte, ajoute Josh en plissant les lèvres d'un air contrit.

Je ne sais pas pourquoi mais j'ai soudain l'impression que mes épaules ont été allégées d'un poids, comme si je n'étais plus seul dans cette histoire.

— Désolé de m'être emporté. Merci d'être venu si vite.

— C'est normal. Je serai toujours là pour toi.

Je prends une profonde inspiration, à la fois paniqué et soulagé d'avoir Josh de mon côté.

— D'accord, on laisse tomber le point deux pour le moment, histoire de se laisser le temps de réfléchir.

— O.K., acquiesce Josh. La suite.

— Point numéro trois : débusquer ces enfoirés à l'ancienne. On trouve quelqu'un au sein du Club, peu importe sa place dans la hiérarchie, et on continue à remonter la piste jusqu'à identifier le gros bonnet. Et en attendant, je protège Sarah.

Il fait la moue.

— Tu sais, on devrait vraiment lui demander son avis. Elle doit probablement avoir des tas d'idées sur la façon de procéder. Je parie qu'elle pourrait nous dire...

— Non, je ne veux pas l'impliquer là-dedans. Ce sera juste toi et moi.

— Frangin. (Josh me regarde comme si j'étais demeuré.) Elle a bossé pour eux et elle est très futée. Elle doit forcément avoir une ou deux idées...

— Je ne veux pas qu'elle soit mêlée à ça.

— On ne va pas lui demander de faire quoi que ce soit. Je dis simplement qu'il faudrait lui demander un coup de main.

— Non ! lancé-je plus fort que je n'en avais l'intention. (Je prends une profonde inspiration pour me calmer.) Tu ne la connais pas. Si on lui demande son aide, elle va agir. Les surveiller, effectuer des recherches à leur sujet, fouiner ou je ne sais quoi. Ce n'est pas le genre de fille à rester les bras croisés. C'est elle qui m'a contacté en premier, tu te rappelles ?

Josh me décoche un grand sourire.

— Bon, d'accord, elle s'est plutôt bien débrouillée, sur ce coup-là. (L'euphémisme de l'année.) Ce que je veux dire, c'est qu'elle ne reste pas assise en pensant « mince alors, ce serait vraiment bien de connaître ça, ça et ça ». Elle se lance bille en tête et fait ce qu'elle a à faire pour découvrir ça, ça et ça.

Josh pousse un long soupir exaspéré.

— Oui, mais...

— Quand elle s'est interrogée sur l'un de mes amis... Tu te souviens de la fois où tu as invité cette équipe de base-ball junior à assister au match des Mariners dans notre carré VIP ?

— Bien sûr.

— Eh bien, je me suis ensuite lié d'amitié avec l'un des gamins et... (Je m'interromps devant son air stupéfait.) C'est une longue histoire. Totalement hors sujet. Mais quand Sarah s'est intéressée à ma relation avec ce gamin, qu'a-t-elle fait ? Elle a rendu visite à sa mère sur son lieu de travail et déniché toutes les informations dont elle avait besoin. Une future grande avocate, je te jure. Cette fille est une vraie petite fouineuse.

Josh me lance son sempiternel regard moqueur.

— Et avant d'accepter de me rencontrer en chair et en os, elle m'a espionné lors de mon premier rendez-vous – je t'en avais parlé, non ? Le soir où je suis sorti avec cette nana mauve qui s'est pointée une semaine plus tard pour rencontrer un autre type, un bracelet jaune au poignet.

— Ouais, tu m'en avais parlé, confirme-t-il avec une petite grimace de dégoût.

— C'est comme ça que tout a commencé : Sarah nous a espionnés, moi et l'autre gars, simplement car sa curiosité a pris le dessus à chaque fois, et c'est comme ça que Stacy la prostituée a fait le rapprochement et l'a dénoncée.

Nouveau hochement de tête.

— Tu comprends maintenant ? C'est tout Sarah. Quand sa curiosité est piquée, elle n'hésite pas à tout faire pour la satisfaire. Tu ne la connais pas comme moi, mec. C'est une force de la nature, cette femme. Lorsqu'elle a quelque chose en tête... Je ne veux pas qu'elle fasse quoi que ce soit qui pourrait la mettre encore plus dans le collimateur du Club. La prochaine fois qu'ils s'en prendront à elle, ce sera peut-être plus sérieux qu'un simple cambriolage.

— Je comprends. Vraiment. O.K. ? Ne t'énerve pas contre moi, je suis de ton côté. Mais je dis juste que si quelqu'un peut nous aider c'est bien Sarah. On devrait au moins lui demander.

— Non. Ce n'est pas négociable, Josh. Je ne veux pas qu'on la mêle à ça. Je vais la protéger par tous les moyens, même si ça signifie la laisser en dehors du coup.

— Jonas..., soupire Josh.

— Non, je veux la protéger, physiquement et émotionnellement, ajouté-je en baissant la voix. Elle a eu une enfance difficile, Josh. Son père était un connard. Un type violent. (Je prends une profonde inspiration pour tenter de calmer la bête déchaînée en moi.) Sarah m'a raconté que sa mère et elle lui ont « échappé ». Le fumier. Si je l'avais en face de moi, je lui ferais sa fête.

Josh a l'air inquiet.

— Elle a déjà vécu assez d'horreurs dans sa vie. Elle n'a pas besoin de supporter ce genre de conneries. Elle n'a pas à vivre dans la peur. Je veux la laisser en dehors de ça.

Mon frère se frotte le visage et soupire. Il reste silencieux un long moment.

— O.K., frangin. On va faire les choses à ta façon.

Exactement : on va faire les choses à ma façon. Je vais protéger Sarah. À tout prix. Elle n'aura qu'à aller en cours, potasser ses bouquins de droit, obtenir cette bourse dont elle rêve tant, aider sa mère à s'occuper des femmes battues avant de rentrer à la maison, écarter ses douces cuisses cuivrées sur mes draps blancs et frais et me laisser la savourer, lui faire l'amour, la lécher, la baiser, l'embrasser, la sucer et lui montrer ce que je ressens. Je la veux détendue, heureuse, comblée et insouciante – et non angoissée à l'idée que le croque-mitaine est à ses trousses. Et, très égoïstement, je ne veux même plus que Sarah pense au Club. Plus du tout. À partir de maintenant, elle peut focaliser toute sa curiosité sexuelle sur moi. Elle est toute à moi, à présent. Et je veux son attention la plus totale.

Mon cœur palpite violemment à mes tempes.

Je sors l'iPhone fourni par le Club de la poche de mon jean et le jette sur la table de la cuisine.

— On n'a pas besoin de son aide, de toute façon. J'ai toujours les clés de leur royaume.

Jonas

— Wouah. (Josh marque une brève pause, les yeux rivés sur le téléphone.) Je suis étonné qu'ils ne t'aient pas déconnecté. Allié ou ennemi, ils n'ont encore aucune certitude. Tu as peut-être raison : ils ne savent pas exactement ce qui s'est passé entre Sarah et toi.

— Ouais, et ils doivent s'assurer que je suis bien un ennemi avant de me bannir. Rien n'est plus à craindre qu'un connard injustement privé de son quart de million de dollars.

Josh laisse échapper un petit hoquet de surprise.

— Oh merde, Jonas. Tu t'es inscrit au Club pour un an ?

Oups. J'avais omis de lui révéler ce petit détail. J'avais complètement oublié qu'il supposait que j'avais adhéré pour un mois de bon temps, tout comme lui.

— C'est glauque, mec.

Il a raison. Je hausse les épaules. Il secoue la tête en souriant.

— Ah ! Qui des frères Faraday est le playboy, maintenant ? ajoute-t-il.

Je ne peux m'empêcher de rire. De nous deux, Josh a toujours été catalogué comme un playboy, peut-être parce qu'il n'a jamais rien caché de ses aventures ni de son goût de la fête, alors que c'est moi qui, pendant tout ce temps, me vautrais dans la luxure comme une tondeuse dans les hautes herbes.

— Tiens, ça me rappelle que Kat a laissé un message pour toi, qu'elle a adressé expressément au « playboy ».

— Elle est partie ? demande-t-il, visiblement déçu.

— Ouais, elle devait aller bosser. Elle a dit qu'elle devait « vivre normalement ». Mais elle m'a chargé d'un message : « Dis au playboy qu'on pourrait peut-être sortir ensemble lui et moi. Quand il aura terminé de courir après des montagnes russes Mickey. L'espoir fait vivre. »

Il pousse un grognement.

J'éclate une nouvelle fois de rire.

— Tu ne peux t'en prendre qu'à toi. C'est toi qui as raconté toutes ces conneries devant elle. Crétin. (Josh semble sincèrement démoralisé.) Elle te plaît, hein ?

— Non mais, tu l'as bien regardée ?

— C'est tout à fait ton genre.

— C'est le genre de tout le monde.

— Eh bien, elle a l'air de te prendre pour un connard fini.

Sa bouche ne forme plus qu'une ligne dure.

— Et elle est culotée. J'adore ça.

— C'est ta faute.

— Va te faire foutre. Ce n'est pas moi qui ai signé pour toute une année de montagnes russes Mickey.

Espèce de pervers.

Là, il m'a eu. Je ne trouve rien à répondre.

— Mais qu'est-ce que tu as écrit dans ta demande d'admission qui justifie une année entière d'adhésion ?

— Aucune importance. Je te l'ai dit : je faisais une espèce de dépression nerveuse. Et toi, t'as demandé quoi ?

— Ça ne te regarde pas. (Il semble soudain mal à l'aise.) Hé, mec, je ne savais pas que tu... étais dans une si mauvaise passe. Je pensais que tu t'éclatais. Je n'avais aucune idée que... Enfin tu vois.

— Que j'étais en train de devenir comme papa ? répliqué-je, et il pique un fard. Ne t'inquiète pas. Moi non plus. Je suis devenu un expert pour me voiler la face. Mais Sarah est arrivée et a remis mes pendules à l'heure. Cette femme est un vrai détecteur de mensonges. Et elle a tout de suite repéré le mien.

— À croire qu'elle était exactement ce dont tu avais besoin.

— Oui. Et elle l'est toujours.

— Mais la prochaine fois que tu traverses une mauvaise passe, parle-m'en, O.K. ? Je ne veux pas que tu... Enfin tu vois...

— Il n'y aura pas de prochaine fois.

— Ne fais rien de stupide, c'est tout.

— Non. Plus jamais. Promis.

Josh pousse un long soupir.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies dépensé deux cent cinquante mille dollars dans le Club... ou dans quoi que ce soit, d'ailleurs. Ça ne te ressemble tellement pas.

Il a raison. Je ne jette par l'argent par les fenêtres. J'avais de toute évidence perdu les pédales.

— Sarah est au courant ?

— Ouais, c'est elle qui a traité ma candidature.

Je soupire, soudain nostalgique. Ma jolie chargée d'admission. J'ai succombé à la seconde où son mail a atterri dans ma boîte de messagerie.

— Wouah. Elle sait que tu es un vrai pervers et elle veut toujours de toi ?

J'acquiesce.

— T'es un sacré veinard, ajoute Josh.

— Je sais.

— Est-elle également au courant pour... ?

Je penche la tête, dans l'expectative. Mais Josh n'a pas le cœur de finir cette phrase. Il déglutit avec difficulté.

Je la termine pour lui :

— Pour la Grande Dépression ?

Il hoche la tête.

Je prends soudain conscience que Josh est la seule personne (hormis les docteurs et les psys, bien sûr) à tout savoir sur la Grande Dépression – l'euphémisme que nous utilisons pour parler du « moment où Jonas a pété les plombs ». Il n'y a rien de drôle concernant cette période de ma vie, absolument rien, mais depuis, j'ai appris que s'en moquer, l'appeler par un terme aussi irrévérencieux, léger et méprisant, minimisait efficacement la douleur et la reléguait à un souvenir lointain et supportable.

À vrai dire, je suis devenu plutôt doué pour compartimenter ce genre de choses dans une boîte fermée au tréfonds de moi et maintenant que je suis sain d'esprit et capable de contrôler mon corps et mon âme, que j'ai compris que mon père était faillible – qu'il n'était ni Dieu ni l'arbitre suprême de ma valeur en tant qu'être humain, que sa lettre était malveillante et non le reflet de la réalité –, maintenant que je sais comment choisir la sérénité, l'éveil spirituel et la santé mentale à travers la recherche de l'excellence, je suis un homme nouveau. Une personne totalement différente, une vraie bête, comme le dit si bien Josh, pas un petit garçon muet et paralysé dans un placard ou une espèce de mauviette pathétique en quête de l'illusoire absolution paternelle. Je suis fort. Surtout maintenant que j'ai trouvé ma Sarah.

Je repose le muffin que j'avais à la main.

— Je lui ai raconté... ce qui s'était passé... tu sais... ce jour-là, dis-je doucement.

La légèreté de notre conversation s'est volatilisée. Il sait de quel jour je parle, évidemment – celui qui a changé nos vies à tout jamais, qui nous a irréversiblement bousillés. Surtout moi.

Josh semble surpris. Pas étonnant : je n'évoque jamais cet épisode. Et certainement pas devant mes petites amies.

— Je lui ai aussi parlé de papa... de ce qu'il a fait. Sans entrer dans les détails.

Il hoche la tête, la mâchoire serrée. Ses yeux brillent d'une dureté soudaine.

— Mais je ne lui ai pas raconté... tout ce qui est arrivé après. Ce qui m'est arrivé.

— La Grande Dépression.

Je hoche la tête. *La Grande Dépression*. Ma plus grande honte, juste derrière la plus inexcusable de ma vie : mon incapacité impardonnable à sortir de ce satané placard pour venir au secours de ma mère.

— Tant mieux. Personne n'a besoin d'être au courant.

— Oui... Enfin, je veux dire, ça n'a aucune importance, n'est-ce pas ? Je suis différent aujourd'hui. J'ai gagné la bataille sur moi-même.

— Oh ouais. Carrément. T'es un dur à cuire maintenant, frangin. Regarde-toi. Une vraie bête.

L'émotion monte en moi mais je la refoule. Je marque une pause pour choisir mes mots avec soin. J'ai besoin qu'il saisisse ce que Sarah représente pour moi.

— Josh, je lui ai raconté des choses que je n'avais jamais dites à personne. Pas même à toi.

Parce que je l'aime, pensé-je sans le formuler.

— Je suis heureux pour toi, Jonas.

— Elle me comprend, continué-je en touchant le tatouage sur mon avant-bras droit d'un air absent. (*Découvrir le divin original*.) Parfois mieux que moi-même. (Je repense à Sarah en train de toucher cet endroit sur mon bras et ma peau s'électrise.) Je n'ai encore jamais ressenti ça, ajouté-je doucement.

Je l'aime. Je l'aime, Josh.

— Je vois ça. (Il hoche la tête en souriant.) C'est la première fois que tu te mets dans cet état-là pour une nana. Alors ne fous pas tout en l'air.

— Promis.

Josh pousse un profond soupir et se met une petite gifle.

— O.K., enfoiré. Tu sais ce que tu as à faire, hein ?

Je l'imite.

— Oh que oui, mon salaud !

Quand nous nous retrouvons soudain à évoquer nos sentiments, ces gifles sont notre façon d'indiquer qu'il est temps d'arrêter de nous comporter comme des mauviettes et d'agir comme des hommes. Je fais un geste en direction de l'iPhone posé sur la table.

— Je sais exactement quoi faire. (Mais Josh fronce les sourcils.) Hé, il faut bien que je commence quelque part. Je vais commencer par le seul pion à ma disposition : Stacy la prostituée.

— Jonas...

Je lui lance un regard ironique.

— Je ne vais pas la baiser, Josh. (Rien que cette idée me retourne l'estomac.) Pour qui me prends-tu ?

Il semble mal à l'aise.

— Je vais simplement me connecter sur l'application et lui filer rendez-vous. Je lui cirerai les pompes afin qu'elle me conduise à son patron.

Il grimace.

— C'est quoi cette tête ? On dirait que tu viens de subir un lavement. Ça n'implique rien d'autre qu'un verre et une petite conversation dans un bar bondé. Simple comme bonjour.

Josh secoue la tête.

— Ne te fais pas d'illusions. Ça ne sera pas aussi simple.

— Bien sûr que si. Stacy n'est rien d'autre qu'une mercenaire en quête du roi dollar. Quand les gens sont motivés par l'argent, ça rend les choses incroyablement faciles.

Il soupire.

— Et Sarah ?

— Eh bien quoi ?

— Les choses ne lui paraîtront peut-être pas aussi simples qu'à toi.

Je le fixe du regard.

— Jonas, réfléchis deux secondes. Sarah ne prendra peut-être pas très bien le fait que tu voies une femme avec laquelle tu as couché, même si ce n'est que pour un « simple » verre et une petite conversation. Les petites amies ont parfois des réactions très étranges.

Silence.

— Pourquoi devrait-elle être au courant ?

Josh lève non seulement les yeux mais la tête au ciel.

— Oh bon sang, Jonas ! Non, tu as raison, ne dis rien à Sarah, c'est mieux. Laisse tomber. Oublie ce que je viens de dire, ajoute-t-il d'un ton sarcastique.

— Je suis sérieux. Quel est l'intérêt de le lui dire ? Je retrouve Stacy au Pine Box ce soir. Je lui raconte ce qu'elle a envie d'entendre. Elle me conduit à son supérieur. Puis je rentre à la maison. Terminé.

Visiblement mal à l'aise, Josh secoue la tête.

— Fais-moi confiance.

— Sois prudent, c'est tout.

— Avec Stacy ? demandé-je avec un petit rire. Elle ne me fait pas peur.

— Non, imbécile. Pas avec Stacy. (Il secoue la tête pour la énième fois.) Avec Sarah. Ne fous pas tout en l'air. Je pense que tu sous-estimes la situation.

— Pas du tout, rétorqué-je en levant les yeux au ciel à mon tour.

Pourquoi s'inquiète-t-il comme ça ? C'est un plan génial. Oui, c'est vrai, dans un monde idéal, son pote hacker débusquerait ces fumiers comme il a retrouvé Sarah et je n'aurais plus jamais à revoir Stacy. Mais je ne peux pas compter là-dessus, Josh l'a dit lui-même. Il faut donc un plan B.

— Qu'est-ce que vous fabriquez, les garçons ?

Oh merde. Depuis combien de temps Sarah est-elle là ?

Elle est douchée, habillée – et, comme d'habitude, superbe.

— Salut ma belle, réponds-je en refermant mon ordinateur à la hâte et en me levant pour l'accueillir. On prépare la domination du monde, tout simplement, ajouté-je en souriant.

Elle jette un regard vers mon portable fermé, puis vers moi ; son esprit, en machine bien huilée, se met

instantanément en marche.

Je la prends dans mes bras et me penche pour lui chuchoter à l'oreille :

— C'était fantastique hier soir. Incroyable.

Je l'embrasse et tout mon corps commence à frissonner. Elle sent délicieusement bon.

— La magicienne a encore frappé, murmure-t-elle en me rendant mon baiser. Je suis vraiment très excitée ce matin... rien qu'en pensant à hier soir.

Son regard se pose sur Josh et elle s'écarte de moi.

Foutu Josh. Je suis ravi qu'il soit là, bien sûr – c'est moi qui l'ai appelé pour lui demander de venir, je sais –, mais que fait-il ici ?

— Bonjour, Sarah Cruz, lance-t-il poliment.

— Bonjour, Josh Faraday, répond-elle avant de se tourner de nouveau vers moi. Merci d'avoir fait ma lessive. Wouah. Vous ne cesserez jamais de me surprendre et de me transporter, Jonas Faraday, lance-t-elle avec un petit clin d'œil.

Et je sais que derrière ce compliment se cache autre chose.

— Mais de rien. Tout le plaisir était pour moi.

— Tu es incroyablement doué pour le pliage de vêtements, tu le sais, ça ?

Je souris d'un air béat. J'adore quand ma belle me dit des cochonneries.

— Si ta carrière de magnat des affaires tombe à l'eau, tu pourras toujours bosser chez Gap.

Josh éclate de rire. Je le fusille du regard. Foutu Josh. Que fait-il encore là ?

— As-tu également repassé mes fringues ? Elles sont absolument parfaites, comme neuves.

— Évidemment.

— C'est complètement dingue. Serais-tu en réalité une femme au foyer des années 1950 ?

Elle relève ma chemise et jette un œil à mes abdos, effleurant ma peau nue du revers de la main. Ce simple contact de sa peau contre la mienne suffit à me donner la chair de poule.

— L'excellence en toute chose, murmuré-je.

— Absolument.

Elle me sourit et rabat ma chemise sans pour autant la lâcher.

Un ange passe. Je la désire tant qu'il me faut tout mon sang-froid pour ne pas débarrasser sur-le-champ la table de la cuisine. Je ne peux pas être en sa présence plus de cinq minutes sans avoir envie de lui arracher ses vêtements.

— Bon, et à part ça, qu'as-tu donc fait de beau ce matin, mon doux Jonas ? Tu as été bien occupé, j'imagine.

Son regard quitte l'ordinateur pour se diriger vers l'iPhone fourni par le Club. Il est posé au beau milieu de la table, preuve irréfutable de ma perversité. Et merde. Elle abandonne ma chemise et se tourne vers moi. Ses yeux flamboient comme deux braises ardentes.

— Qu'est-ce que tu mijotes, Jonas ? demande-t-elle brusquement.

— Je discute simplement avec Josh.

— Alors pourquoi as-tu fermé ton ordinateur quand je suis entrée ?

Silence.

Son regard se repose sur l'iPhone.

— Qu'est-ce que ça fait là ?

Vous pouvez faire confiance à Sarah pour frapper là où ça fait mal. Fini de rire.

J'aimerais vraiment pouvoir lui mentir, mais j'en suis incapable. Depuis le premier jour, je lui ai promis une honnêteté totale. Je pousse un long soupir.

— Je ne veux pas que tu te retrouves mêlée à toute cette histoire. Josh et moi élaborons notre stratégie.

On gère.

Ce dernier me lance un regard qui signifie clairement : « Laisse-moi en dehors de ça. »

Sarah darde de nouveau son regard sur l'iPhone posé sur la table.

Je ne sais plus où me mettre.

Elle se mord la lèvre. Regarde Josh, lequel fait de son mieux pour rester de marbre, mais en vain. Puis elle me lance un regard noir.

Je lui souris d'un air qui se veut rassurant. Bon sang, elle est adorable quand elle est en colère.

— Pas de problème, dit-elle d'une voix douce qui contraste avec l'expression de son visage. J'ai des tas de trucs à faire, de toute façon. Tu peux me ramener chez moi ?

Ses yeux passent de nouveau de l'ordinateur à l'iPhone. Les rouages de son cerveau sont en marche. Ses joues en feu.

— J'ai rendez-vous avec la police dans moins d'une heure. Je dois déposer plainte pour le cambriolage.

— Quoi ? Attends. Je ne suis pas certain qu'il faille prévenir les flics. Ils ne pourront rien faire, et je n'ai pas encore décidé si...

— Je dois porter plainte pour me faire rembourser, me coupe-t-elle. J'ai déjà appelé ma compagnie d'assurances. Je vais pouvoir remplacer mon ordinateur, mais il faut le dépôt de plainte.

Oh, elle va être ravie.

— Je t'ai déjà acheté un nouvel ordinateur, ma belle.

Avec un grand sourire, j'attrape l'objet en question sur le plan de travail. Mon cœur bat la chamade. J'ai été excité toute la matinée à l'idée de le lui offrir. Je l'ai même chargé avec tous les gadgets possibles et imaginables de la technologie moderne.

Elle ne s'y attendait manifestement pas.

— Oh... merci. (Elle me sourit d'un air gêné.) Mais non.

Ça ne m'étonne pas : Kat a eu la même réaction au début.

— Prends-le, s'il te plaît. Je me sens coupable d'être responsable de tout ce bazar.

— Ce n'est pas ta faute, Jonas, rétorque-t-elle d'un ton irrité.

— Sarah, n'en fais pas tout un plat. On a volé ton ordinateur. Je t'en ai racheté un. Point barre.

Elle hausse les sourcils.

J'aurais peut-être dû éviter ce « point barre » digne d'un homme des cavernes...

— Ce que je veux dire, c'est que tu as besoin d'un ordinateur et que je t'en ai acheté un. Rien de plus. Pourquoi refuser ?

— Pourquoi ? Parce que tu es bien trop généreux avec moi. Il faut que nous établissions certaines limites, surtout si je suis amenée à vivre ici avec toi. Tu veux m'emmener dans une jolie cabane dans la jungle, un endroit que je n'aurais jamais pu m'offrir ? Pas de problème. J'ai envie de découvrir le monde et de vivre ces expériences avec toi. Parfait. Ça me va. Merci. Mais je t'interdis de prendre en charge mes dépenses courantes. C'est trop. Je ne peux pas tendre la main chaque fois que j'ai besoin de quelque chose. Je suis ici pour toi, Jonas, pas pour ton fric.

Je déteste quand elle dit des trucs comme ça. Ça me rappelle combien elle est ravagée. Évidemment qu'elle ne s'intéresse pas à moi pour mon argent, c'est indéniable. Ce qu'elle peut être pénible avec ça. Je pousse un soupir de frustration. Ce n'était pas la réaction à laquelle je m'attendais. Pour être honnête, j'espérais plutôt un de ses petits cris de joie. Ou, au moins, un « merci » enthousiaste.

Je n'ai ni le temps ni la patience pour ça. Je voudrais simplement que, une fois dans sa vie, elle fasse ce que je lui demande. Il est temps de sortir ma carte maîtresse.

— Sarah, s'il te plaît. J'insiste.

Ça devrait faire l'affaire.

— Oh, tu *insistes*, hein ? Eh bien, moi aussi. J'*insiste*. Voilà.

Attendez... quoi ? Elle n'est pas censée répondre ça.

Josh réprime un rire. Va te faire foutre, Josh. Que fais-tu encore ici, d'abord ?

Elle m'embrasse.

— Merci infiniment, mon cher Jonas. Tu prends toujours si bien soin de moi. Mais je gère. (Elle jette un œil à sa montre.) Oh merde, je dois rentrer chez moi pour retrouver la fidèle police du campus.

— La police du campus ? répète Josh en riant. Oh, je suis certain qu'ils vont résoudre cette affaire en un rien de temps.

Elle éclate de rire à son tour.

— Tu m'étonnes ! Ils vont me protéger des méchants du Club, c'est sûr.

Et ils partent d'un rire complice.

Foutu Josh.

— Je vais simplement signaler le cambriolage et le vol de mon ordinateur. Je ne mentionnerai évidemment pas le Club. Je travaillais tout de même pour un bordel, bon sang de bois. Ce n'est pas quelque chose que j'ai envie de raconter. Je ne suis même pas certaine que, si ça se savait, ils m'autoriseraient à passer le barreau, ajoute-t-elle en plissant le front, sincèrement inquiète.

Merde. Je n'avais pas pensé à ça. Toute cette histoire avec le Club pourrait-elle torpiller sa carrière d'avocate ? Je suis sûr que c'est ce qui fait flipper Sarah. Jamais je n'avais envisagé les choses sous cet angle. Il faut vraiment que je gère cette situation avec des pincettes.

— Je les laisserai simplement faire un rapport rapide et j'aurai ce dont j'ai besoin pour l'assurance. Ensuite, j'ai cours de droit contractuel puis je dois étudier à la bibliothèque, ajoute-t-elle avant de pousser un petit cri. Oh punaise, je dois aussi ranger mon appartement...

L'angoisse qui avait traversé son visage une seconde plus tôt a disparu. Retour au mode professionnel – ma petite dure à cuire.

— J'ai embauché une équipe de nettoyage pour t'aider.

Il faut bien qu'elle me laisse au moins faire *quelque chose*.

— Oh, Jonas, soupire-t-elle en se détendant (Elle se presse contre moi et gémit doucement.) Tu es incroyable, tu sais, ça ? Adorable. Tu me fais mouiller, ajoute-t-elle à mon oreille.

Mon sexe revient à la vie.

Elle reprend, à voix haute :

— Mais mon assurance locataire comprend également un service de nettoyage, en cas d'incidents comme celui-ci. J'ai déjà vérifié. Je suis parée, ajoute-t-elle en me souriant.

Hein ? Quoi ?

— Eh bien...

Je suis troublé. Excité. Incapable de réfléchir correctement. Furieux qu'elle ne fasse pas ce que je lui demande.

— Je ne pense pas pouvoir rendre l'ordinateur, bredouillé-je.

Elle éclate de rire.

— Bien sûr que si. Ne sois pas ridicule.

— Ce n'est pas sûr.

— Oh, Jonas.

Elle m'embrasse tendrement dans le cou.

Mon érection tend la toile de mon pantalon. Ma peau frissonne sous ses douces lèvres.

— Tu vas devoir en faire don à l'école, dans ce cas. Ou à l'association de ma mère. Ou, hé, tu n'as

qu'à le donner à Trey, il sera ravi. (Elle m'embrasse.) Merci d'être aussi attentionné.

Elle passe la main dans mes cheveux avant de chuchoter à mon oreille :

— Oh ouais, vraiment très mouillée.

Je suis dur comme la pierre.

Pourquoi cette femme m'excite-t-elle autant ? Et pourquoi a-t-elle besoin de tout compliquer ?

Elle m'embrasse de nouveau la nuque.

Je relève son visage et dépose un baiser sur ses lèvres.

Josh se lève et, sans un mot, quitte la pièce.

J'ai envie d'elle. Maintenant. Sur la table de la cuisine. Tout de suite.

Elle s'écarte de moi.

— Bon alors, tu me ramènes chez moi ou quoi ? Je viens de trouver le nouveau point de mon *addendum*. (Elle me sourit et me lance un petit clin d'œil coquin.) Voyons si on peut y arriver avant les flics du campus et les laisser nous attraper *in flagrante delicto*, tu veux ?

Sarah

Je prends place dans le grand amphi. Il reste environ cinq minutes avant le début de mon cours de droit contractuel. Et puisque c'est le jour du « Emmène ton petit ami à la fac » (c'est du moins ce que Jonas Faraday a unilatéralement décrété), ce dernier s'installe juste à côté de moi. Ça fait bizarre.

J'adore passer du temps avec lui, bien sûr, plus que tout, mais le voir assis là pendant mon cours de droit alors qu'il devrait être en train de s'occuper de sa toute nouvelle chaîne de salles d'escalade, d'acquérir une société ou de faire ce qu'un magnat des affaires est censé faire, me semble une perte de son temps précieux et de ses ressources. Une étrange collision de « deux mondes aux antipodes ». Pendant combien de temps a-t-il l'intention de mettre sa vie entre parenthèses pour s'occuper de moi ? Ce n'est pas raisonnable. Voire légèrement gênant. Et franchement, je ne suis même pas convaincue que ce soit nécessaire. Je ne le lui avouerai jamais (j'ai vu sa réaction quand il a cru que Josh n'était pas partant pour la mission « Sauver Sarah »), mais je crois que Jonas réagit de manière un tantinet excessive.

Hier, quand nous avons découvert mon appartement cambriolé, j'étais bouleversée, terrifiée, et oui, j'ai paniqué quand nous avons appris que celui de Kat avait subi le même sort mais, une fois le choc initial dissipé, j'ai pu réfléchir à la situation et je ne suis pas certaine que le Club représente une véritable menace pour moi, du moins pas physiquement. Si ces types étaient de dangereux criminels, pourquoi se donner la peine de pénétrer chez moi par effraction quand ils auraient pu régler le problème de façon beaucoup plus radicale ? À mon avis, ils étaient simplement venus récupérer mon ordinateur avant de décider de tout saccager. Ce ne sont que des cyber-proxénètes, après tout. Qui a déjà entendu parler de cyber-proxénètes violents ?

Il faut vraiment que je dise à Jonas ce que je pense de tout ça. Mais ce matin ne semblait pas l'occasion idéale – surtout après la manière dont il a réagi avec Josh hier soir. Je m'occuperai de ça demain, en douceur, mais, en attendant, je vais m'« occuper » de lui. Enfin dès que j'en aurai l'occasion, car la matinée ne s'est pas vraiment déroulée comme prévu.

Ma grande idée était d'attirer Jonas dans une partie de jambes en l'air – « Oh non, quelqu'un pourrait nous voir » – dans mon appartement. Un moyen sûr et a priori simple de revivre les sensations de mon rêve torride. Je comptais me jeter sur lui avant l'arrivée de la police du campus et laisser la porte d'entrée entrebâillée pour permettre au cow-boy du campus d'entrer. Je nous voyais, Jonas et moi, pantelants et en sueur, en pleine action dans ma chambre, tous deux au seuil de l'extase, quand soudain – Oh ! – nous aurions entendu les hommes en bleu débarquer dans le salon. Je les imaginais m'appeler de

l'autre côté du mur, peut-être inquiets pour ma sécurité étant donné l'état chaotique de l'appartement. « Mademoiselle Cruz ? crieraient-ils. C'est la police ! » Jonas et moi nous écarterions l'un de l'autre juste à temps pour éviter d'être pris la main dans le sac (littéralement). Rien que d'y penser, ça me rend folle.

Malheureusement, mon fantasme n'était apparemment pas écrit dans les astres. Quand Jonas et moi sommes arrivés chez moi, la police du campus attendait déjà à l'intérieur – le concierge, inquiet qu'il ait pu m'arriver quelque chose, les avait laissés entrer – et quand ils partirent enfin (après avoir établi, sans surprise, un mince rapport), il était l'heure de filer à la fac.

Je regarde ma montre. Encore quelques minutes avant le début du cours.

Jonas pose sur mon bureau l'ordinateur qu'il m'a acheté. Il l'avait avec lui dans une petite housse mais je pensais qu'il l'avait apporté pour pouvoir le rendre.

— Il est à toi, déclare-t-il d'une voix douce mais autoritaire. Je te l'ai offert car je veux prendre soin de toi de toutes les manières possibles et imaginables. (Avant que je n'aie le temps de répondre, il continue :) Si et quand tu en auras un nouveau grâce à ton assurance, tu pourras donner celui-ci à ta maman, en faire don à une école ou ce que tu veux. Mais il est à toi, rien qu'à toi, Sarah.

Ça me rappelle le moment où, au Belize, il a noué à nos poignets les bracelets de l'amitié assortis. Je ne peux m'empêcher de regarder celui qui orne mon poignet avant de jeter un œil au sien. Mon cœur se met aussitôt à fondre comme un glaçon sur une poêle à frire brûlante.

— Merci, réponds-je doucement en me penchant pour l'embrasser.

Alors que ses lèvres rencontrent les miennes, son soulagement est palpable. Quand sa langue pénètre ma bouche, mon corps s'enflamme. Je suis en feu. Pas étonnant : j'ai été excitée toute la matinée, des images des réjouissances intimes de la veille (surtout ma transformation inattendue en Orgasma la Toute-Puissante) assaillant mon esprit (et d'autres parties de mon anatomie). Je suis prête à décoller à la moindre caresse.

— Mademoiselle Cruz ?

La voix de mon professeur résonne dans le grand amphithéâtre.

Je m'écarte à la hâte de Jonas et m'essuie la bouche du revers de la main. Tous les yeux, dont ceux de mon professeur, sont braqués sur moi. J'ai les joues en feu.

— Qui est notre invité ? demande-t-elle sans le moindre signe d'amusement sur le visage.

— Je suis désolée, professeur Martin. Voici Jonas. Il va assister au cours aujourd'hui, si cela ne vous dérange pas.

Devant son indéniable beauté, sa voix se radoucit. Ce n'est qu'une femme, après tout.

— Eh bien, bonjour, Jonas. Vous nourrissez un intérêt profond et irréprouvable pour les contrats, si je comprends bien ?

Je m'attends qu'il soit gêné par l'attention du professeur mais, à ma grande surprise, le voilà qui prend sa voix la plus séductrice :

— Il se trouve que oui. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'autoriser à assister à votre cours.

— Très bien. Ici, nous nous appelons par nos noms de famille. Puis-je connaître le vôtre, monsieur ?

— M. Faraday, se présente-t-il, charmeur jusqu'au bout des ongles.

Les yeux du professeur s'illuminent.

— Jonas Faraday... de Faraday & Sons ?

— C'est exact, acquiesce-t-il.

— Quelle bonne surprise pour nous, monsieur Faraday. Soyez le bienvenu.

— Je vous remercie.

— Vous pourriez dispenser vous-même ce cours, j'en suis sûre. Vous avez bien dû négocier un contrat

ou deux dans votre vie, n'est-ce pas ?

— Une fois ou deux, en effet, acquiesce-t-il, les yeux pétillant de malice.

Radieuse, elle se tourne vers les étudiants :

— Si cela ne dérange pas M. Faraday, ce pourrait être une excellente occasion pour vous d'apprendre comment fonctionnent les contrats dans le monde réel. Monsieur Faraday, auriez-vous l'amabilité de répondre à quelques questions pour nous ?

— Je ferai de mon mieux, professeur.

À ma grande surprise, cette dernière éclate de rire.

— Formidable ! Pourquoi ne pas me rejoindre sur l'estrade ? ajoute-t-elle en tapotant le tabouret à côté d'elle.

C'est parti mon kiki. Jonas se dirige d'un pas nonchalant vers le devant de la salle, son beau petit cul bien moulé dans son jean, son T-shirt dessinant ses larges épaules musclées. La moitié des étudiants, garçons et filles confondus, tombe alors en pâmoison. Lorsqu'il s'installe en souriant sur le siège qu'on lui propose, l'autre moitié est à son tour sous le charme.

Pendant l'heure qui suit, Jonas répond à chaque question posée par le professeur et les étudiants avec classe, intelligence, et une confiance quasi hypnotique. Les yeux pétillants, la tête penchée par la concentration, tout en purléchant ses lèvres pulpeuses, il nous explique comment fonctionnent les contrats dans le monde des opérations commerciales complexes : comment ils sont rédigés, négociés, et ce qui se passe concrètement lors d'une rupture de contrat (contrairement à ce que nous ont appris nos manuels). Il nous dévoile le rôle joué par ses avocats quand ils le conseillent sur des transactions de plusieurs millions de dollars et, avec beaucoup d'humour, la raison pour laquelle il décide si souvent de ne pas écouter leurs conseils « contre-productifs » et de foncer tête baissée.

— En tant que chef d'entreprise, je suis à fond pour appuyer sur le champignon. Les avocats, en revanche, ou, comme je les appelle le plus souvent, les *foutus* avocats – sauf que je ne dis pas vraiment « foutus »...

Et toute la classe de s'esclaffer, y compris le professeur Martin et moi-même, même si je ris car c'est la première fois que j'entends Jonas utiliser « foutu » à la place de son mot préféré.

— ... ont tendance à croire que leur boulot consiste à me convaincre qu'une personne sensée et prudente écraserait la pédale de frein. Le truc, c'est qu'en affaires la raison et la prudence sont plébiscitées à tort. Ce monde gratifie les téméraires : plus grand est le risque, plus grande sera la récompense.

En toute objectivité, c'est le cours de droit contractuel le plus intéressant et le plus stimulant intellectuellement auquel j'ai jamais assisté. Et le plus sexy. Cet homme est vraiment superbe. Irrésistible. Magnétique. Viril. Brillant. Il tient toute la classe au creux de sa main magique. Chaque femme autour de moi se pâme devant ce bel homme. Même mon professeur ne peut empêcher la groupie qui se cache en elle de pointer le bout de son nez.

— C'était un point de vue vraiment très intéressant, monsieur Faraday, s'exclame-t-elle quand le cours arrive à sa fin. Et si clairement exprimé. Merci infiniment de vous être joint à nous. Quelle agréable surprise !

Elle coule un regard dans ma direction et je pique un fard.

Si Jonas demandait au professeur Martin de rentrer avec lui ce soir et d'écarter les cuisses sur ses draps blancs, elle accepterait sans se poser de questions. *Oh que oui ! Qu'attendons-nous pour y aller ?* répondrait-elle à coup sûr.

— Vous serez toujours le bienvenu parmi nous, roucoule-t-elle.

— Merci de votre accueil, professeur, répond-il en lui décochant son sourire le plus charmant.

Alors qu'il remonte la rangée dans ma direction, tout le monde applaudit. Quelques étudiantes me lancent des regards envieux.

Pourquoi elle ?

Qu'est-ce qui la rend si spéciale ?

Je n'arrive pas à croire qu'elle ait la chance de coucher avec un homme aussi beau.

J'ai l'impression d'entendre leurs pensées rebondir sur les murs.

Il est à moi, leur réponds-je en silence. *À moi, à moi, à moi.* Je suis à deux doigts de rejouer mon rêve de la veille, là tout de suite, devant eux, sur le bureau du professeur Martin.

— Tu as été fantastique, lancé-je à Jonas quand il arrive à ma hauteur. Sûr de toi mais en même temps modeste. Charmant à outrance, ajouté-je avec un grand sourire.

— Merci. J'ai passé un très mauvais moment, répond-il en s'installant à côté de moi.

— Mais non. Ça c'est ce que tu crois.

Il lève les yeux au ciel.

— Tu vas me dire que ce que je crois vouloir n'est pas ce que je désire réellement ?

— Tu étais dans ton élément. Ce genre de choses ne trompe pas. Tu as été génial.

— J'aurais préféré rester assis à côté de toi, déclare-t-il avec un regard profond et sincère.

Oh, ces yeux... Ils me font fondre à chaque fois.

— Allons à la bibliothèque, murmuré-je. J'ai un truc à faire.

— O.K.

Il perçoit alors quelque chose dans mon regard et sourit largement.

— À ton service, ma belle. Je suis tout à toi.

Sarah

— Raconte-moi ton rêve, chuchote Jonas. Celui qui t’a fait jouir dans ton sommeil.

Nous nous trouvons dans l’imposante bibliothèque de droit, dans les entrailles de piles de livres. Il m’a plaquée contre une étagère métallique remplie de pavés juridiques du sol au plafond.

Il m’embrasse dans le cou.

— Allez, raconte-le-moi, ma belle.

Son érection tend l’entrejambe de son jean. Il fait courir sa main sur ma cuisse, sous ma jupe, jusqu’à mes fesses nues. Il laisse échapper un petit gémissement puis m’attire à lui.

— J’adore ton cul.

Je tremble de désir tandis qu’il me mordille l’oreille.

— Dis-moi ce qui t’a excitée au point de jouir dans ton sommeil.

— Je suis une grande fille à présent, n’est-ce pas ? Jouir toute seule comme ça.

— Oh que oui. Une fille belle, sexy, irrésistible.

Sa main se dirige vers mon string et me caresse doucement. J’enroule une jambe autour de sa taille, l’invitant en moi. Ses doigts écartent le tissu de mon sous-vêtement et effleurent ma peau sensible.

Je frissonne.

Il me caresse de nouveau et, quand je bascule mes hanches vers lui, ses doigts plongent délicatement dans mon humidité.

Je gémis doucement.

— Tu aimes ça ?

— Mmm hmm.

J’adore ça, merci, et d’autres choses encore. Par exemple, j’aime la façon dont chacune de mes camarades de classe l’a dévoré des yeux comme si elle voulait lui sauter dessus. J’aime qu’elles ne puissent pas l’avoir car il est à moi. Et j’aime la façon dont, juste avant de quitter cette salle, il a pris mon visage entre ses mains et m’a embrassée tendrement devant tous ces visages envieux avant d’attraper ma main pour porter mon pouce à ses lèvres chaudes.

Deux étudiants passent dans l’allée juste derrière moi. Ils bavardent à voix basse. Je tourne la tête et les observe à travers les interstices des livres. Ils continuent leur chemin, sans voir le cow-boy bien monté et sa petite jument en rut à quelques mètres seulement, de l’autre côté de l’étagère.

Les doigts de Jonas s’activent de nouveau. Je lui mords le cou pour étouffer le gémissement qui

menace de m'échapper.

— Aïe ! crie-t-il, surpris. Pourtant tant de violence ?

Je réprime un rire.

Quelque chose bouge dans l'espace entre les livres puis quelqu'un tousse derrière nous. Nous nous immobilisons, un grand sourire aux lèvres, comme des enfants pris la main dans le sac.

Fausse alerte. Les doigts de Jonas reprennent leur exploration.

— Allez, ma magnifique Sarah. Dis-moi ce qui t'a mise dans tous tes états.

Il déboutonne son jean.

— C'était le rêve le plus érotique de ma vie, murmuré-je.

— J'aime ce mot.

— Érotique ?

Il hoche la tête.

— Érotique... érotique... érotique. (J'accompagne chaque mot d'un baiser humide dans sa nuque.) *Un sueño erótico.*

Il gémit doucement. Jonas adore quand je parle espagnol.

Je lèche son cou là où je viens de le mordre.

— Dis-le-moi.

Je lui raconte mon rêve et la raison pour laquelle il était si délicieusement excitant. Enfin j'essaie. Parler se révèle étonnamment difficile lorsque des doigts magiques massent votre point sensible, que des lèvres douces embrassent votre peau et qu'un souffle chaud vous caresse l'oreille.

Je vois bien à présent qu'il est lui aussi terriblement excité par mon rêve.

— Le vin rouge coulait sur ta peau ?

— Mmm hmm.

— Sur ton clitoris ?

Sa voix est rauque à présent.

— Mmm.

— Et je le lapais ? demande-t-il en poussant un long gémissement.

— Tu étais partout à la fois.

— Je te léchais ?

— Tu me baisais, m'embrassais, me touchais, me léchais, me goûtais. Tout ça en même temps.

Il attrape mes fesses et m'attire à lui.

— Le paradis sur Terre.

Ses lèvres effleurent les miennes tandis que ses doigts entrent et sortent de mon sexe.

Je suis pantelante.

— Mais c'était toi. Chaque bouche, chaque pénis, chaque doigt t'appartenait. Voilà pourquoi ça m'a tant excitée.

Qu'il ne se méprenne pas, je n'ai aucune envie de donner dans l'orgie. Même dans mes rêves, je ne désire que lui. Un Jonas, dix Jonas, peu importe, du moment que c'est lui. Je ne veux que lui. Jonas Faraday.

Je glisse la main dans son jean. Il retient son souffle quand mes doigts trouvent son érection. Elle est énorme, prête pour l'action. Je tire sur l'élastique de son caleçon et libère son membre durci. Il gémit lorsqu'il jaillit de son pantalon.

— Tu es un diable dans sa boîte version humaine.

— Seulement si c'est toi la boîte, répond-il avec un grand sourire.

Je lui mords l'épaule pour étouffer un rire.

— Retour à ton rêve, bébé. Tous ces gens qui nous regardaient... Ça t'a excitée ?

— Mmm.

Je suis incapable de la moindre parole. Ses doigts ont trouvé l'endroit exact qui me rend folle. Je suis à deux doigts de me mettre à hurler, au beau milieu de la bibliothèque. Mon corps a commencé à frémir et à tressaillir de plaisir. Je suis en feu.

— Oh mon Dieu, Jonas. Oui...

Une jeune femme s'engage dans notre rangée et se dirige vers nous. Nous nous figeons. Elle s'arrête net, un air choqué sur le visage, et repart aussitôt en sens inverse.

Nous éclatons de rire. J'enfouis de nouveau mon visage dans son épaule musclée.

— On l'a marquée à vie, chuchote Jonas.

— Pauvre chérie.

Ses doigts reprennent leur exploration. Ils glissent de mon humidité à mon clitoris, encore et encore. Je frissonne.

— Ça te plaît ? (Je hoche la tête avec enthousiasme.) Tu aimes l'idée que les gens nous voient baiser ? Oh, je pensais qu'il parlait de ses doigts magiques.

— Mmm hmm.

Ma main coulisser le long de son membre dur. Le bout de son sexe est déjà humide – il est prêt à exploser. Je suis tellement excitée que j'arrive à peine à tenir debout.

— Pourquoi ?

Il m'embrasse et le plaisir monte entre mes jambes, comme si un fil sous tension reliait mes lèvres à mon clitoris. Sa main libre m'effleure le dos et dégrafe mon soutien-gorge. Il remonte mon chemisier et me lèche les seins. Sa langue tourbillonne autour de mon téton. Mon clitoris palpite violemment.

— Maintenant, murmuré-je.

Il m'ignore, comme d'habitude. Il baisse mon chemisier et agrippe de nouveau mes fesses sous ma jupe.

Je me frotte frénétiquement contre lui.

— Maintenant, répété-je.

— Pourquoi as-tu aimé que les gens nous regardent ?

Je lève la jambe plus haut et me cambre vers lui.

— S'il te plaît, Jonas, maintenant.

— Patience, bébé. (Il suçote ma lèvre inférieure et tout mon corps convulse.) Tu n'apprendras donc jamais, n'est-ce pas ?

Je secoue la tête. Il a raison. Je n'apprendrai jamais.

— Dis-moi d'abord pourquoi tu as aimé être regardée. Dis-moi pourquoi, et je te baiserais.

À présent, je suis au bord du désespoir. Je suis tentée de m'agenouiller pour le prendre dans ma bouche – je le veux en moi, de quelque manière que ce soit –, mais je résiste à l'envie. Nous sommes quand même dans une bibliothèque.

— Car ils te désiraient tous, réponds-je en le caressant vigoureusement.

Il émet un bruit presque animal et se met à trembler. Il tire d'un coup sec sur mon string et le baisse sans ménagement, m'arrachant un gémissement.

Ses doigts sont envoûtants. Oh mon Dieu, il est si doué. Je n'en peux plus.

— Maintenant, Jonas, murmuré-je. S'il te plaît.

Il écarte légèrement mes jambes de sa cuisse, ce qui provoque en moi un frisson. Il agrippe mon cul à deux mains, me soulève et me plaque contre l'étagère.

— Dis-moi pourquoi ça t'a excitée et je te baiserais.

Il se positionne entre mes jambes, l'extrémité de son sexe frottant délicieusement contre mon clitoris.

Je rejette la tête en arrière, me préparant à l'accueillir. Je suis tremblante. Pantelante.

— Quelle importance que quelqu'un d'autre me désire ? Tout ce qui compte c'est que toi, tu me désires.

C'est une torture. Un lancinement douloureux monte en moi. Je me passe la langue sur les lèvres. Mon bassin bascule vers lui malgré moi.

— Baise-moi tout de suite. Oh mon Dieu, Jonas.

— Explique-moi d'abord.

Je pousse un gémissement.

— Ils te désiraient tous mais ils ne pouvaient pas t'avoir. J'ai aimé leur montrer que tu m'appartenais.

Tu es à moi, Jonas. Rien qu'à moi.

Soudain, il s'écarte brusquement de moi et se redresse.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? souffle-t-il.

Il se rhabille à la hâte.

J'ai les joues en feu.

Oh mon Dieu. Je pensais qu'il aimerait m'entendre dire qu'il est à moi. J'ouvre la bouche, prête à bredouiller des excuses, mais je m'aperçois rapidement que non, ce n'est pas ça, il ne réagit pas à ce que je viens de dire. Il scrute l'interstice entre les livres en face de lui, les yeux réduits à des fentes menaçantes. Je suis son regard. Rien.

Il secoue la tête et me lance un regard intense. Il m'attrape énergiquement par les épaules.

— Reste ici. Surtout, ne bouge pas, lance-t-il avant de partir en courant.

Au bout de la rangée, il effectue un brusque virage à droite et disparaît entre les piles de livres.

Ma bouche reste béante – tout comme mes jambes, mon soutien-gorge, ma petite culotte, mon chemisier, et mon ego. Sans parler de mon minou. Que vient-il de se passer ? Je rajuste mes vêtements à la hâte. Je suis tremblante. C'est quoi ce binz ? J'attends son retour pendant au moins deux minutes. O.K., peut-être une minute et demie. Bon, d'accord, une bonne minute. À peu de choses près. Peut-être moins. Je dois savoir ce qui se passe.

Le cœur battant la chamade, je me dirige lentement vers l'extrémité de l'allée, là où Jonas a tourné et disparu. Une fois arrivée au bout, je jette un coup d'œil alentour, inquiète de ce que je pourrais découvrir. Mais il n'y a que deux étudiants en train de bavarder tranquillement dans une autre allée. Aucun signe de Jonas. J'avance dans la direction qu'il a prise, la poitrine serrée et le souffle court.

Lorsqu'il m'a ordonné de ne pas bouger, ses yeux lançaient des éclairs. L'espace d'une minute, il était méconnaissable. Comme possédé. Presque fou.

Toujours pas de Jonas.

J'ai la chair de poule. Où est-il ? Je continue de marcher jusqu'à une petite fenêtre donnant sur le parking. J'aperçois sa BMW au loin. Bon signe. Je sais au moins qu'il est toujours là quelque part.

Une main m'attrape l'épaule.

Je pousse un petit cri.

— Sarah, je t'avais dit de ne pas bouger.

Il est en colère. Une lueur sauvage brille de nouveau dans son regard.

— Je... Que s'est-il passé ?

— Je veux que tu sortes d'ici. Je te ramène à la maison.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'as-tu vu ?

— Quand je te dis de ne pas bouger, tu ne bouges pas, tu m'as bien compris ? À partir de maintenant, tu fais ce que je te dis. Ce n'est pas un jeu.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Ses yeux brillent d'une intensité soudaine.

— Tout à l'heure, dans l'amphi, pendant mon intervention, j'ai aperçu ce type louche. On aurait dit John Travolta dans *Pulp Fiction*, comme s'il portait un costume de voyou à deux balles pour Halloween. Une vraie caricature.

Je hausse les épaules. Je ne vois pas où il veut en venir.

Il pousse un long soupir.

— Il ne ressemblait pas à un étudiant en droit.

Je ne comprends toujours pas. Je suis sûre que tous les campus aux États-Unis grouillent de gens à l'allure de voyou à deux balles : étudiants, petits amis d'étudiantes, pères d'étudiants, concierges, réparateurs de distributeur automatique, harceleurs, violeurs, assassins, et autres pervers. Je veux dire, n'existe-t-il pas des cinglés, des tarés et des criminels, ainsi que des gens qui *ressemblent* à des cinglés, des tarés et des criminels – surtout sur les campus d'université – qui n'ont absolument rien à voir avec le Club ?

— Jonas...

— J'ai vu qu'il t'observait, mais je n'en étais pas certain... Je me suis dit que je me faisais des idées. Puis je l'ai revu, cet enfoiré, juste ici. (Il fait un geste en direction des piles de livres.) Et cette fois, je suis convaincu qu'il nous regardait. Sûr à cent pour cent.

Les cheveux à la base de ma nuque se hérissent.

— Quand je l'ai repéré, il est parti en courant. (Il serre les poings.) Merde.

— Ce n'était peut-être qu'un étudiant ? Ou un voyeur ?

Il passe la main dans ses cheveux.

— Tu connais un étudiant dans ta classe de droit contractuel, ou dans cette fac, qui ressemble à un tueur à gages sorti tout droit d'un film de Tarantino ?

Je secoue la tête.

— Pas à ma connaissance. Des sosies de Bill Gates ou d'Ashton Kutcher, ça oui. Des héroïnomanes fêrus de danse avec une queue-de-cheval, pas tellement.

J'essaie de le dérider mais en vain. Le muscle de sa mâchoire tressaute.

— Ça n'a rien de drôle, Sarah.

Il est furieux contre moi.

— Je sais.

Ses yeux brillent d'une lueur animale – il en devient presque effrayant, pour être honnête.

Je pousse un soupir.

Je n'arrive pas à savoir si mon cher Jonas se montre simplement trop protecteur envers moi (voire un peu parano), ou si les méchants sont vraiment à mes trousses. Ça serait plutôt culotté de leur part de débarquer dans ma salle de classe en plein jour, non ?

— Tu es sûr qu'il s'agissait du même type ?

Il pousse un soupir exaspéré.

— J'en suis absolument certain. Pourquoi remets-tu ma parole en doute ? rétorque-t-il, la mâchoire serrée.

— Je...

Impossible de terminer ma phrase. Il a raison : je doute de lui. Pourquoi ? Mes vieux problèmes de confiance pointeraient-ils de nouveau le bout de leur nez ? Je ne crois pas. Un déni total de la situation comme moyen d'autopréservation ? J'en doute fortement. Ou serait-ce parce que je pense secrètement que mon magnifique petit ami est un brin dérangé (non que ça me gêne), que son jugement est peut-être

légèrement altéré dans ce genre de situations (ce qui serait tout à fait compréhensible) à cause de l'horrible traumatisme de son passé ? Je me mords la lèvre. Ouais. Je suis quasi sûre qu'il s'agit de la troisième solution. Merde...

Je le fixe droit dans les yeux. Oh mon Dieu, ils sont magnifiques ! Il me couve du regard comme si j'étais la Joconde, un trésor rare qu'il venait d'arracher des griffes d'un voleur d'œuvres d'art. Il m'attire contre lui et me serre fort.

— Si je te demande de ne pas bouger, ne bouge pas.

Je lui rends son étreinte.

— D'accord.

Soudain, une pensée importune me traverse l'esprit et me retourne l'estomac : *Jonas, que faisait ton iPhone fourni par le Club sur la table de la cuisine ce matin ?* Pourquoi cette pensée apparemment sortie de nulle part émerge-t-elle à ce moment précis, je n'en ai aucune idée, mais, manifestement, mon subconscient perçoit un lien entre ce foutu téléphone et ma réticence à partager inconditionnellement sa conviction de mon trépas imminent.

Il enfouit son visage dans mes cheveux et respire mon odeur.

— Ne me refais plus jamais peur comme ça, Sarah. (Il se penche et m'embrasse tendrement.) Allez, viens. Foutons le camp d'ici.

Jonas

Je consulte ma montre. 18 h 45. Stacy la menteuse devrait arriver d'ici quinze minutes.

— Une Heineken, indiqué-je au barman qui hoche la tête.

Je balaye le bar des yeux.

J'espère qu'elle ne va pas me reprocher de ne pas arborer ce ridicule bracelet mauve. Je sais que je suis techniquement tenu de le porter lors de tous mes rendez-vous mais je m'en suis débarrassé à la minute où elle a quitté mon appartement après notre horrible baise. Et, de toute façon, même si je l'avais toujours, hors de question que j'enfile ce truc. Maintenant que chaque partie de mon être, y compris mon poignet, appartient à Sarah, ce bracelet mauve à la con marquerait probablement ma chair au fer rouge.

Je touche le bracelet en tissu multicolore, un des deux que j'ai achetés au Belize pour Sarah et moi. Mon esprit s'évade vers le moment où j'ai attaché l'autre à son poignet. L'expression sur son visage était si belle, si honnête et vulnérable – si pure. Je crois que c'est à cet instant que j'ai su que je l'aimais : quand j'ai noué ce bracelet à son poignet, que je lui ai dit qu'elle était faite pour moi et qu'elle m'a regardé comme si elle allait fondre en larmes.

Non, attendez, je l'ai su avant. Mais à quoi je pense ? Bien sûr. C'est quand elle a sauté dans cette cascade. Elle avait une trouille bleue mais elle l'a fait quand même, car elle savait que j'étais là, dans l'eau sombre, à l'attendre, prêt à la rattraper, et que je ne laisserais jamais rien lui arriver. Elle l'a fait car elle était enfin prête à faire le grand saut dans l'inconnu avec moi. Et aussi parce qu'elle n'avait pas le choix. Je souris à cette évocation. Elle n'était même pas en colère contre moi de l'avoir attirée là-bas sans aucune échappatoire – elle avait compris mes intentions. Elle comprend toujours. Elle a rendu les armes : elle m'a fait confiance, s'est fait confiance et a sauté dans le vide.

Ouais, c'est ça, c'est le moment où j'ai compris. Quand elle a plongé dans l'eau froide et sombre avant de se jeter dans mes bras, frissonnante et tremblante de peur, d'adrénaline et d'euphorie. Elle s'est cramponné à moi comme si sa vie en dépendait, comme une naufragée à sa bouée de sauvetage. Et à cet instant précis, j'ai su que je ne pourrais plus vivre sans elle car je l'ai serrée à mon tour, tout aussi fort, tout aussi fiévreusement, si ce n'est plus. Et depuis, à chaque instant, je m'accroche à elle de plus en plus intensément, de plus en plus sûr de mes sentiments pour elle – de plus en plus convaincu qu'elle est, elle aussi, ma bouée de sauvetage. Jamais je n'ai eu d'autre certitude de toute ma vie, à vrai dire.

Le barman pose ma bière devant moi.

Je lui tends un billet de dix dollars et prends une grosse gorgée.

Heureusement que je ne me suis pas débarrassé de mon iPhone fourni par le Club en même temps que de ce satané bracelet mauve. J'étais à deux doigts de le faire, à vrai dire, avant de me rendre compte que je pourrais peut-être effacer tout ce qu'il y avait dedans et le donner à Trey. Un iPhone flambant neuf, tout de même. Je l'ai donc jeté dans un tiroir de ma cuisine dans l'intention de m'en occuper plus tard, avant que ça ne me sorte totalement de l'esprit... jusqu'à ce matin.

C'est même un gros coup de bol d'avoir conservé ce téléphone, car sinon, à l'heure où je vous parle, je n'aurais aucun moyen d'accéder à un dirigeant du Club. Le hacker de Josh a appelé tout à l'heure pour nous annoncer que les mails que nous lui avons transmis étaient des impasses. Cela n'a pas du tout surpris Josh qui l'a accepté sans sourciller mais ça m'a porté un coup au moral. Cela signifiait que j'allais devoir rencontrer Stacy ce soir. Que faire d'autre ? C'est ma seule piste. Je dois faire tout ce que je peux pour retrouver ces enfoirés et protéger Sarah.

Je prends une nouvelle gorgée de bière en regardant autour de moi.

Il y a des filles pas mal, ce soir. Comme toujours au Pine Box. Raison pour laquelle c'était un de mes terrains de chasse préférés – enfin ça, et le fait que je peux m'y rendre à pied. Ça facilitait les choses, c'est certain. Ainsi nous prenions toujours la voiture de la fille et elle pouvait quitter mon appartement le lendemain matin par ses propres moyens. L'époque où je couchais avec une femme différente presque chaque soir me semble bien loin aujourd'hui. J'ai l'impression de ne plus être la même personne. Sarah a changé la donne, comme je m'y attendais. Comme je l'espérais.

Encore une longue gorgée de bière. Oh et puis merde. Je descends le reste d'un trait. Je fais un signe au barman en indiquant ma bouteille vide. Il hoche la tête. Mes genoux s'agitent furieusement. Je les force à s'arrêter.

Une brune avec une coupe à la garçonne et de grandes créoles me sourit. Je détourne le regard. Mon ancien moi serait allé lui parler. Elle est sexy. Joli visage. Et son attitude crie la confiance en elle, un trait de caractère qui m'a toujours attiré. Mais je m'en tape. Je ne pense qu'à Sarah. J'ai hâte de me barrer d'ici pour aller la retrouver.

Elle n'a pas sourcillé quand je lui ai dit que je devais m'éclipser un petit moment, que j'avais quelque chose à faire.

— Pas de problème, a-t-elle répondu. J'ai une tonne de boulot en retard.

Elle est tellement assidue en ce qui concerne ses études, si déterminée à obtenir cette bourse à la fin de l'année. J'adore ça chez elle. Elle sait ce qu'elle veut et s'efforce de l'obtenir, sans relâche.

— Je ne serai pas long, lui ai-je assuré. Je reviens le plus vite possible.

— Prends ton temps. Tu ne peux pas rester là à me mater toute ta vie, de toute façon. Je ne bouge pas. J'ai de quoi m'occuper.

Je n'ai jamais rencontré de femme aussi peu jalouse. Elle a confiance en moi, tout simplement. Rien que d'y penser, j'en ai l'estomac tout retourné. Sarah me fait confiance, et moi je suis ici, à attendre Stacy.

— Je ne serai pas long, ai-je répété. Et Josh est là pour veiller sur toi.

— Oki doki, a-t-elle répondu, le nez déjà plongé dans un livre.

— Promets-moi de ne pas bouger.

Elle a levé les yeux de son bouquin, puis au ciel.

— Jonas, arrête ton cinéma. Je dois réviser, je te l'ai dit. Je suis vraiment très à la bourre. Tu peux me croire, je n'ai pas l'intention de sortir.

— Jure-le-moi quand même, Sarah. Dis : « Je te le promets, Jonas. »

— Punaise. Tu n'es pas du tout flippant. (Devant mon expression insistante, elle a de nouveau levé les yeux au ciel.) D'accord, mon seigneur et maître, c'est promis, a-t-elle répondu en me lançant un petit

sourire malicieux. Tu dis toujours que je suis autoritaire mais c'est l'hôpital qui se fout de la charité.

Devant mon air inquiet, elle a éclaté de rire.

— Je ne bouge pas, Jonas. Allez faire ce que vous avez à faire, monsieur le magnat des affaires. À cause de toi, j'ai pris énormément de retard dans mes lectures de droit pénal. Je vais étudier toute la nuit.

— Attends un peu, ai-je rétorqué en la forçant à refermer son livre pour l'attirer à moi. Je n'ai pas envie que tu étudies toute la nuit. Il va bien falloir que tu t'accordes une petite pause...

— Hmm. Si tu *insistes*. (Elle a éclaté de rire avant de m'embrasser.) Ce que tu peux être bête, parfois. Te faire l'amour chaque nuit va de soi. C'est une nécessité physique. Comme respirer, manger et aller aux toilettes.

Je souris intérieurement. *Ma magnifique Sarah.*

Je consulte ma montre. 19 heures. D'une minute à l'autre, maintenant.

Les poils de mes bras se hérissent à l'idée de revoir Stacy. Mes genoux se remettent à gigoter malgré moi. J'ai sauté Stacy si brutalement... Et elle qui a fait semblant d'adorer ça. C'était tout simplement révoltant. Et dire qu'elle a acculé Sarah dans les toilettes de ce bar pour la menacer... Bon, il faut que j'arrête de penser au dégoût que m'inspire cette nana et que j'enclenche le mode « charmeur ».

Soudain, elle apparaît. Pile à l'heure. Elle se pavane dans une petite robe noire, perchée sur des hauts talons. Je lève une main pour lui faire signe. Elle hoche la tête, me lance un grand sourire et, même à cette distance, je distingue le bracelet mauve à son poignet. Cette simple vision provoque chez moi un mouvement de recul mais je me force à lui retourner son sourire.

— *Jonas*, comme on se retrouve, lance-t-elle en s'approchant du bar.

— Salut, Stacy.

Je tends la main mais elle se penche pour m'embrasser. Oups. Je joue les pauvres types timides et me penche à mon tour pour l'étreindre brièvement. Ouais, je suppose que c'est un peu bizarre de serrer la main de quelqu'un qu'on a déjà baisé, hein ? *Allez, Jonas, reprends-toi et fais semblant d'être heureux de la voir.*

— Chardonnay ?

— Tu t'en souviens. Oui, avec plaisir. Merci.

Je commande son verre.

Sarah.

Tout ça est complètement tordu. Pervers. Il faut simplement que je me rappelle pourquoi je fais ça. Je vais prendre un verre avec Stacy, rien de plus – la femme qui se trouve être une prostituée, une prostituée avec laquelle j'ai couché –, et obtenir les informations dont j'ai besoin. Puis je rentrerai à la maison en quatrième vitesse, lécherai le doux minou de ma belle avec un zèle renouvelé et la ferai jouir. Peut-être même plusieurs fois, si j'ai de la chance.

— Prenons une table, suggéré-je.

— Pourquoi pas celle-ci ?

Stacy indique un box – celui depuis lequel Sarah et Kat m'ont espionné la première fois que j'ai rencontré Stacy. Je peux presque voir le fantôme de la fille au menu, ses avant-bras et ses mains me narguant de leur douceur cuivrée, ses longs cheveux bruns tombant en cascade sur ses épaules. Je n'avais jamais encore posé les yeux sur Sarah, ni vu de photo d'elle, mais mon âme savait déjà que j'étais tout à elle.

Essaierait-elle de me dire quelque chose en proposant cette table en particulier ? Est-ce une espèce de test ?

— Non, pas celle-là.

Je dois me reprendre et invoquer Jonas le séducteur.

— Plutôt celle-ci.

Je la conduis vers un autre box de l'autre côté du bar et nous nous asseyons.

Elle prend une gorgée de vin et me fixe du regard.

— Quel plaisir de te revoir, Jonas. Je suis ravie que tu m'aies contactée.

— Tout le plaisir est pour moi. Merci d'avoir accepté ce rendez-vous.

— C'est normal. J'ai passé un très bon moment la dernière fois. J'espérais que tu veuilles remettre ça.

Un ange passe.

Je soupire.

— Bon, parlons peu mais parlons bien. (Elle hausse les sourcils.) J'ai eu une petite aventure avec ma chargée d'admission. La femme qui a traité ma demande d'adhésion.

— Oh, fait-elle comme si elle avait une véritable révélation. C'était donc elle ?

Stacy doit être vraiment très bas dans la hiérarchie pour ignorer encore l'identité de Sarah.

Je me penche comme si j'allais lui révéler un secret :

— Je suis un peu accro à l'adrénaline. C'est plus fort que moi. Le fruit défendu, et tout ça.

Elle sourit. Jonas le séducteur vient d'entrer dans l'arène.

— C'était laquelle ? La blonde ou la brune ?

— La brune. J'ai toujours eu un faible pour les brunes.

Ses yeux pétillent. Les brunes adorent entendre un homme dire qu'il préfère les brunes aux blondes.

— Surtout celles aux yeux bleus.

D'accord, j'en rajoute un peu là, mais je n'ai pas toute la nuit. Je n'ai qu'une envie : foutre le camp d'ici et retrouver ma belle aux yeux marron.

— Qui était la blonde, alors ? Une autre chargée d'admission ?

— Non, juste une amie. La blonde ne sait rien du Club. Encore aujourd'hui, elle croit qu'elle espionnait un type que sa copine avait rencontré sur Match.com.

Avec un peu de chance, cette petite information arrivera jusqu'au sommet de la hiérarchie et Kat disparaîtra de leur ligne de mire.

Stacy éclate de rire.

— Oh, c'est tordant. Je pensais...

Elle s'arrête, ignorant ce que je sais exactement. Visiblement, elle n'a pas envie de mettre sans le vouloir les pieds dans le plat.

— Tu pensais que c'étaient de nouvelles filles qui chassaient sur ton territoire ? (Elle arque les sourcils et se pince les lèvres.) Oui, je suis au courant. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je voulais te voir.

Elle plisse les yeux.

— Ah oui ? Pourquoi ça ?

— Eh bien... je ne vais pas te mentir. J'ai passé un très bon moment avec ma chargée d'admission. Je me suis bien amusé. Mais c'est fini maintenant. Elle a commencé à devenir collante. Tu sais comment c'est. Je ne supporte pas les nanas qui s'accrochent.

— Oh mon Dieu, je te comprends totalement.

— Exactement. Car tu es une pro, Stacy. Et j'aime ça.

Surprise, elle plisse les yeux.

Je prends une longue gorgée de bière en la dévisageant.

— Ma chargée d'admission m'a raconté sa rencontre avec toi au bar sportif, quand tu portais un bracelet jaune avec cet autre type.

Elle regarde machinalement le bracelet mauve à son poignet, comme pour se rappeler la couleur

qu'elle porte ce soir.

— Et je dois t'avouer une chose... ça m'a terriblement excité.

Son visage reflète un étonnement non simulé.

— Vraiment ? Qu'est-ce qui t'a excité ?

— Tu plaisantes ? Tu n'es pas investie émotionnellement. Tu as défendu ton territoire, tu lui as dit de ne pas déconner avec toi. Tu es là pour faire ton boulot, et bien. Je respecte ça. Comme je l'ai dit, tu es une véritable pro. Une dure à cuire.

Ce compliment la fait rougir. Elle gobe absolument tout.

— Merci. Alors comme ça, tu aimes les dures à cuire, hein ?

Elle tend le bras vers moi et caresse le dos de ma main.

Je la retire instinctivement. Cette nana me file la chair de poule. Je fais comme si je voulais simplement attraper ma bière.

— Honnêtement, j'ai été soulagé d'apprendre la vérité sur le Club. Fou de joie, même. Si j'ai adhéré, c'est d'abord pour éviter toute dépendance affective. Les femmes deviennent toujours tellement... sentimentales. Ça gâche mon plaisir. C'est ce qui s'est passé avec la chargée d'admission. C'était un amour, une chic fille, mais elle a fini par s'attacher, incapable de séparer le sexe d'une espèce de fantasme de conte de fées.

— On dirait que tu as besoin d'une pro, lance-t-elle avec un clin d'œil.

— Exactement. Quelqu'un avec qui je pourrais être totalement honnête, tu vois ce que je veux dire ?

Elle hausse un sourcil d'un air suggestif.

— À quel sujet veux-tu être honnête, Jonas ?

Je termine ma bière d'un trait et lui décoche mon sourire le plus éclatant.

— À propos de ce que nous désirons tous les deux. Ce que nous désirons vraiment.

Elle se penche en avant. J'ai son attention la plus totale.

— Tu es là pour l'argent, déclaré-je avec un sourire. Et moi pour le sexe. Point final. Je veux simplement pouvoir sauter une belle femme chaque fois que l'envie me prend, sans engagement. Sans comptes à rendre.

Un coin de sa bouche remonte.

— Ça me paraît pas mal. (Elle se lève.) Fichons le camp d'ici, tu veux ?

Oh merde.

— Attends une seconde. Mon idée va plus loin que ça... au-delà de ce soir. Assieds-toi et laisse-moi t'expliquer ce que j'ai en tête.

Elle s'exécute.

— Je suis tout ouïe, dit-elle en se passant la langue sur les lèvres.

Des images de ma langue sur son sexe m'assaillent soudain. Mon estomac se soulève.

— Laisse-moi tout d'abord te dire combien tu es incroyable au lit.

J'emploie le mot incroyable au sens littéral : « pas croyable ».

— Tout le plaisir était pour moi, minaude-t-elle en battant des cils. Tu étais extraordinaire.

— Oh ! C'est gentil, réponds-je en me forçant à sourire.

C'est la phrase qu'utilise Sarah quand elle veut en réalité me traiter d'imbécile. *Oh ! C'est gentil*, Jonas, dit-elle toujours d'un air moqueur.

— Mais c'est toi qui étais fantastique, Stacy. (Je crois que je vais vomir.) La façon dont tu as joui si vite et si fort... C'était tout simplement... incroyable.

— C'était grâce à toi.

— J'adore voir une femme jouir. As-tu lu ma candidature ?

Elle hausse les épaules.

— Ça fait un bout de temps... rafraîchis-moi la mémoire, répond-elle en me lançant son sourire le plus séducteur...

Ouais, je suis sûr qu'elle a dû en lire quelques-unes depuis la mienne.

— Je prends mon pied à faire jouir les femmes. J'aime la difficulté, les défis. Parfois, il me faut un mois pour y parvenir, continué-je avec un petit rire. Les femmes sont compliquées.

Elle rit à son tour et hoche la tête.

— Ça, c'est certain.

— Mais généralement, après quelques heures d'entraînement, j'y arrive. Pas toujours, évidemment, mais souvent. Mais avec toi, ça a été immédiat – *boum* –, si intense. C'était tout simplement incroyable, Stacy. Je n'ai pas arrêté d'y repenser.

— Ouais, c'était génial, confirme-t-elle en souriant.

— Bref, comme je te l'ai dit, j'ai rencontré ma chargée d'admission et elle n'est pas comme toi, Stacy, pas du tout. Radicalement différente. Elle ne jouit pas comme toi et, ces derniers temps, j'ai envie d'une femme qui écoute ses désirs, qui sait ce qu'elle veut... Une femme qui peut lâcher prise et s'abandonner à son plaisir sans retenue.

En d'autres termes, je veux ma Sarah.

Stacy m'adresse un sourire radieux.

— Tentant. Pourquoi ne pas commencer tout de suite ?

De toute évidence, elle tente poliment d'accélérer le mouvement. Elle espère peut-être pouvoir caser un second rendez-vous ce soir.

— Attends. J'ai une proposition à te faire.

Elle penche la tête sur le côté, intriguée.

— J'aimerais acheter un peu de ton temps.

— Oh, fait-elle en souriant. Qu'as-tu en tête ?

— Deux semaines.

Son sourire s'élargit.

— Tu veux une GFE.

— Une quoi ?

— Une « *Girlfriend Experience* ». Quelqu'un pour jouer à la petite amie, quoi.

Je ne peux m'empêcher de sourire. La seule GFE que je désire, c'est avec Sarah.

— Je vois. GFE. Je paierai un supplément, bien sûr, en plus de ce que j'ai déjà réglé au Club. Je n'ai pas envie de porter mon bracelet mauve, de me farcir des rendez-vous et tout le tintouin. Je veux simplement t'avoir toute à moi quelques semaines. Et je suis prêt à verser un supplément au Club pour ce privilège... Disons l'équivalent d'un mois d'adhésion ?

— De quelle somme parlons-nous ?

— Tu ne le sais pas ?

— Non. Je suis payée à l'heure.

— Combien ?

Elle marque une pause.

— Cinq cents.

Mais bien sûr. Elle vient de doubler son tarif. Maligne. Mais passons. Je fais rapidement le calcul de tête. Disons qu'elle rencontre un membre chaque jour pendant un mois, même après avoir payé leurs charges d'admission et autres frais généraux, le Club doit engranger pas loin de quinze mille par mois, et par membre. Et il doit y en avoir des milliers, voire des dizaines de milliers. Oh mon Dieu, ils se font un

sacré paquet de fric.

— L'adhésion coûte trente mille par mois.

Les yeux de Stacy brillent mais elle fait comme si ce chiffre ne l'impressionnait pas.

— Je pourrais peut-être négocier avec ton patron pour t'obtenir une plus grosse part du gâteau que d'habitude ? Je pourrais le rencontrer et...

— *La* rencontrer.

Mon cœur fait un saut périlleux. Enfin une information utile.

— Ton patron est une femme ? Sérieux ?

— Ouais.

— Elle est aussi coriace que toi ?

— C'est peu de le dire.

Je souris.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Oksana.

— Oksana, répété-je. Russe ?

— Ukrainienne. On la surnomme l'« Ukrainienne détraquée ».

J'éclate de rire.

— O.K., je discuterai donc avec l'Ukrainienne détraquée et lui proposerai trente mille dollars pour t'avoir en exclusivité ces deux prochaines semaines. À condition qu'elle partage avec toi moitié moitié. Qu'est-ce que tu en dis ?

Stacy semble plus près de l'orgasme qu'elle ne l'a été quand nous avons baisé.

— Oh, fait-elle en rougissant. Pourquoi veux-tu négocier avec Oksana ? Pourquoi ne pas me filer la totalité directement, sous la table ? Elle n'a pas besoin d'être au courant. Donne-moi simplement le fric et je te donne ma parole : tout mon temps te sera consacré pendant quinze jours, chaque minute de chaque jour et chaque nuit, si tu en as envie. Je vais tellement bien te baiser que tu ne voudras pas que nos deux semaines prennent fin.

Déjà vu. Julia Roberts ne dit-elle pas quelque chose d'étrangement similaire au début de *Pretty Woman* ?

— Non, ça ne marchera pas. Si tu arrêtes tout à coup de te pointer à d'autres rendez-vous, ils vont se douter de quelque chose, pas vrai ?

À contrecœur, elle hoche la tête.

— Ouais, peut-être. Mais tu pourrais t'enregistrer et me demander chaque jour, puis me payer directement en liquide. Tout le monde serait gagnant.

Et merde.

— Hmm. Le truc, c'est que je n'ai plus envie de m'enregistrer sur cette appli. Et puis, de toute façon, tu risques d'avoir tout un tas d'autres demandes pendant ces deux semaines. Je suis sûr que tu dois être très demandée.

— Effectivement, répond-elle en souriant d'un air suffisant.

— Je ne veux pas prendre le risque de devoir te partager. S'ils finissent par le découvrir, les choses pourraient vraiment mal tourner. Tu pourrais perdre ton boulot et le Club pourrait m'exclure pour le reste de ma période d'adhésion. Je ne peux pas me le permettre. J'ai besoin de ce club, Stacy, ajouté-je avec un regard de psychopathe.

Elle pince la bouche, essayant visiblement de trouver un moyen de maximiser ses gains.

— Je pourrais peut-être prendre des « vacances » pendant deux semaines... pour rendre visite à un parent malade, un truc comme ça.

— Ça te dirait que je m’arrange pour que tu touches trente mille dollars pour ces deux semaines, quoi qu’il arrive ?

Elle hoche frénétiquement la tête.

— Mais j’aimerais quand même faire ça dans les règles. Je paierai au Club ce que je dois, en plus de ton tarif. Ça te convient ?

Son regard s’illumine.

— Parfaitement.

Je devrais l’embaucher pour négocier un de mes contrats. Un vrai requin.

— Tu penses qu’Oksana sera d’accord ? C’est elle la décisionnaire ou va-t-elle devoir en référer à quelqu’un d’autre ?

— Pourquoi ne serait-elle pas d’accord ? Tout ce qui importe, pour elle, c’est le fric. Et ouais, c’est elle qui décide.

— Super. Comment puis-je la contacter ?

— Donne-moi ton numéro. Je vais lui demander de t’appeler, répond-elle en sortant son portable.

— Non, je préférerais la contacter moi-même. J’aime avoir le contrôle dans des situations comme celle-ci. Dans toutes les situations, d’ailleurs.

Pour mon petit plaisir personnel, je lui lance de nouveau mon plus beau regard de psychopathe.

— Je n’ai pas le droit de te donner son numéro.

— Elle est ici, à Seattle ?

— Non, à Las Vegas.

Ma peau s’électrise. Oksana l’Ukrainienne à Las Vegas.

— Quel est son nom de famille ?

Stacy me jette un regard méfiant.

— Pourquoi ?

Je montre mon téléphone.

— Simplement pour l’enregistrer dans mes contacts. Ce n’est pas autorisé ? répliquai-je en jouant l’imbécile.

Silence.

— Tu n’as pas besoin de son nom de famille.

J’ai poussé le bouchon un peu loin.

— Pardon, je ne savais pas. Tout ça est nouveau pour moi. Tu sais quoi ? Je dois me rendre à Vegas pour affaires ; je vais faire d’une pierre deux coups et la payer directement en liquide pour que tu touches ta part du gâteau. Tu as son adresse ?

J’ai prononcé le mot magique. *Liquide*. Son regard s’illumine de nouveau.

— Tout ce que j’ai, c’est une boîte postale à Las Vegas. Je vais te donner son adresse mail. Tu pourras la contacter et voir ça avec elle.

— Super.

Elle sort un stylo.

— Il me faut un bout de papier, dit-elle en fourrageant dans son sac.

— Tu l’as déjà rencontrée en personne, j’imagine ?

— Évidemment. J’ai commencé ce boulot à Vegas. Je faisais partie de la première équipe de filles, avant qu’ils n’ouvrent des succursales dans d’autres villes.

Autre information importante : Las Vegas est leur siège.

— J’étais la meilleure. La plus demandée, ajoute-t-elle fièrement. Quand ils se sont développés, ils m’ont laissée choisir mes villes.

— Et tu as choisi Seattle ?

— J’en avais marre du soleil et de la chaleur.

— Tu as réglé le problème en venant ici, c’est certain.

Elle me sourit.

— Et j’ai de la famille dans le coin, donc...

Nous nous dévisageons un instant dans un silence gêné. Elle me semble soudain très jeune.

— Oksana, dis-je pour l’inciter en douceur à rester concentrée et à me donner cette foutue adresse mail.

— Oh, oui, bien sûr.

— Je vais juste entrer son adresse dans mon téléphone.

J’ai mal à l’estomac. J’ai l’impression de trahir Sarah. Et, honnêtement, je ne prends aucun plaisir à arnaquer Stacy la menteuse. Je veux simplement en finir au plus vite et rentrer retrouver ma belle.

— D’accord, répond-elle en faisant défiler sa liste de contacts.

Je tape le nom « Oksana » dans mes contacts et lève la tête, attendant qu’elle me dicte l’adresse mail.

— Alors ?

— Jonas ?

Oh mon Dieu, non.

La panique me submerge comme un raz de marée.

Mon pire cauchemar devenu réalité.

Et c’est totalement ma faute.

Sarah.

Sarah

Je consulte ma montre. 18 h 55.

Je ne devrais pas faire ça, je le sais. Mais je ne peux pas m'en empêcher.

Le bout de mon nez est froid et rouge dans l'air frais de la nuit. Je resserre mon sweat contre moi et me hâte vers le Pine Box. Mon cœur cogne dans ma poitrine. Non, je ne devrais vraiment pas faire ça. Mais j'accélère néanmoins le pas.

Après le départ de Jonas, j'ai appelé Kat pour m'assurer qu'aucun tueur à gages féru de danse ne lui avait rendu visite aujourd'hui.

— Tout va bien. J'étais sur le point d'aller manger un morceau avec mon garde du corps, m'a-t-elle assuré avant d'entonner le célèbre refrain de Whitney Houston.

— Mais de quoi tu parles ?

— Jonas ne te l'a pas dit ? Il a engagé un garde du corps professionnel pour me protéger. Remercie-le de ma part, d'ailleurs : le mien est bien plus mignon que Kevin Costner.

J'ai été stupéfaite par la prévenance de Jonas, encore une fois, mais également inquiète de penser qu'il ait pu juger nécessaire d'engager un garde du corps.

— Vous voulez vous joindre à nous pour dîner ? a-t-elle demandé.

— Pas ce soir. Je dois réviser et Jonas est sorti.

— Où ? Travailler ?

— Je ne sais pas. Il a simplement dit qu'il avait quelque chose à faire.

Kat a émis une espèce de borborygme qui en disait long sur sa méfiance à son égard.

— Quoi ?

— Rien.

— Depuis qu'il est venu me chercher pour partir au Belize, on est restés collés. (*Littéralement*, pensé-je, ce qui m'arrache un petit sourire.) Et à présent il s'inquiète de devoir me protéger des méchants. Le pauvre. Il a simplement besoin de souffler un peu.

Silence.

Je pousse un grognement exaspéré.

— Vas-y, crache le morceau.

— Il a adhéré à un club de rencontre il n'y a pas si longtemps, rappelle-toi. Si c'était mon copain, j'aimerais savoir ce qu'il fait, c'est tout.

— Tu ne le connais pas comme moi. Ce n'est pas le salaud que tu crois.

— Je ne crois pas ça. Mais ce n'est pas un ange non plus. Je dis simplement que si Jonas Faraday était mon petit ami, j'aimerais savoir où il se trouve en ce moment.

Deux minutes plus tard, je serrais ce foutu iPhone dans ma main comme si c'était une putain de grenade, l'iPhone découvert dans le troisième tiroir que j'avais ouvert. Le simple fait de le tenir à la main me rendait malade. Jusqu'à sa réapparition sur la table de la cuisine ce matin, je pensais que Jonas s'était débarrassé de cette horreur après sa nuit désastreuse avec Stacy la menteuse ou, du moins, après qu'il m'eut proposé de devenir membre exclusive du Club Jonas Faraday. Mais pourquoi l'avoir conservé ? Cela veut-il dire qu'il a également gardé le bracelet mauve ? J'ai cherché le bracelet, sans succès. Il a dû s'en débarrasser. Ou alors il le porte à l'instant même. Cette éventualité m'a donné la chair de poule. Et m'a serré le cœur. Je suis à deux doigts de me la jouer *Liaison fatale*. La simple idée de Jonas avec ce truc mauve au poignet, juste à côté du bracelet d'amitié assorti au mien, me donne envie de faire bouillir un petit lapin blanc dans une cocotte.

Allumer l'iPhone pour confirmer ou infirmer mes craintes était impossible – ce foutu truc était protégé par un mot de passe et un capteur d'empreintes digitales – aussi, dans un accès de colère, je l'ai jeté avec un bruit sourd dans la grande poubelle du garage. Et c'est là que j'ai découvert la voiture de Jonas, le moteur froid... Ce qui m'a fait paniquer un peu plus. Soit quelqu'un était venu le chercher (pas de quoi me rassurer), soit il s'y était rendu à pied (une pensée peu réconfortante également, étant donné la conversation que nous avons eue au Belize à ce sujet).

Allongés sur le lit de notre cabane après avoir fait l'amour pour la énième fois de la journée, nous riions, échangeions des secrets, nous confiions nos moments les plus embarrassants et honteux. Aucun sujet tabou. Nous avions l'un et l'autre raconté nos dépucelages respectifs. Évoqué nos relations passées. Je lui avais parlé de mes deux coups d'un soir, les rejets douloureux qui s'en étaient suivis, ma vulnérabilité, et il avait répondu avoir envie de les tabasser. Puis il m'avait gratifiée de quelques anecdotes choisies de son illustre carrière de Don Juan.

— Mais comment as-tu déniché toutes ces femmes ? lui avais-je demandé, incrédule. Tu as simplement claqué des doigts ou quoi ?

— Eh bien, en quelque sorte. La plupart du temps, c'étaient elles qui m'abordaient. D'autres fois, je marchais simplement jusqu'au Pine Box et je n'avais qu'à me baisser pour les ramasser. Le bar est à un pâté de maisons de chez moi, ça facilitait les adieux le lendemain. Et pas besoin de jongler avec une deuxième voiture.

— Wouah, tu étais vraiment un porc.

— Je préfère connard.

— Ce n'est pas moi qui vais te contredire.

J'avais éclaté de rire, l'avais embrassé, puis nous avons refait l'amour, au son de la sérénade des sapajous dans les arbres.

Je continue de marcher vers le Pine Box, accélérant encore le pas. Je frissonne dans l'air frais de la nuit. J'aurais dû emporter mon blouson North Face quand Jonas et moi nous trouvions dans mon appartement ce matin. Merde.

Il n'est pas dans ce bar. Tu perds ton temps à te conduire comme une barjot en manque de confiance en elle alors que tu devrais être en train de réviser.

Je sais.

Il est probablement simplement allé à la salle d'escalade pour se défouler.

Alors pourquoi ne portait-il pas de vêtements de sport quand il a quitté la maison ?

Peut-être a-t-il des affaires dans sa voiture.

Sa voiture est là, dans le garage.

Il avait probablement juste besoin d'un verre.

Il y a un pack de bières au frigo.

Arrête ta parano. Tu l'aimes, Sarah. Et lui aussi. Folie, tu te rappelles ?

Bien sûr que je m'en souviens. Je ne pense qu'à ça, jour et nuit. Oui, je l'aime – tellement que c'en est douloureux. Et il m'aime, j'en suis sûre.

Alors pourquoi es-tu en route vers le Pine Box ?

Pourquoi a-t-il conservé ce putain d'iPhone ?

Je n'en ai aucune idée.

Et s'il a conservé ce téléphone, il a très bien pu garder le bracelet mauve, non ? Logique.

Logique, oui. Probable, non.

Mais pourquoi a-t-il conservé l'iPhone pour commencer ?

Accélère.

C'est officiel : je suis schizophrène.

À trente mètres du bar, je m'arrête net. Vêtue d'une petite robe noire, Stacy la menteuse se trouve devant l'établissement et insère des pièces dans un parcmètre. Je la reconnaîtrais entre mille.

Je ne peux plus respirer.

Quand elle a terminé, elle se retourne et entre dans le Pine Box, ses jambes ridiculement longues sur des talons aiguilles ridiculement hauts.

Je me précipite vers la fenêtre arrière du bar et jette un œil à l'intérieur, le cœur serré. Je balaie le bar bondé du regard.

Il n'est peut-être pas ici. Ce n'est peut-être qu'une énorme coïncidence. Stacy est peut-être venue rencontrer un autre membre du Club. Peut-être que...

En un éclair, tous les « peut-être » qui tourbillonnent dans ma tête s'évanouissent. Il est là, debout près du bar, en train de boire une bière. *Jonas*. Mon cher Jonas. Enfin c'est ce que je croyais.

Stacy s'approche de lui. Il l'étreint.

Mon estomac fait une embardée.

Je n'arrive plus à respirer.

J'ai la tête qui tourne.

Ça n'a aucun sens. Jonas m'aime. Je n'arrive pas à comprendre ce que je vois. Les larmes me montent aux yeux. Une boule se forme dans ma gorge.

Jonas se tourne vers le barman qui hoche la tête.

C'est absurde. Il m'a dit que, lorsqu'il avait couché avec Stacy, il imaginait que c'était moi – avant qu'il ne sache même à quoi je ressemble. C'est ce qu'il m'a affirmé, en tout cas. Il m'a raconté qu'elle avait simulé, qu'elle le dégoûtait, qu'il avait littéralement eu des haut-le-cœur, que toute cette expérience lui répugnait. Et maintenant il veut se la taper à nouveau ? Même si elle a simulé ?

Soudain, tout s'éclaire.

Stacy a simulé.

Oh mon Dieu.

Qu'a-t-il écrit dans sa demande d'adhésion à propos de cette femme qui avait simulé ? Celle qui a inspiré sans le vouloir sa quête linguale de la prétendue vérité et honnêteté ? « Je voulais lui donner une leçon de vérité et de sincérité, mais plus que tout, je voulais trouver la *rédemption*. »

Je crois que je vais vomir.

Je parviens à peine à distinguer Jonas et Stacy à travers mes larmes. Je m'essuie les yeux.

Ils partent à la recherche d'un box libre. Elle fait un geste vers « ma » table, celle de laquelle Kat et

moi les avons espionnés la première fois – oh mon Dieu, je n’arrive pas à croire qu’il puisse désormais y avoir une *première* fois – mais, après une brève discussion, ils se dirigent vers une autre à l’opposé.

Stacy a simulé et maintenant, il ne peut plus lui résister. C’est un accro, elle est sa came, chargée dans une seringue et plantée droit dans sa veine. Il ne peut s’empêcher de se l’injecter, qu’importe qu’il m’aime ou non. Son amour pour moi changerait-il quelque chose s’il était vraiment héroïnomane ? Pas du tout. Un toxico a besoin de sa dose. Et la voilà. Je l’ai su depuis le premier jour mais je voulais croire que je pourrais le changer. Je pensais être sa désintox, sa sauveuse, mais je me berçais d’illusions. Il a tenu bon autant qu’il le pouvait. Il a essayé.

Les larmes jaillissent.

Je me tire les cheveux. Je suis en train de perdre la tête. J’ai le cœur en morceaux. Jamais de toute ma vie je ne me suis sentie si perdue, si seule, si trahie. Si dévastée.

Apprendre que Jonas a sauté Stacy la menteuse en imaginant que c’était moi, sans jamais m’avoir vue, avant d’avoir jamais posé un doigt magique sur moi était terriblement excitant. Mais qu’il le fasse après tout ce qui s’est passé entre nous, après tout ce que nous avons dit, fait et ressenti, après tout ce que nous nous sommes raconté, après ce baiser à l’extérieur de la grotte au Belize, après toutes les fois où nous avons fait l’amour, où je me suis abandonnée à lui, après avoir sauté d’une foutue cascade pour lui, les bracelets qu’il a noués à nos poignets, après tout cela, que Jonas baise Stacy la menteuse me donne envie de tout casser.

J’ai le souffle coupé.

J’ai l’impression que mon esprit se détache de mon corps, et pas comme Jonas l’entend ; je perds la raison. Je me vois entrer dans le bar, gifler son beau visage et lui dire d’aller se faire voir. Mais mon cœur se serre à cette idée. Je croyais qu’il m’aimait autant que je l’aimais. Que nous nous étions découvert une folie mutuelle.

« *J’ai une grave maladie mentale* », m’a-t-il dit.

Sans déconner, Jonas Faraday. Après tout ce que nous avons traversé, tu as conservé ce putain d’iPhone afin de pouvoir coucher avec une prostituée qui...

Soudain, une pensée jaillit dans mon esprit. Je me redresse et penche la tête façon cacatoès. Attendez un peu. Ça n’a aucun sens.

Oh hé, une minute, là !

Ça ne tient pas debout.

Jamais Jonas ne coucherait avec une prostituée.

Je jette un œil par la fenêtre pour l’observer. Il parle, sourit, plus beau que jamais. Il sirote sa bière.

Il ne porte pas son bracelet mauve.

J’ai froid, là sur le trottoir.

Jamais Jonas ne coucherait avec une prostituée.

J’ai vu la façon dont il a réagi dans l’avion quand je lui ai parlé de ma rencontre avec Stacy dans le bar sportif, sa souffrance quand il a compris qu’il avait, sans le savoir, mis une pute dans son lit. Il en était physiquement malade. Mortifié. Humilié. En colère. Il ne faisait pas semblant, sa réaction était bien réelle. Et au Belize, lors de cette première nuit chaste et magique, il a sangloté dans mes bras en me parlant de l’obsession autodestructrice de son père pour les prostituées l’année avant son suicide. « Dégoûtant », avait-il lancé d’un ton sans appel.

Je tremble. L’adrénaline bouillonne en moi.

Jonas ne coucherait jamais sciemment avec une prostituée. Pour lui, le sexe est l’expression ultime de l’honnêteté. Par conséquent, payer une femme pour faire semblant de « s’abandonner » à lui serait contraire à toutes ses convictions. Cela le rebuterait.

À l'intérieur du bar, deux colosses se lèvent. Je ne vois plus le couple maudit. Je change de fenêtre juste à temps pour apercevoir Stacy battre des cils. Il vient manifestement de lui faire un compliment.

Mais qu'est-ce qui se passe ici ? Jonas mijote quelque chose, c'est certain. Mais me tromper avec Stacy la prostituée ? Non, je ne crois pas. Alors, qu'est-ce qu'il fabrique ?

Réfléchis, Sarah, réfléchis. Réfléchis comme Jonas.

Elle tend la main par-dessus la table et la pose sur celle de Jonas qui a un mouvement de recul comme s'il venait de se brûler. Il tente ensuite de faire passer sa réaction pour autre chose. Oh mon Dieu, c'est évident : il ne supporte pas son contact.

Je souris. Oh, Jonas. Mon cher Jonas. Jonas le stupide menteur patenté. Jonas tu-vas-passer-un-sale-quart-d'heure. Mais oui, sans aucun doute, Jonas le fidèle.

Que peut-il bien être en train de lui raconter ?

Réfléchis, Sarah, réfléchis.

Ce matin, pendant sa conversation avec Josh, l'iPhone était sorti. Quand je l'ai interrogé à ce propos, il m'a répondu vouloir s'occuper lui-même du Club, avec l'aide de son frère, et me laisser hors du coup.

Je lève les yeux au ciel. Oh bon sang ! Il est venu soutirer des renseignements à Stacy et utilise son charme pour y parvenir. Il la complimente, lui dit ce qu'elle a envie d'entendre, afin de recueillir des informations pour sa foutue stratégie, quelle qu'elle soit. Je m'essuie les yeux. Il essaie simplement de me protéger, ce gros bêta.

Le soulagement se propage dans chaque muscle de mon corps.

Mais je suis toujours énervée. Il n'est peut-être pas infidèle, mais ça n'en reste pas moins un idiot. Un bel idiot. Et un menteur par omission. Il aurait dû m'inclure dans ses plans dès le début. Qu'est-ce qu'il croit ? Que je suis trop fragile, trop innocente, ou peut-être pas assez futée pour supporter tout ça ? Que je vais craquer ? Ça fait trois mois que j'effectue des recherches et des enquêtes professionnellement, mon pote ! Qui t'a retrouvé ce soir telle une pute accro au crack à la recherche de son dealer ? Moi ! Et puis, c'est moi qui étais employée par le Club, pour l'amour du ciel. Ne pense-t-il pas que je puisse avoir une idée ou deux pour contribuer à sa stratégie débile ? Ce que je peux détester Jonas le stratège ! Jonas le stratège me donne envie de le biffer.

Je prends une profonde inspiration et les observe, les narines dilatées.

Je ne sais pas ce qu'il lui raconte, mais elle gobe tout. Elle hoche vigoureusement la tête. Elle se lève et lui sourit comme si elle s'attendait qu'il l'imites.

Mais il ne bouge pas.

Elle se rassoit, perplexe.

Oh, Jonas.

Je souris.

Je suis sûre à cent pour cent qu'il n'est pas là pour la sauter. Si c'était le cas, ils seraient déjà en action à l'heure qu'il est. Mon adorable Jonas est beaucoup de choses, y compris un abruti et un menteur, apparemment, mais un homme qui prend le temps de papoter avec une prostituée en sirotant une bière alors que tout ce qu'il veut, c'est la baiser, certainement pas. Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire. Aussi intelligent soit-il, mon cher Jonas se comporte parfois comme un débile profond.

Jonas

— Jonas ?

Oh mon Dieu, non.

La panique me submerge comme un raz de marée.

Mon pire cauchemar devenu réalité.

Et c'est totalement ma faute.

Sarah.

Ses yeux sont rouges et humides. Des traces de larmes sillonnent ses joues.

— Sarah, articulé-je avec difficulté.

Stacy porte son verre de vin à ses lèvres en esquissant un sourire suffisant.

— Sarah, répété-je. S'il te plaît...

— Il n'y a rien à dire. Je sais exactement ce que tu fabriques ici.

— Non, c'est faux. Écoute-moi, je t'en prie.

Je jette un regard à Stacy qui sourit comme le chat du Cheshire.

— Tu avais « quelque chose à faire », hein ?

Mon estomac se révolte. Ma langue est paralysée.

— *Sarah*, c'est bien ça ? intervient Stacy. Jonas était justement en train de me parler de ton problème de dépendance affective.

— Toi, ta gueule, siffle Sarah en la fusillant du regard.

Stacy sourit, imperturbable en apparence.

— Stacy, tu veux bien nous excuser une minute, s'il te plaît ? demandé-je d'une voix bien plus calme que je ne le suis en réalité.

— Non, reste là, s'il te plaît. Je veux que tu entendes ça.

Je me lève et attrape le bras de Sarah.

— Sarah, écoute-moi.

Elle se dégage brusquement.

— Assieds-toi. J'ai quelque chose à vous dire à tous les deux.

Ma bouche reste béante. Je suis à deux doigts de la crise cardiaque. Je ne peux pas la perdre. Pas comme ça. S'il vous plaît mon Dieu, non. Je suis officiellement en enfer.

— Non, écoute, je..., commencé-je en tendant un bras vers elle, mais elle s'écarte de nouveau.

— Jonas, si tu ne retires pas immédiatement tes mains et que tu ne t’assoies pas, je me tire.

Merde. Oh mon Dieu. C’est un désastre. La tête me tourne. Je m’exécute.

— Depuis le premier jour, je n’ai pas arrêté d’entendre parler de Stacy. Stacy ceci, Stacy cela.

Quoi ? Mais qu’est-ce qu’elle raconte ? C’est vrai, lors de notre toute première conversation téléphonique, je lui ai raconté notre horrible nuit ensemble, mais...

— De son corps « de rêve »...

Oh mon Dieu, non. C’est de la folie. C’est vrai, hier soir j’ai dit que Stacy avait un corps de rêve, oui, mais c’était simplement pour la décrire à Josh et s’assurer que nous n’avions pas couché avec la même nana...

— Je n’ai entendu que Stacy, Stacy, Stacy. Quel bon coup, cette Stacy.

Attendez... quoi ? Ai-je eu une crise psychotique sans m’en rendre compte ?

Sarah la fusille du regard.

— Sais-tu le nombre de fois où il m’a dit : « Pourquoi ne peux-tu pas me baiser comme Stacy l’a fait ? »

L’univers se déforme, se tord et ralentit jusqu’à s’immobiliser complètement.

Sarah me lance son sempiternel sourire « je suis plus maligne que toi ».

Putain de merde. Elle a compris. Oh mon Dieu ! Comment a-t-elle fait ? Comment a-t-elle su que je serais ici ce soir ? Et comment a-t-elle bien pu deviner le baratin que je servais à Stacy ? Un sourire menace d’éclorre sur mes lèvres mais je le réprime. C’est la femme la plus étonnante du monde. Putain, c’est la femme de mes rêves.

Sarah secoue la tête et jette de nouveau un regard noir à Stacy.

— Devine quoi, Stacy – ou Cassandra, ou je ne sais quoi –, tu t’es frottée à la mauvaise personne. Jonas Faraday est à moi. Mon territoire, mon fric. Et je n’ai pas besoin qu’on piétine mes plates-bandes. (Elle se penche vers elle, son visage à quelques centimètres du sien, les yeux réduits à deux fentes glaciales.) Si on me cherche, on me trouve, pétasse.

Je suis incapable de prononcer un mot. Elle est merveilleuse.

Stacy se lève d’un bond, prête à l’affrontement.

Je l’imite, prêt à intervenir.

Mais Sarah ne recule pas. Elle serre les dents.

— J’ai écrit un rapport détaillé sur le Club et l’ai adressé au FBI, au bureau du procureur des États-Unis et aussi, compte tenu de la liste de membres du Club, aux services secrets.

Stacy écarquille les yeux.

Un ange passe.

— Assieds-toi, lance fermement Sarah. S’il te plaît.

Stacy s’exécute. Moi aussi. Je ne sais pas trop auquel de nous deux elle vient de s’adresser.

Sarah prend place sur la chaise à côté de moi et se penche par-dessus la table.

— J’ai un message pour les dirigeants du Club et je veux que tu le transmettes pour moi.

Stacy serre les dents.

— Dis-leur que je ne compte pas envoyer mon rapport à qui que ce soit... pour l’instant. Franchement, je me fous de ce que fait le Club et je ne prendrai aucun plaisir à humilier publiquement les membres ou leurs familles. Mais si jamais il arrive quelque chose, à moi, à mon amie Kat, à cet homme ou à quelqu’un de mon entourage, si le Club s’en prend à moi ou à mes proches de quelque façon que ce soit, toutes les autorités compétentes recevront *illico* ce rapport. J’ai pris des dispositions. Tout est prêt.

Stacy recule, écarlate.

— Je peux te dire que ce rapport est vraiment très croustillant. Des centaines de chefs d’accusation :

prostitution, trafic sexuel, blanchiment d'argent, fraude sur Internet, écoutes illégales, racket... Sans oublier ce bon vieux vol à l'ancienne Je suis certaine que n'importe quel procureur digne de ce nom s'en donnera à cœur joie.

Les narines de Stacy se dilatent.

— Je me rends compte que ça va être compliqué pour toi de transmettre les détails de mon message aux instances en place, Stacy. Indique-leur simplement l'essentiel et dis-leur de m'appeler. Je serais ravie de tout leur expliquer.

Je suis subjugué. Jamais de toute ma vie je n'ai été témoin d'un tel mélange érotique de pouvoir, de beauté et d'intelligence. Elle est stupéfiante, une déesse, une putain de super héroïne. Orgasma la Toute-Puissante, oh que oui.

— Et j'ai également un message personnel pour toi, Stacy, de femme à femme. Va te faire foutre. (Elle sourit.) Quoi que vous soyez convenus, Jonas et toi, tu peux faire une croix dessus. Il est à moi. (Elle se tourne vers moi.) Dis-le-lui.

— Je suis à elle.

— Je ne suis pas là pour te mettre des bâtons dans les roues. Une nana doit bien gagner sa vie. Tu peux avoir qui tu veux, n'importe quel taré plein aux as et solitaire de Seattle, dans le monde entier si ça te chante, mais pas Jonas. La seule chose qui m'importe, c'est cet homme. Me suis-je bien fait comprendre ?

Stacy déglutit en silence. Ses yeux sont deux éclats de granit bleu.

Sarah écarte un cheveu récalcitrant de son visage et avance le menton dans ma direction.

— Jonas ?

— Oui, Sarah ?

— On va baiser, maintenant. Et tu n'auras même pas à me payer.

— Merci.

— Ce ne sera pas exactement comme avec Stacy, évidemment.

— Évidemment.

— Mais je ferai de mon mieux.

Je dois me retenir d'éclater de rire.

— Jonas ?

— Oui ?

— Dis au revoir à Stacy.

— Au revoir, Stacy.

Je me lève et sors mon portefeuille de la poche de mon jean. Je jette six cents dollars sur la table devant elle.

— Ton tarif habituel plus un bonus de vingt pour cent, expliqué-je poliment avec un petit clin d'œil.

Les yeux de Stacy lancent des éclairs.

J'attrape la main de Sarah pour l'attirer contre moi.

— Allez viens, bébé. Allons baiser comme des malades.

Sarah

— C’était trop excitant ! Carrément excitant.

Chaque mot qu’il aboie est accompagné d’un coup de boutoir enfiévré. Il me prend sauvagement contre le mur sale des toilettes des hommes.

Je suis tellement furieuse contre lui que je refuse même de lui parler. Mais baiser ? Oui ! Malgré ma colère, lorsqu’il a dit « Allez viens, bébé, allons baiser comme des malades » juste devant Stacy la menteuse, ça m’a terriblement excitée. Parfois, une fille doit s’offrir un petit moment de sexe *je-suis-trop-en-colère-contre-toi*. Il n’y a rien de meilleur.

— Oh putain, tu as assuré, gémit-il. Trop. Tu as vu sa tête quand tu as parlé du rapport ? Carrément excitant. Tellement intelligent. (Il ponctue chaque mot par un coup de rein.) Oh, bébé. Ma belle. Oh, Sarah.

Sa bouche est vorace.

Je suis à deux doigts de m’abandonner complètement et de perdre la tête. Mais non, je suis tellement furieuse contre lui, si blessée, trahie, que, cette fois, je ne vais pas jouir, juste pour lui donner une petite leçon. Ça ne devrait pas être difficile de me retenir, bon sang de bonsoir : ces toilettes sont vraiment répugnantes. Mais qu’est-ce que je fiche ici ? Je n’arrive pas à croire que je suis en train de baiser dans les toilettes pour hommes d’un bar. Je suis une très vilaine fille. Oh merde, je viens de m’exciter toute seule. Vilaine, vilaine fille. Oh mon Dieu, oui, oui, oui, c’est trop bon ! Aïe, ma tête vient de cogner bruyamment contre le mur.

Il s’arrête soudain en grimaçant.

— Ça va ?

— Oui. Ne t’arrête pas. Continue. Oui, oui, oui. (Je grogne et Jonas reprend ses assauts.) Tu ne perds rien pour attendre, lancé-je d’une voix rageuse. Tu ne perds vraiment rien pour attendre.

— Je sais. J’ai été très méchant.

— Très méchant. Baise-moi plus fort.

— Plus fort ?

— Aussi fort que tu le peux. C’est tout ce que tu as ?

J’étouffe un cri. Il me caresse les seins. Ses lèvres sucent les miennes. Son visage est couvert de sueur.

— Tu vas prendre ton pied et moi, je ne jouirai pas, grogné-je. Ce sera ta punition. Tu as été très vilain. Terriblement vilain. Je... ne... jouirai... pas.

— Oh si, tu vas jouir, bébé. Oh putain, c'est trop bon. Tu aimes quand je te baise ?

— C'est tout ce que tu as ?

— Tu en veux plus ?

— Donne-moi tout ce que tu as.

— Oh mon Dieu, Sarah. Tu es tellement intelligente, ma belle. Tu es un putain de génie.

— Et toi un putain d'idiot.

Il rit et gémit en même temps.

— Retourne-toi, m'ordonne-t-il.

Je refuse d'obéir.

Il me force à me tourner et m'écarte les jambes comme pour une fouille au corps. Je pose les paumes sur le mur sale des toilettes. Il me prend par-derrière. Je suis trempée, complètement trempée, j'aurais dû mettre des bottes en caoutchouc.

— Tu ne vas pas jouir, c'est ça ?

Il me mord la nuque.

— Non.

Je me convulse en gémissant.

— Pour me donner une leçon ?

Impossible de verbaliser une réponse. Ses doigts experts continuent leur exploration. Je perds les pédales.

Il pousse un long grognement. Il est tout près.

— Dis-le, gémis-je.

Il sait exactement ce que je veux.

— Je suis à toi.

« Dis-lui que tu es à moi », lui ai-je demandé devant Stacy. « Je suis à elle », a-t-il répondu, comme si nous avions répété.

Va te faire foutre, Stacy. Il est à moi. *À moi, rien qu'à moi.* Oh mon Dieu, oui. Je tremble, ondule, au bord du précipice. Je gémis.

— Encore, lui ordonné-je.

Ce mur est dégoûtant. Je suis une vilaine, vilaine fille.

— Je suis à toi.

— Encore.

Je n'arrive plus à respirer.

Le son qui s'échappe de moi est assez similaire à celui que je ferais si je me trouvais à genoux dans une salle de bains crasseuse en train de prier les dieux de la porcelaine après un mojito de trop (et je parle malheureusement d'expérience). Le plaisir et la douleur ne font plus qu'un. Mon corps est pris de spasmes incontrôlables.

Oh oui, oh mon Dieu, oui, je jouis ! Et fort. Putain, je ne peux pas m'en empêcher. Je pousse un grognement guttural.

Il jouit à son tour, laissant échapper un cri étranglé, puis s'effondre sur moi, trempé de sueur.

Merde, c'était trop excitant. Terriblement. Excitant.

Et je suis tellement en colère contre lui que, maintenant que l'adrénaline est retombée, je pourrais pleurer. Je le repousse, me retourne et lui jette un regard noir.

Il me décoche un grand sourire, tel le chat qui a avalé le canari.

— Tu es trop sexy, dit-il simplement.

Sans un mot, je remonte ma culotte, rajuste ma jupe et me passe les bras, les mains et le visage sous

l'eau chaude. Puis, après m'être rapidement séché les mains, je sors en trombe des toilettes. Jonas me suit en silence.

Devant l'unique porte, un type attend son tour.

— Elle était malade, dit Jonas en passant devant lui. Désolé, mec.

— Ouais. Malade d'attendre que cet enfoiré me baise.

Je ne sais pas pourquoi je dis ça, mais je le fais.

Le type éclate de rire, imité par Jonas.

— Bien joué, lance-t-il à Jonas.

J'avance d'un pas résolu vers le bar, un Jonas silencieux sur mes talons. Je jette un œil en direction du box où nous étions assis quelques minutes auparavant avec Stacy la putain de menteuse. Elle a disparu depuis longtemps. Tant mieux. Du balai. Et répète à tes patrons chaque mot que j'ai prononcé. *Pétasse*.

— Deux shots de tequila, indiqué-je au barman.

Jonas me regarde avec un petit sourire en coin mais ne pipe mot.

Le barman nous sert.

— Jonas ?

— Oui, Sarah.

— Paie le monsieur.

Il sort son portefeuille et allonge les billets.

Je descends mon verre cul sec et mords dans ma tranche de citron vert. Je fixe Jonas d'un air provocateur. Je suis tellement furieuse contre lui que je n'ai même pas envie de lui parler.

— Tu es trop sexy, répète-t-il avant de m'imiter.

Je coule un regard vers le fond du bar et pousse un petit cri. À l'autre bout, un type m'observe... et, merdum de merdum, il ressemble trait pour trait à John Travolta. Certes, John Travolta dans *Allô maman, c'est encore moi*, mais quand même. Je me cramponne à Jonas qui, sentant mon anxiété soudaine, passe un bras autour de moi.

Je lui donne un petit coup de coude.

— Jonas, regarde, chuchoté-je.

Il suit mon regard.

— Quoi ?

— C'est lui ? Le sosie de John Travolta ?

Il ne comprend pas de quoi je parle. Il me serre si fort que c'en est douloureux.

— Chemise bleue, murmuré-je.

Jonas se concentre sur la cible et se détend.

— Enfin, Sarah, voyons. Tu trouves vraiment que ce type ressemble à Vincent Vega ?

— Vincent qui ? (Je secoue la tête.) Est-ce le sosie de John Travolta que tu as vu tout à l'heure ?

— « Vincent qui ? » Oh mon Dieu, tu n'as jamais vu *Pulp Fiction*, hein ?

— Bien sûr que si. Laisse tomber. Je suis furieuse contre toi. Je ne peux même pas te parler pour l'instant.

Soudain, l'émotion me submerge et me prend à la gorge. Cette soirée a été un gâchis total. Sans un mot, je tourne les talons et quitte précipitamment le bar.

Sarah

Alors que nous nous éloignons du bar, Jonas pousse des petits cris dans l'air frais de la nuit. Il ne cesse de sautiller comme s'il exécutait une espèce de danse de la victoire.

— Tu as été incroyable, bébé ! Putain ! Un vrai génie ! Et tellement sexy !

Mes jambes flageolent. L'adrénaline, la colère et la tristesse bouillonnent en moi.

— Je ne suis pas d'humeur festive, marmonné-je, la main sur ma poitrine pour me calmer.

Il me soulève et me berce dans ses bras, comme il l'a fait après que j'ai sauté de la cascade au Belize.

— Je te tiens, dit-il en m'embrassant sur la joue. Tu as tout déchiré, là-dedans. Orgasma la Toute-Puissante a encore frappé ! déclare-t-il en riant.

Je n'ai pas envie qu'il me câline. Je lui en veux.

— Repose-moi. Je suis furieuse contre toi.

Il éclate de rire de nouveau.

— Jonas, je ne plaisante pas. Repose-moi. Je suis vraiment très très en colère. Et blessée.

Il s'exécute, l'euphorie quittant aussitôt son visage.

J'accélère le pas, m'efforçant de reprendre mes esprits.

— Tu sais que je n'ai donné rendez-vous à Stacy que pour lui soutirer des informations...

— Ouais, je sais.

— Tu ne penses quand même pas que j'avais envie de...

— Non.

J'accélère le pas. Je suis furieuse. Blessée. Et totalement perdue.

— Sarah, jamais je ne...

— Jonas, donne-moi juste une minute, s'il te plaît. Je suis tellement énervée contre toi que je ne peux même pas parler. Arrête.

Je le sens bouillir derrière moi mais il obtempère... pendant au moins quarante secondes.

— Sarah, dit-il enfin. C'est insupportable. Parle-moi.

Je m'arrête et me retourne brusquement pour le regarder, au bord des larmes.

— Oh, bébé..., commence-t-il en avançant vers moi.

— Je devrais être en train de réviser ! le coupé-je. Seuls les dix meilleurs étudiants obtiennent une bourse ! J'ai besoin de cette bourse, Jonas, et à cause de toi ça fait une semaine entière que je n'ai pas bossé.

Ce n'est absolument pas ce qui me préoccupe. Je ne sais pas pourquoi mon cerveau a choisi de vomir cela à ce moment précis. J'étouffe le sanglot qui menace de monter dans ma gorge.

Il s'avance de nouveau pour me consoler mais je lève les mains.

— Arrête. Je suis trop en colère, j'ai les idées embrouillées.

Il ouvre la bouche mais se ravise.

— Je suis une grande fille, Jonas. Forte. Intelligente. Tu aurais dû me dire ce que tu mijotais. Je peux le supporter... Je peux t'aider. Mais tu ne me fais pas assez confiance pour me dire la vérité.

— La confiance n'a rien à voir là-dedans. Je ne t'ai rien dit car je voulais te protéger.

— N'importe quoi. Tu ne m'as rien dit car tu avais peur que je sabote ta précieuse stratégie, quelle qu'elle soit.

Il lève les yeux au ciel.

— Non, Sarah, tu te trompes.

— Si ce soir les rôles avaient été inversés, tu serais aussi furieux que je le suis en ce moment, probablement même plus.

— Tu te fais des idées.

— Vraiment ? Réfléchis un peu. Si je m'étais connectée à l'application du Club sans te le dire pour donner rendez-vous à un type, un type avec qui j'aurais déjà couché, qu'aurais-tu fait ?

Il serre la mâchoire.

— Tu pourrais arrêter de flipper ? Ou au moins te demander pourquoi je ne t'ai rien dit ?

Il pousse un profond soupir.

— Et si je t'avais dit : « Oh, ne t'inquiète pas Jonas, je ne vais pas coucher avec lui, gros bêta. Certes, c'est le dernier mec avec qui j'ai baisé avant de te rencontrer, mais je prévoyais simplement de lui faire croire que je voulais coucher avec lui. Ça fait partie de cette extraordinaire stratégie super géniale. Car j'ai une extraordinaire stratégie super géniale dont je ne t'ai rien dit. »

Il me fusille du regard.

— Poussons plus loin cette hypothèse. Et si l'année passée, j'avais couché avec un type différent chaque nuit... jusqu'à ce que je te rencontre ? Puis que j'avais filé rencard au dernier mec avec qui j'étais sortie ? Tu ne te demanderais pas si je n'étais pas un tout petit peu en train de me foutre de toi ?

Il pince les lèvres.

— Tu me suis ?

Ma poitrine est haletante. Bon sang, je suis furax. Il ne se rend pas compte à quel point il a été près de briser mon cœur en mille morceaux.

Il y a un long silence.

— Je suis un abruti, lâche-t-il enfin d'un ton las.

— C'est peu de le dire.

Il semble abattu.

— Le problème, ce n'est pas ton rendez-vous avec Stacy. Je comprends ce que tu essayais de faire. Le problème, c'est de ne pas m'en avoir parlé, de ne pas m'avoir fait assez confiance pour me le dire.

Il soupire. Un ange passe.

— Mon imagination a commencé à me jouer des tours, Jonas, ajouté-je en soupirant à mon tour. C'est la raison pour laquelle je suis venue au bar. (Les larmes me montent aux yeux.) Ma paranoïa a pris le dessus. Quand j'ai vu ta voiture dans le garage, je me suis souvenue que tu avais l'habitude de te rendre à pied jusqu'au Pine Box pour tes « expéditions de chasse »...

Je m'essuie les yeux.

— Tu as cru que j'y étais allé pour draguer ? Pour baiser ? s'exclame-t-il, indigné.

— Cette éventualité m’a traversé l’esprit.

— Comment peux-tu penser une chose pareille, ne serait-ce qu’une seule seconde ?

« À ton avis ? » répons-je du regard.

— Après tout ce que... (Il secoue la tête.) Après le Belize ? Après hier soir ? C’est comme ça que tu me vois ?

Je détourne les yeux.

— Jamais je ne ferai une chose pareille. Regarde-moi.

Je m’exécute.

— Tu n’as toujours pas compris que j’étais tout à toi ?

— Tu as gardé l’iPhone du Club.

— Pour le donner à Trey.

— Il se trouvait sur la table ce matin.

— Parce que j’essayais de trouver un moyen de les démolir, de protéger ma belle. Tout ce que je fais, c’est pour te protéger. Crois-moi, Sarah, je t’appartiens.

— Arrête de dire ça. Tu ne m’appartiens pas.

— Si.

— Non. Si c’était le cas, tu m’aurais dit ce que tu mijotais.

Il pousse un soupir exaspéré. Suivi d’un autre long silence.

— Si tu m’appartenais véritablement, il n’y aurait pas de place pour le doute dans mon esprit. Mais en me cachant des choses, tu laisses la place au doute.

La douleur se lit sur son visage.

— Jonas, j’ai passé une soirée atroce. Mon cœur a été à un cheveu de se briser. Je commençais à me dire que tu ne résisterais peut-être pas à l’envie de donner à Stacy la menteuse une leçon de vérité et de sincérité, de trouver la rédemption, cette fois.

Ses yeux lancent des éclairs.

— Comment peux-tu penser une chose pareille ?

— Oh, je ne sais pas ! Peut-être car je t’ai vu assis dans un bar en train de prendre un verre avec elle... sans m’en avoir parlé !

Il lève les bras au ciel, totalement furieux.

— Putain.

— Et puis je me suis dit : oh mais non, jamais Jonas ne coucherait avec une prostituée. (Il hoche frénétiquement la tête, comme si j’avais enfin retrouvé mes esprits.) Mais tu vois, c’est justement là le problème. Je n’aurais pas dû avoir à me dire ça. J’aurais dû me dire : *Jonas ne me tromperait jamais.* Point final.

Il passe fébrilement la main dans ses cheveux.

— Je pensais qu’on en avait fini avec ça. Tu te souviens de ce qu’on s’est dit au Belize ? À fond les manettes ? Terminé les « un pas en avant, trois pas en arrière » ? Le manque de confiance. Tu as promis.

— Oui, on en avait fini avec ça. J’ai tenu ma promesse. Je t’ai fait confiance, totalement. Jusqu’à ce que tu me donnes une raison de douter de toi.

Il secoue la tête.

— Les secrets créent des vides dans une relation, Jonas. Des vides sombres. Quand une personne garde des secrets, l’autre remplit les vides avec ses peurs et ses doutes.

Il me dévisage un long moment.

— C’est assez profond, à vrai dire.

— Merci. Ça m’est venu comme ça.

— Ça me plaît. C'est très sensé, ajoute-t-il en me décochant un demi-sourire. T'es vraiment très maligne, tu sais, ça ?

Je hausse les épaules, au bord des larmes.

— Sarah, j'ai confiance en toi. Plus que je n'ai jamais fait confiance à une femme auparavant. Je t'ai confié des choses... (Il soupire.) Je me suis totalement ouvert à toi.

Je frissonne dans le froid.

— Avançons. Je suis gelée.

Il passe un bras autour de moi. Il est chaud. Son bras est puissant. Il sent délicieusement bon, même après avoir couché comme des bêtes dans les toilettes des hommes. Sa présence est si séduisante à mes yeux, une distraction bienvenue au dialogue décousu dans ma tête, que je suis tentée de laisser échapper un « N'y pensons plus » et de l'embrasser. Mais cacher mes émotions sous le tapis ne résoudra rien. Elles reviendront plus tard, et décuplées. Nous devons avoir cette conversation maintenant.

— Tu m'as fait sauter d'une foutue cascade, Jonas. Et j'ai pourtant une peur bleue du vide.

— Je sais, dit-il en souriant.

— Toute cette relation tourne autour de moi. Me faire lâcher prise. M'abandonner. Et toi dans tout ça ?

Il ne répond pas.

— Toi aussi tu es dérangé, tu sais.

— Royalement.

— Et toi ? Quand sauteras-tu d'une cascade pour moi ?

Nous marchons en silence.

Soudain, il s'arrête, m'attire à lui et m'embrasse. Son nez est froid contre le mien mais ses lèvres sont chaudes. Puis il s'écarte brusquement et prend mon visage dans ses mains.

— Chaque minute passée avec toi est comme sauter d'une cascade. Tu ne comprends pas ? Tu as peur du vide ? Eh bien moi, j'ai peur de ça. Je me tiens au sommet d'une falaise de cent mètres de haut. Je ne sais pas comment m'y prendre, O.K. ? Tout ça est tellement nouveau pour moi... Alors, d'accord, il m'arrivera parfois de déconner. Mais... (Il déglutit avec difficulté, refoulant ses émotions.) Mais chaque jour, je vois ton beau visage, chaque jour, j'ai le privilège de toucher ta peau douce, d'embrasser tes lèvres incroyables, de te faire l'amour, de te parler, de rire avec toi et de te raconter des choses que je n'ai jamais dites à personne. Tout cela me donne envie de continuer à grimper de plus en plus haut jusqu'à la cascade suivante, jour après jour, et de sauter, sauter, sauter dans l'abysse. (Il tremble.) Avec toi. (Les larmes coulent malgré moi.) Car je t'appartiens, Sarah.

Il caresse mes joues humides, parsème mon visage de doux baisers, puis m'embrasse. Je lui rends son baiser. Il presse son corps contre le mien. Ses lèvres trouvent mes paupières, mes yeux, ma nuque. Ses mains sont posées sur mes fesses, il me serre contre lui en caressant mes cheveux.

— J'ai cru t'avoir perdue, ce soir, chuchote-t-il.

— Il s'en est fallu de peu.

Il retient son souffle.

— Ne me quitte pas, Sarah. (Son baiser est passionné.) Sois patiente avec moi, marmonne-t-il entre mes lèvres. Je fais de mon mieux.

Je passe les mains sous son T-shirt pour toucher sa peau chaude. Les muscles de sa cage thoracique ondulent sous mes doigts.

— Je sais, mon cœur, je sais. (Son baiser est divin.) Tu t'en sors très bien. Tellement bien, murmuré-je dans ses lèvres.

— Ne me quitte pas.

Mon corps se fond dans le sien.

— Plus de secrets, Jonas.

— Je te le promets, répond-il en se redressant pour plonger son regard dans le mien. Je sauterai de n'importe quelle cascade, bébé. Mais ne m'abandonne pas.

Une fine bruine commence à tomber. Oh, Seattle. Tu es tellement prévisible.

— Rentrons à la maison, dis-je. Je viens de trouver un autre point à mon *addendum*.

Ses yeux s'illuminent.

— Ce soir, tu vas faire le grand saut pour moi. Que ça te plaise ou non.

Jonas

Quand nous déboulons dans l'appartement, légèrement mouillés et excités comme deux chiens en rut, Josh lève les yeux de la télé. Assis sur le canapé, il regarde du basket en sirotant une bière.

— Tiens tiens. Ne serait-ce pas la surnoise Mlle Sarah Cruz ? Et moi qui devais garder un œil sur toi ce soir. Désolé, frangin, elle a échappé à ma surveillance sans que je m'en rende compte.

— Je suis allée espionner Jonas à son rendez-vous avec une pute.

— Alors comme ça, tu as deviné son plan machiavélique, hein ?

— Ce n'était pas sorcier.

— Et ça t'a mise en colère ?

— Un chouïa.

— Ça alors, Jonas. Quel dommage que plus intelligent que toi ne t'ait pas mis en garde à ce sujet...

— Oui, je sais, je suis un idiot. Tu aurais dû la voir. Elle a débarqué et tout déchiré. Elle a été extraordinaire.

— Pourquoi ça ne me surprend pas ? Je crois me souvenir de t'avoir suggéré de lui demander son avis.

Sarah éclate de rire.

— Tu aurais dû voir la tête de Jonas quand je suis entrée. Si je lui avais soufflé dessus, il serait tombé par terre. (Elle me jette un petit regard malicieux.) J'ai adoré.

Mon Dieu, il faut absolument que je mette cette femme sublime dans mon lit.

— Josh, je suis désolé, mec, mais tu vas devoir foutre le camp d'ici ce soir. Va à l'hôtel, n'importe où.

Je suis en train de perdre la boule. Ma belle a une idée sexy derrière la tête et j'ai hâte de découvrir ce que c'est. Je sais déjà qu'elle va hurler comme un sapajou et hors de question d'avoir Josh assis là sur le canapé en train de manger des putains de chips dans la pièce d'à côté.

— À l'hôtel ? (Il nous regarde et son regard s'éclaire.) Oh, allez, mec. Je vais aller dans ma chambre. C'est à l'autre bout. J'écouterai de la musique. Je mettrai un oreiller sur ma tête. S'il te plaît. Je veux simplement me détendre et regarder le match. La journée a été longue.

— Non, tu dois dégager. Désolé.

Josh lève les yeux au ciel puis soupire.

— Très bien. Je vais peut-être passer un coup de fil à la grosse fêtarde avec un trait d'union. Sarah, tu peux me donner le numéro de Kat ?

— Ouais, bien sûr, mais elle est occupée, ce soir. Elle sort avec son nouveau garde du corps. Ah, d'ailleurs, j'y pense, Jonas, elle ne sait pas comment te remercier. D'après elle, il est encore plus mignon que Kevin Costner. Elle a même fait une très belle imitation de Whitney Houston quand je l'ai eue au téléphone tout à l'heure.

J'éclate de rire.

— Tu lui as envoyé un garde du corps ? s'exclame Josh, incrédule. Pourquoi ne pas me l'avoir simplement demandé ? Je serais resté avec elle pour la protéger.

Je hausse les épaules.

— Ça ne m'est même pas venu à l'esprit. En plus, tu as des tonnes de trucs à faire, pas vrai ? Et puis, de toute façon, après la merveilleuse performance de Sarah ce soir, je ne m'inquiète plus vraiment pour la sécurité de Kat. Tu es tellement brillante, bébé.

Je l'embrasse. Elle reçoit mon baiser avec enthousiasme. Comme je vais baiser cette femme ce soir. Tout d'abord, je vais faire l'amour à ma magnifique Sarah avec une dévotion suprême et un habile savoir-faire, puis je baiserais de nouveau Orgasma la Toute-Puissante jusqu'à ce qu'elle jouisse comme une malade.

Josh s'éclaircit la gorge.

— Je suis toujours là.

Je me détache de Sarah et jette un regard mauvais à mon frère.

— Tu n'aurais pas un rapport d'acquisition à étudier ?

Quel hypocrite je fais. Je ne me suis pas replongé dans le boulot depuis que nous avons conclu l'accord sur nos salles d'escalade.

— Ouais, je voulais d'ailleurs t'en toucher deux mots. Sarah, puis-je te voler Jonas cinq petites minutes ?

— Pas maintenant, Josh, réponds-je d'un ton brusque. Ce soir, Sarah va me faire sauter d'une cascade afin que je lui prouve mon indéfectible dévouement.

— Jonas ! proteste-t-elle en me donnant un coup sur l'épaule.

— Quoi ? fais-je en riant. On discutera demain, ajouté-je à l'attention de Josh.

J'attrape Sarah par la main et la tire vers ma chambre.

— Non, j'ai vraiment besoin de te parler ce soir, frangin. Cinq minutes.

Elle lâche ma main.

— Parle à ton frère. J'ai besoin de quelques minutes pour mettre en place la cascade, de toute façon. (Elle me décoche un grand sourire et chuchote à mon oreille :) Je t'attends, mon grand. (Puis elle sourit à Josh.) Je te vois demain ?

— Probablement pas, répond-il en me regardant d'un air grave.

Oh merde. Quelque chose ne va pas.

— Mais je reviendrai bientôt à Seattle. Je passe mon temps ici, maintenant.

Elle traverse la pièce pour l'enlacer. Elle lui murmure quelque chose et il hoche la tête. Il l'embrasse sur le front comme si c'était une enfant et elle rougit avant de hocher la tête à son tour. Elle quitte la pièce, non sans m'avoir jeté un regard qui me fait sourire jusqu'aux oreilles.

Je rejoins Josh sur le canapé.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— J'allais justement te demander la même chose.

Je pousse un soupir. Je sais exactement à quoi il fait allusion.

— Je sais que je n'ai pas beaucoup été présent ces derniers temps. Je suis désolé.

— Ne tourne pas autour du pot. Quel est le problème ?

Je laisse échapper une longue expiration et me frotte le visage.

— Je n’y arrive plus, Josh. Quelque chose s’est éveillé en moi et je ne peux plus faire semblant. Je ne peux plus enfiler un costume et un putain de masque et essayer d’être quelqu’un que je ne suis pas. Je n’ai jamais été ce type-là. Je ne peux pas continuer à essayer de l’être. J’abandonne.

Il soupire à son tour.

— Tu en es sûr ?

— Faraday & Sons n’a jamais compté pour moi, tu le sais. Et maintenant que nous avons nos salles d’escalade et que j’ai Sarah, je n’ai plus envie de supporter toutes ces conneries. Je sais ce que je veux.

— Ah ouais ? Et c’est quoi ?

— Merci de le demander. Je veux que Le Sommet du Monde devienne une marque internationale. Pas simplement les salles, mais des vêtements, des chaussures, du matériel, de l’équipement. Peut-être même un blog ou un magazine. La marque Le Sommet du monde incarnera l’aventure, la forme physique, la poursuite de l’excellence. La quête individuelle mais universelle pour trouver le divin original en chacun de nous.

— Ça a l’air plutôt génial, frangin, s’entousiasme Josh.

— Voilà mon destin. Je me fous d’acquérir des trucs juste pour le principe. J’ai déjà de l’argent à ne savoir qu’en faire. Quel est l’intérêt ?

Il hoche la tête.

— O.K. Quoi d’autre ?

— Je veux faire de l’escalade. Évidemment. Dans le monde entier. Les plus hauts sommets. Avec toi.

— Les deux mousquetaires.

— Les jumeaux Faraday.

Il me lance un demi-sourire.

— J’ai connu assez de banquiers, d’analystes financiers et de putains d’avocats pour toute une vie. Je veux m’entourer de gens qui me comprennent... des gens qui aiment l’escalade.

Josh acquiesce de nouveau. Ce n’est pas une surprise, pour lui. Je n’ai jamais vraiment été à ma place dans le monde de la finance de Faraday & Sons. De l’extérieur, impossible de s’en douter ; d’ailleurs, on pourrait même croire le contraire, simplement car il se trouve que je suis doué dans ce domaine. Mais la plupart du temps, je ne me sens pas dans mon élément. Josh le sait. Il l’a toujours su. Mais il est le seul. Et je n’ai plus envie de faire semblant.

Je pousse un long soupir.

— Mais surtout, je veux être avec Sarah autant qu’il est humainement possible. (Un frisson me parcourt l’échine.) J’ai failli tout foutre en l’air ce soir, Josh. L’espace d’une minute, j’ai cru l’avoir perdue. (Je passe la main dans mes cheveux.) Tu avais raison : les choses étaient loin d’être aussi simples que je l’avais pensé.

— Quelle surprise. Un nouvel éclair de génie offert pour vous par M. Jonas Faraday. Je t’avais prévenu, crétin.

Je secoue la tête.

— Je ne te dirai même pas d’aller te faire foutre. C’est dire combien tu avais raison.

— Merci pour la validation bien méritée. Comment un type peut-il être à la fois aussi intelligent et aussi stupide ?

— J’ai cru qu’elle allait me quitter. Et j’ai paniqué.

Je déglutis avec difficulté. Josh m’adresse un grand sourire.

— Je t’avais dit de ne pas déconner. Et toi, qu’est-ce que tu t’es empressé de faire ?

— De déconner. Avec n’importe quelle autre fille, je serais grillé à l’heure qu’il est. Je m’en suis bien

sorti, cette fois. Mais je ne peux pas me permettre de commettre la même erreur. Je n'aurai peut-être pas autant de chance la prochaine fois.

Il éclate de rire.

— Elle est parfaite pour toi. Je l'aime bien.

— Moi aussi.

Il prend une profonde inspiration.

— Bon alors, c'est tout ce que tu veux ? Ou il y a d'autres choses sur ta liste ?

— Un dernier truc. (Je me mords la lèvre.) J'aimerais vraiment me sortir la tête du cul et m'intéresser à quelque chose de plus grand que moi. (Je marque une pause. Je n'ai pas encore vraiment bien réfléchi à la question.) Le Sommet du monde pourrait peut-être soutenir certaines causes et faire don d'une partie des recettes. Pas pour suivre une mode ou se faire de la pub mais comme modèle d'entreprise. Nous pourrions parler des causes qui nous tiennent à cœur. J'en ai déjà quelques-unes en tête mais tu en as peut-être également. En gros, j'aimerais essayer activement de rendre le monde meilleur, chaque jour que Dieu fait.

Josh penche la tête et me regarde comme si des extraterrestres avaient pris possession de mon corps. Et je comprends pourquoi. Jamais je n'avais dit quelque chose comme ça. Jamais. De nous deux, malgré son amour pour les voitures de sport et autres joujoux hors de prix, c'est lui le plus habitué à porter la cape rouge. Lui qui invite des équipes junior ou des enfants atteints de leucémie à regarder des matchs dans notre loge. Lui qui contacte ses amis célèbres pour leur demander de faire don d'un maillot ou d'une guitare dédicacés lors d'une vente de charité. Le genre de type qu'on appellerait en premier si on se retrouvait dans une prison de Tijuana ou sur une autoroute déserte en panne d'essence. Et, bien sûr, c'est lui qui m'a relevé chaque fois que je suis tombé.

Je pense soudain à Sarah et à son désir d'aider les gens. Et qui joint le geste à la parole. Josh et moi avons tout l'argent du monde mais qu'en faisons-nous ? Partie de rien, Sarah, elle, se casse le cul pour obtenir une bourse d'études simplement pour pouvoir, une fois son diplôme en poche, dégoter un boulot qui ne lui rapportera rien ou presque. Mon cœur se serre. Elle me donne envie d'être meilleur.

— Je vais commencer à être le type que j'aurais dû être depuis longtemps, déclaré-je doucement. La forme idéale du concept de Jonas Faraday. L'homme qu'elle aurait voulu que je devienne.

Josh essuie ses yeux brillants. Il sait parfaitement de qui je parle. Il s'éclaircit la voix mais reste incapable de prononcer un mot.

Il y a un long silence. Dehors, la pluie s'est intensifiée. Elle tambourine contre les fenêtres et le toit.

Il se donne une gifle sur le visage.

— O.K., enfoiré. Ça c'est un putain de plan.

— Ouais, mon salaud ! lancé-je en me giflant à mon tour.

— Je suis fier de toi, Jonas.

— Moi aussi, je suis fier de toi.

Nous nous dévisageons un court instant. Les garçons Faraday n'ont pas appris à dire « je t'aime », bien au contraire, mais nous venons de nous l'avouer à notre façon.

— Quand veux-tu sortir le communiqué de presse pour annoncer ton départ ?

— Donne-moi quelques jours. Je l'écrirai moi-même afin qu'il n'y ait pas de fuite. Et je veux l'annoncer à oncle William, je lui dois bien ça. Je dois également le dire à mon équipe. Je tiens à leur assurer que leurs emplois ne sont pas menacés, que nous maintiendrons l'équipe au complet. Et il faut également que nous réfléchissions à celui ou celle qui la dirigera à ma place. Le plus logique serait que ce soit toi. Tu passes ton temps à Seattle, de toute façon.

Josh reste impassible.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Pas de réponse.

— Josh ? Allô ?

Il pousse un profond soupir.

— Putain, mec. Moi aussi je me contrefous de Faraday & Sons.

Sarah

Étant donné ce qui est arrivé à sa mère quand il était enfant, je m'attends que Jonas soit un peu réticent au début, voire nerveux, et c'est précisément pour cette raison que j'ai choisi cette activité en guise de cascade métaphorique. Au Belize, ma cascade bien réelle faisait dix mètres de haut, après tout, alors sa cascade symbolique ne doit pas être une promenade de santé. J'espère simplement qu'avec un peu d'encouragements et de tendresse, il sera capable de voir cette situation avec des yeux nouveaux, des yeux d'adulte, et de remplacer certains de ses souvenirs torturés par d'autres, délicieux et résolument matures. Hé, ça vaut le coup d'essayer.

Sa tête de lit au design élégant est dépourvue de colonnes aussi dois-je faire preuve de créativité. À l'aide de cravates dénichées dans sa penderie, j'improvise quatre liens que je passe autour des montants du lit. Je conclus cette véritable prouesse technique par de superbes nœuds coulants (grâce à un tutoriel trouvé sur YouTube). Bon, ça ne ressemble absolument pas à ce que j'ai vu dans ces vidéos mais hé, cette idée de *Jonas doit s'abandonner à moi et éradiquer ses démons* m'est venue à l'esprit il y a une heure à peine. Je ne m'en suis pas trop mal sortie avec les moyens du bord.

Je me hasarde dans sa penderie à la recherche d'objets de différentes textures avec lesquels je pourrais le titiller et le taquiner durant sa captivité mais il n'y a pas beaucoup de choix. Elle est remplie de costumes et de chemises méticuleusement accrochés, de jeans et de T-shirts parfaitement pliés, de chaussures impeccablement alignées et d'un assortiment de vêtements de sport, de polaires et de vestes dernier cri. Du Jonas tout craché : simple, ordonné et élégant. Rien qu'une petite coquine perverse puisse utiliser. Il ne semble posséder aucun vêtement en plumes, fourrure, à perles ou à franges et, oui, sans surprise, pas de fouets, de chaînes, de pince-tétons, de plugs anaux, de godes pas plus que de harnais (et Dieu merci). Je souris. Mon beau gosse de petit ami est un homme aux goûts simples. C'est ce que j'aime chez lui. Même si le sex-shop, et son choix illimité de jouets, se trouvait à la porte à côté, je n'en voudrais pas. Du moins pas ce soir. Pour commencer, je n'ai jamais utilisé ce genre de choses et je ne saurais absolument pas m'en servir. Mais, plus important encore, ce n'est pas ce qui excite Jonas. Comme je l'ai dit, c'est un homme aux goûts simples. Et tout cet exercice consiste à l'exciter... et à le forcer à succomber à un degré supérieur de confiance en moi.

Je prends une douche rapide, me brosse les dents avant de me glisser sur le lit pour y attendre Jonas. Je pose mon nouvel ordinateur portable dernier cri à côté de moi et lance *Sweater Weather* du groupe The Neighbourhood. J'adore cette chanson. Je ferme les yeux et m'étire en respirant profondément et en

me laissant envahir par la mélodie. Je commence à me toucher, m'abandonnant aux images de mon rêve : dix Jonas qui me donnent simultanément du plaisir. Du vin rouge qui coule sur mon ventre, mon entrejambe, le long de mes cuisses, entre mes orteils puis Jonas qui lèche chaque centimètre de mon corps. Une pièce pleine de gens qui nous observent. Lorsque j'arrive au moment où Jonas s'est écrié « J'aime Sarah Cruz » assez fort pour que tout l'auditoire l'entende, je suis tellement excitée que c'en est douloureux.

La porte de la chambre s'ouvre enfin. Je lève les yeux vers Jonas, en me léchant les lèvres d'impatience.

Il aperçoit l'entrelacs de cravates attachées aux pieds du lit et se décompose.

— Non, Sarah, dit-il simplement.

Exactement la réaction à laquelle je m'attendais. Il avait été sans équivoque dans sa demande d'adhésion : le bondage de toute sorte était proscrit. « Je resterai intraitable sur la question », avait-il écrit. Mais ça, c'était avant qu'il me rencontre. Avant que je ne saute pour lui d'une cascade dans une grotte obscure. Avant que nous ne soyons tous deux atteints d'une grave maladie mentale. Avant ma transformation en Orgasma la Toute-Puissante. Avant qu'il ne donne rendez-vous à Stacy la menteuse derrière mon dos et ne me fasse douter de lui.

— Si, ronronné-je. Viens par ici, bébé.

— Pas ça. Je suis désolé.

Je me lève pour aller à sa rencontre. Je lui attrape les mains et le tire vers le lit. Il résiste, inébranlable.

— Pour moi aussi, c'est une première. Mais je veux le faire avec toi.

Je commence à déboutonner son jean. Il recule d'un pas.

— Je ne t'attacherai pas, Sarah. C'est hors de question.

Je souris.

— Tu n'y es pas du tout. C'est moi qui vais t'attacher.

Il ne s'attendait pas à cette réponse. Les couleurs quittent son visage.

J'avance vers lui puis touche ses lèvres, ses lèvres magnifiquement dessinées.

— Il paraît que tu m'appartiens ? Eh bien, ce soir, tu vas me le prouver. (Sa poitrine se soulève.) Tu as confiance en moi ?

Il ferme les yeux.

— Demande-moi n'importe quoi, mais pas ça.

— Fais-moi confiance. Allez, viens.

Il pousse un profond soupir.

— Ça ne m'intéresse absolument pas, Sarah.

— Sauter d'une cascade de dix mètres dans une eau noire d'encre ne m'intéressait pas non plus. Mais tu ne m'as pas laissé le choix... et ça a changé ma vie. Je ne te donne pas non plus le choix. Voilà ta cascade.

Il s'efforce de contrôler sa respiration.

— Jonas, contrairement à ce que mon instinct me soufflait, je me suis lancée, au sens propre comme au figuré. Et plus tard, mon corps m'a remercié. Ainsi que mon âme. Maintenant, c'est ton tour.

Mal à l'aise, il secoue la tête.

Ma colère monte. Je joue mon va-tout :

— C'est ta pénitence pour ce que tu as fait ce soir. Tu n'as pas le choix.

— « Le savoir acquis sous la contrainte n'a pas de prise sur l'esprit », rétorque-t-il avec un regard de défi.

Encore ce foutu Platon. Qu'il aille se faire voir, celui-là.

— J'ai moi aussi une citation pour toi. « Le courage est une forme de salut. »

Il fronce les sourcils.

— Allez, bébé, murmuré-je. Folie. Détache ton esprit de ton corps. Plus tard, tu me remercieras.

Il jette un œil vers le lit.

— Sarah...

— Folie, répété-je.

Il marque une longue pause puis finit par retirer sa chemise. Sa poitrine musclée se soulève à chacune de ses respirations saccadées.

Je le contemple dans toute sa splendeur. Oh bon sang, je ne me lasserai jamais de le regarder torse nu. J'effleure le tatouage sur son avant-bras gauche.

— De toutes les victoires, la première et la plus belle est celle qu'on remporte sur soi-même, chuchoté-je.

Il hoche la tête.

Je tire sur son jean qu'il ôte.

Il se tient devant moi, totalement nu, son érection contredisant les appréhensions que peut avoir son esprit.

Je le regarde de la tête aux pieds. Il est spectaculaire. Il me fait toujours autant d'effet. Oh la vache.

— Laisse-moi prendre une douche rapide, dit-il en déglutissant avec peine.

— Dépêche-toi.

Et il s'en va.

Je rampe de nouveau sur le lit, cale une autre chanson sur mon ordinateur (*Fall In Love* de Phantogram) et attends en me replongeant dans mon rêve. Vin, Jonas-poltergeists, lécher, baiser, spectateurs. *J'aime Sarah Cruz*. Le tiraillement lancinant entre mes cuisses est insoutenable.

Je sens soudain sa peau chaude contre la mienne. Ses lèvres sur ma poitrine. Sa main qui s'aventure à l'intérieur de ma cuisse.

— Non, murmuré-je. Cette fois, c'est moi qui commande.

— Laisse-moi te faire l'amour, chuchote-t-il, ses lèvres remontant le long de mon ventre.

Je suis tentée de céder, de rendre les armes et de le laisser me procurer du plaisir toute la nuit.

Mais non. Je me suis donné tellement de mal pour tout installer que je compte bien m'en servir. Je me redresse et le repousse.

— Tu vas faire ce que je dis. À partir de maintenant, tu n'as plus le luxe du libre arbitre. Je ne plaisante pas.

Ses yeux passent de mon visage à mon corps nu. Son érection est énorme.

— Tu es si belle, murmure-t-il. Ne peut-on pas simplement faire l'amour ?

— Jonas, je viens de te dire que tu n'as pas ton libre arbitre. Ne parle pas à moins que je ne te le demande.

— Je ne peux pas m'en empêcher. Tu es trop belle. Envoûtante. Tu es une déesse, une muse, Sarah Cruz.

Je l'ignore et le tire hors du lit.

— Viens par là.

Il lève les yeux au ciel mais roule sur le côté à contrecœur pour me rejoindre. Il s'arrête devant moi, son érection douloureusement tendue, les muscles bandés.

— À partir de maintenant, ne parle pas à moins que je ne m'adresse à toi.

Il soupire.

— Si tu paniques ou je ne sais quoi, j’arrêterai et te détacherai. Tu n’as qu’à dire... euh...

Je marque une pause. Je n’ai jamais fait ça. Quelle dominatrice épouvantable...

— Tu es en train d’essayer de trouver un « mot d’alerte » ? demande-t-il, incrédule.

— Exactement.

Mon doigt trace le contour de ses abdos, juste au-dessus de son pénis en érection. Le désir s’intensifie entre mes jambes.

Sa respiration s’accélère à mon contact.

— Sarah, s’il te plaît. Laisse-moi te goûter. Je vais te faire hurler comme un sapajou avant de te faire jouir comme une malade. (Ses doigts caressent légèrement ma poitrine.) Je t’en supplie.

Je repousse sa main.

— Jonas, je ne supporte plus de rester là entièrement nue à te regarder. Tu es trop beau. Je dégouline. Littéralement. Bon, tu vas grimper sur ce lit et me laisser t’attacher, oui ou non ?

— Sarah, soupire-t-il. Je ne donne pas dans le bondage. Tu ne comprends pas. Je ne peux pas.

— Ça, c’est ce que tu crois, mais c’est faux. Avec moi, tu peux. Avec moi, tout est possible.

Il pousse un grognement de frustration.

— Tu ne comprends pas.

— Tu me dois une cascade, Jonas Faraday, m’impatiente-je. Une cascade, c’est tout ce que je demande. (Je croise les bras.) Ça ne devrait pas être si compliqué. N’importe quel homme normalement constitué ne se ferait pas prier pour me rejoindre dans ce lit. *Juepucha, culo*.

Il ouvre la bouche pour parler mais se ravise. Il pousse un soupir.

— Si je le fais, ça sera juste pour cette fois. Nous en aurons ensuite terminé avec ces conneries de bondage pour toujours.

Je ne m’avance pas. On verra...

— Sarah, tu ne comprends pas. C’est un sujet sensible pour moi. (Il se frotte les yeux.) Putain.

Les cheveux à la base de ma nuque se dressent. Ce n’était peut-être pas une si bonne idée.

— Quoi ? Dis-moi.

Je ne suis plus si sûre de moi.

— Laisse tomber. (Sa mâchoire est crispée.) Je vais le faire. (Il s’avance vers le lit et s’assoit, son érection monumentale démentant sa lutte interne.) Allons-y.

— Jonas ?

— C’est bon. Tu veux la preuve que je suis à toi, la voilà. Vas-y. Attache-moi et fais ce que tu veux de moi.

Je marque une pause pour le jauger. Ce n’est pas comme ça que j’avais imaginé la chose. Je m’attendais à un peu de réticence, d’accord, mais là, il semble carrément furax.

— O.K., lancé-je, mal à l’aise. Alors, quel est le mot d’alerte ?

— Je ne vais pas en avoir besoin, bon sang. Que pourrais-tu bien me faire qui en justifie un ?

— On est censés en avoir un.

— Selon qui ?

Je lève les mains au ciel.

— Je ne sais pas... des blogs. C’est la première fois que je fais ça. (Je secoue la tête.) Tu vas me contrarier à chaque étape, c’est ça ? Tu es le pire soumis du monde. Tu gâches totalement mon fantasme. Zut, j’étais tellement excitée, moi aussi.

— D’accord, cède-t-il en me lançant un regard noir. On aura un mot d’alerte.

Il regarde le plafond d’un air pensif.

— Platon ? proposé-je.

Ça lui arrache un demi-sourire. Ses yeux se radoucissent.

— Plutôt mourir. Ne mêle pas Platon à notre histoire de bondage. Un peu de respect pour le précurseur de la pensée philosophique moderne.

Je lui souris à mon tour.

— O.K. Pourquoi ne pas faire simple ? Que dirais-tu de « stop » ?

— Non. C'est ce que je dis toujours quand tu me sautes dessus, sans vraiment le penser. Je suis incapable de te résister, tu le sais. (Il fait un geste en direction des liens.) La preuve.

— Bon, très bien. Tu n'as qu'à choisir. Ça peut être n'importe quoi. Chat, chien, pastèque, carambar, Dumbledore, ce que tu veux.

Son sourire s'épanouit malgré lui.

— Je crois vraiment que ce ne sera pas nécessaire. Tu n'as pas vraiment l'intention de me faire mal, n'est-ce pas ? ajoute-t-il, soudain inquiet.

— Bien sûr que non. La douleur ne me fait pas fantasmer plus que toi. Je vais simplement... tu sais... prendre mon pied à te faire jouir.

— Tu vas « prendre ton pied » ? Qui dit encore ça ? Tu es vraiment adorable.

— Ça ne prend pas du tout la tournure que j'imaginais. (Je m'assieds à côté de lui sur le lit.) Le but était de te mettre à genoux, t'amener à t'abandonner complètement à moi, te rendre fou. Et tu ne te montres absolument pas coopératif, lancé-je avec une petite moue.

— Bébé, dit-il en passant un bras autour de moi. Laisse-moi simplement lécher ta belle chatte et te faire jouir, et je te jure sur tous les dieux que je m'abandonnerai à toi. Tu es ma déesse. Pas besoin de cravate autour de mon poignet pour te le prouver. Allez, ma belle. (Il effleure mon entrejambe.) Ton sexe m'appelle comme une sirène. Je peux presque le goûter. (Il plonge doucement un doigt en moi puis le porte à sa bouche.) Mmm.

Je frémis d'excitation.

— Laisse-moi me faire pardonner en te faisant grimper aux rideaux. (Sa main se faufile de nouveau entre mes jambes et sa langue lèche mon cou.) Tu es si prête pour moi, bébé, putain.

Sa bouche trouve la mienne. Je fais appel à toute ma volonté pour m'écarter de lui. Je me relève.

— Bon sang, Jonas, cette relation ne tourne pas uniquement autour de ce que tu veux. Parfois, il faut que tu demandes ce que moi, je veux. (Je sens le rouge me monter aux joues.) Et j'ai envie de ça.

— Je ne pense qu'à tes désirs, réplique-t-il, incrédule. Ton plaisir est le mien. Toujours.

Il se lève à son tour, l'air grave.

— Eh bien, voilà ce dont j'ai envie. Juste pour cette fois. Tu m'as attirée dans une cascade avec une seule issue. C'est donc ce que je vais te faire. Voici ta cascade. Tu vas sauter ou pas ?

Mon entrejambe est en feu. Je ne vais pas être capable de tenir plus longtemps.

Il pousse un profond soupir.

— Oui, je vais sauter. Tu le sais. Je ne peux pas te résister.

— Très bien. Trouvons un mot d'alerte dans ce cas.

J'attrape mon téléphone sur la table de chevet et me rassieds au bord du lit. Il s'installe à côté de moi et regarde l'écran par-dessus mon épaule. La recherche Google « Qu'est un bon mot d'alerte ? » donne des résultats instantanés.

— Le bon vieux système vert, jaune, rouge. Quelle subtilité...

Jonas hoche la tête.

— Les gens sont si ingénieux, n'est-ce pas ?

Je jette mon portable sur la table de nuit.

— O.K., donc vert équivaut à « à fond les manettes ». Jaune à « je ne suis pas emballé mais ne t'arrête

pas encore ». Et rouge à « arrête tout de suite, espèce de tarée, je flippe total ».

Il éclate de rire.

— Tu parles déjà comme une pro. (Il embrasse la chambre du regard avec une inquiétude feinte.) Tu n’as pas un gros sac de godemichets qui traîne quelque part, rassure-moi ? Ce sera juste toi et moi, hein... ? Pas d’accessoires ?

Je lui lance un petit sourire narquois.

— Ce sera la surprise...

— Sérieusement ? demande-t-il d’un air méfiant.

Je lève les yeux au ciel.

— Mais non. Je ne vais pas t’enfoncer un gode géant dans le cul, te brûler avec des cigarettes ou te pisser dessus. Allonge-toi simplement sur le lit et fais-moi confiance. Si tu veux que j’arrête, dis « rouge » et j’arrêterai, je te le promets. (Je le regarde, hésitante.) Mais une fois que j’aurai commencé, je peux t’assurer que tu n’auras plus envie que j’arrête, ajouté-je en souriant.

Il soupire.

— Le sexe ne devrait être que du plaisir. Rien d’autre. Pas de la douleur.

— Évidemment, Jonas. Enfin ! Aie un peu confiance, bon sang de bonsoir. Ton plaisir est le mien, bébé. Ce ne sera que toi et moi.

Il soupire de nouveau.

— D’accord. Pour toi, déclare-t-il en s’installant sur le lit.

— Alléluia ! (Je lève les mains au ciel en signe de gratitude.) O.K., à partir de maintenant, c’est moi qui commande.

— Sois douce, ma belle. C’est tout ce que je demande.

— Je n’imaginai pas ça autrement.

Jonas

— Trop serré ? demande-t-elle.

Je tire sur les liens.

— Non.

Je n'arrive pas à croire que je la laisse me faire ça. Si seulement elle était au courant de la dernière fois que j'ai été enchaîné ainsi, bien que dans des circonstances complètement différentes, elle ne m'aurait jamais demandé ça. Merde. C'est la seule personne à qui je laisserai me faire ça. Putain. Je n'aurais jamais dû accepter.

— Tu es à l'aise ?

— Non.

— Laisse-moi reformuler : as-tu besoin d'un ajustement de ton environnement physique ?

— Non.

— Tu fais un horrible soumis, tu le sais ?

Je pousse un long soupir.

— J'espère bien.

Elle sort une autre cravate et entreprend de me bander les yeux.

— Non, bébé. Je t'en prie. Ça m'excite de te voir. Ta peau. Tes yeux. Tes cheveux. S'il te plaît.

— Chuuut.

La chanson prend fin. Le silence n'est rompu que par le bruit de la pluie contre le carreau.

Elle resserre le bandeau. Je ne vois rien. Je me mords la lèvre. Mon cœur tambourine dans ma poitrine. Mon estomac se tord. J'ai la nausée. Et pourtant, je bande comme un malade. Allez comprendre...

— Jaune, murmuré-je.

— Je ne t'ai encore rien fait.

— Je sais, mais... Sarah, écoute.

Silence.

— Je t'écoute, dit-elle doucement.

Je marque une pause. Dehors, la pluie s'est intensifiée.

— Oublie ça.

Je ne peux pas lui parler de la Grande Dépression. Pas maintenant, pas comme ça. Elle sait que je suis

dérangé, oui, mais elle ne sait pas à quel point. Sinon, elle ne voudrait plus de moi.

— Josh est parti ? demande-t-elle.

— S’il te plaît, ne parle pas de mon frère maintenant, tu vas me faire vomir.

— Il faut que j’aie chercher quelque chose dans la cuisine et je suis nue comme un verre, gros bêta.

— Je croyais pourtant que tu étais une petite dominatrice effrontée ? Ouais, il est allé à l’aéroport.

— Je reviens tout de suite.

Elle disparaît. Je suis seul avec le bruit de la pluie. Mais pourquoi l’ai-je laissée me faire ça ? J’ai un bandeau sur les yeux, les jambes écartées sur une énorme érection, ligoté comme une vachette de rodéo. Je ne ferais ça pour aucune autre femme de la galaxie.

Elle revient. Pose quelque chose sur la table de nuit. On dirait une tasse. Ou plusieurs. Un cliquetis. Des glaçons dans un verre.

Coldplay entonne *Magic*. Très bon choix. Elle l’a probablement choisie pour m’adresser un message.

— Jaune, murmuré-je pour lui envoyer à mon tour un message musical.

Yellow – « jaune » – est ma chanson préférée de Coldplay. Chris Martin offre sa vie à la femme qu’il aime. Je donnerais moi aussi tout mon sang à Sarah, jusqu’à la dernière goutte... ou la laisserais m’attacher. Pour moi, c’est pareil.

— N’utilise pas de mot d’alerte à moins d’être sérieux. Ne crie pas au loup. (Silence.) Attends, tu es sérieux ?

— Non, je commentais simplement ton choix de musique. Je t’indiquais celle que je te passerais si c’était moi qui menais la danse.

Comme j’aimerais qu’elle me détache et lui faire l’amour sur *Yellow*. Cette chanson lui avouerait mon amour puisque ma bouche en semble incapable. Et mon corps le lui prouverait avec ferveur.

— Jonas ! lance-t-elle d’un air agacé. Plus un mot. Et arrête de jouer au garçon qui criait au loup. En tant que dominatrice, je me dois d’honorer les mots d’alerte. Je prends mes vœux très au sérieux.

— Tes vœux ?

— Mes vœux de dominatrice.

Malgré la situation, je ne peux m’empêcher d’éclater de rire. Sarah a ce don.

— Très bien, maîtresse, continuez. Je n’aurais pas dû interrompre votre programme.

— Si j’en crois ta gigantesque érection, mon programme n’a pas l’air de te déranger tant que ça.

— Ma bite a une vie qui lui est propre. Ne fais pas attention à l’homme derrière le rideau.

Elle m’embrasse.

— Blague à part, tu te sens bien ?

— Tu veux bien retirer ce bandeau, s’il te plaît ? Ça me rend claustrophobe.

Elle soupire.

— Selon le blog, ce que je vais te faire est plus efficace si tu as les yeux bandés. Ça exacerbe les sensations.

Elle a dit cela avec tant de sérieux. Je suis incapable de lui résister.

— D’accord. Faites ce que vous voulez, maîtresse. Je vous appartiens.

Elle m’embrasse de nouveau en gloussant.

J’avance instinctivement vers elle mais les liens se resserrent autour de mes poignets. Ma poitrine se comprime. Tu parles d’une mémoire sensorielle... Putain de déjà-vu. Mon esprit me ramène soudain à cette nuit où ils m’ont ligoté comme si j’étais King Kong. Une armée d’aides-soignants s’est ruée sur moi quand j’ai commencé à péter les plombs. Ils m’ont tellement bourré de médicaments qu’après ça je ne me souviens plus très bien des détails. Mais je me rappelle parfaitement les liens autour de mes poignets et de mes chevilles – des liens exactement comme ceux-là – et la manière dont je les ai suppliés de me

détacher afin de pouvoir abréger mes souffrances une bonne fois pour toutes. Pendant des semaines, mes poignets ont porté les stigmates de la violence avec laquelle je m'étais débattu au cours de cette nuit atroce de Grande Dépression.

Les paroles de *Yellow* flottent dans mon esprit. Comme le dit si bien cette chanson : je lui donnerais jusqu'à la dernière goutte de sang.

Ses douces lèvres sont sur mon cou, mes tétons, descendent jusqu'à mon ventre.

J'avance la main vers elle mais les attaches me retiennent de nouveau. Je prends une profonde inspiration, m'enjoignant au calme, mais les liens autour de mes poignets ne cessent de me ramener au film sombre qui se joue dans ma tête, à la nuit où mon esprit a fini par douloureusement succomber à une décennie de douleur.

Un glaçon posé sur un de mes tétons me ramène au présent. Elle le fait glisser le long de ma poitrine, sur mes abdos, sa langue chaude et humide contrastant avec le froid comme une espèce de Zamboni érotique. Sa douce peau effleure mon érection alors que ses lèvres poursuivent leur exploration. Je frissonne.

Même alors que je montais l'escalier après avoir entendu le coup de feu provenant de la chambre de mon père, je savais que ce qui m'attendait allait faire basculer mon esprit dans l'abysse sombre. Et pourtant, j'ai continué de les grimper, une marche après l'autre, lentement, presque sans le vouloir, inexorablement, vers mon destin tragique... Sa chambre était un aimant monstrueux et mon corps un bloc passif d'acier.

Je lui donnerais jusqu'à la dernière goutte de sang de mon corps.

— Jaune, murmuré-je.

— Les glaçons ?

— Non. Le bandeau. Retire-le-moi. S'il te plaît.

Mes mots se bloquent dans ma gorge. Je suis à deux doigts de péter les plombs mais je prends une profonde inspiration pour me calmer.

Ses mains touchent mon visage. Elle enlève le bandeau. Son visage reflète sa déception.

— Je suis désolée. Je voulais simplement essayer quelque chose de nouveau.

Non mais quelle mauviète je fais ! Elle a l'air si triste. Je soupire.

— C'est bon, ma belle. Remets-le. Fais ton truc. Excuse-moi.

— Non, pas de bandeau. Mais garde les yeux fermés, O.K. ?

— O.K.

— Promis ?

— Oui.

— Juré craché ?

— Ouais.

Elle jette le bandeau au sol et je ferme les yeux.

Je la sens rouler sur le côté du lit. La chanson s'arrête.

Une nouvelle commence. Oh putain ! C'est One Direction, *What Makes You Beautiful*. Par pitié, tuez-moi et envoyez-moi en enfer avec mon père, là où est ma place.

Mes yeux s'ouvrent en grand.

— Non ! crié-je. La mort est un châtiment plus doux.

Elle me fusille du regard.

— Ferme les yeux. Tu as promis.

Je m'exécute.

Ses lèvres effleurent mon oreille.

— Cette chanson est ta punition pour tes actes méprisables de ce soir. (Son ton est grave et monocorde.) Tu as été un très très vilain garçon. Tu m’as menti par omission. Tu ne m’as pas fait confiance. Ça a ouvert la porte à la méfiance... Ce n’est pas une bonne base pour une relation saine, Jonas. Et maintenant, pour te donner une petite leçon, je vais te sucer au son suave des One Direction. À partir d’aujourd’hui, chaque fois que tu entendras cette chanson, dans une voiture qui passe ou dans une épicerie, tu banderas au souvenir de ce que je t’ai fait ce soir. Ça t’apprendra à me mentir.

Voilà qui me coupe la chique. Ainsi qu’aux voix dans ma tête. Chacun de nous – moi, moi-même et ma personne – accorde immédiatement à cette femme notre attention la plus totale.

Elle glousse, visiblement contente d’elle, et s’écarte de mon oreille.

La chanson abominable beugle dans mes oreilles, ma tête souffre et mes oreilles saignent. Une parodie, voilà ce que c’est. Un crime contre l’humanité. Mais sa langue se met alors à lécher mon sexe comme si c’était un cône de glace en train de fondre et tout le reste disparaît. Quand elle me prend dans sa bouche, c’est très très chaud, et super humide. Putain, elle a du liquide chaud dans sa bouche qu’elle fait tourbillonner autour de mon érection comme si elle lui offrait son propre jacuzzi personnel.

Je laisse échapper un gémissement rauque. Si seulement je pouvais la regarder... mais une promesse est une promesse.

Sa bouche délaisse mon sexe. Je tends instinctivement une main vers Sarah, ressentant le besoin de la toucher, mais les liens m’en empêchent.

Si elle me le demandait, je lui donnerais jusqu’à la dernière goutte de sang de mon corps.

Quand j’ai vu l’horreur qu’il avait si méticuleusement mise en scène pour moi, j’ai lutté de toutes mes forces pour ne pas perdre les pédales, déterminé à ne pas le laisser gagner. Si seulement j’avais fait demi-tour et quitté la pièce, si seulement je lui avais tourné le dos, à lui, sa méchanceté, sa haine et ses éternels reproches, si seulement j’avais refusé de le laisser avoir le dernier mot, juste pour cette fois, j’aurais peut-être été capable, contre toute attente, de garder la raison.

Mais non, je ne lui ai pas tourné le dos, je n’ai pas quitté la pièce et, par conséquent, je n’ai pas réussi à me protéger. Au contraire, j’ai fait la pire chose possible : j’ai aperçu l’enveloppe sur son bureau, mon nom calligraphié éclaboussé de son sang, et je l’ai ouverte. Avant même de la lire, je savais que ce serait ma dernière action sensée, oh oui, je le savais. J’avais conscience que mon esprit ne serait pas plus capable de supporter sa dernière pique que son cerveau n’avait supporté le dernier tir de son fusil. Mais je l’ai ouverte quand même.

Elle reprend mon sexe dans sa bouche mais, cette fois, sa langue est glacée. La sensation intense m’arrache du spectacle d’horreur dans ma tête et me ramène dans ma chambre avec Sarah. Étonnamment, le changement de température s’avère grisant, extrêmement agréable. *Ma magnifique Sarah.*

Le son qui s’échappe de moi est animal.

— Tu aimes ? demande-t-elle d’une voix rendue rauque par l’excitation.

— J’adore.

L’espace de quelques instants merveilleux, sa bouche ô combien talentueuse me fait oublier mes liens. Alors que je suis sur le point de perdre le contrôle et de me libérer dans sa bouche, sa main empoigne mon sexe et son corps nu se tortille contre le mien.

— Je ne veux pas que tu jouisses, chuchote-t-elle, pantelante, ses lèvres effleurant mon oreille. Ton boulot est de rester dur pour moi. Tu comprends ?

— Oui, haleté-je.

— Si tu es sur le point de jouir, tu es tenu de me prévenir. Tu peux dire « je vais jouir » autant que tu veux, mais si tu penses vraiment franchir la ligne, dis « limite » pour que je comprenne.

Je hoche la tête.

J'entends le bruit du tiroir de la table de chevet.

Je frissonne d'impatience.

Soudain, son visage est de nouveau près du mien. Je sens l'odeur reconnaissable entre toutes des pastilles à la menthe. Elle passe doucement sa langue sur mes lèvres. Je suis excité comme jamais.

— Je vais rafraîchir ta bite, déclare-t-elle d'une voix rauque.

Elle me prend de nouveau dans sa bouche.

Je donnerais n'importe quoi pour voir ses beaux yeux marron me regarder de dessous mais j'ai promis de garder les yeux fermés. J'essaie d'imaginer à quoi elle peut bien ressembler en ce moment, ses grands yeux deux braises ardentes, mais ça m'excite tellement qu'il faut que j'arrête d'y penser au risque de jouir comme un malade dans sa bouche. Elle me suce doucement le gland et je suis pris de spasmes violents.

— Limite. Limite.

Sa bouche passe de mon sexe à mon nombril. Ses lèvres sont chaudes.

Frissonnante, elle gémit. Ça l'excite autant que moi. Elle rampe sur moi et place l'extrémité de mon pénis à l'entrée de son sexe humide. Je bascule mon bassin vers l'avant, tentant de la pénétrer, mais elle se recule. Je suis un lion en cage devant un morceau de viande crue qu'on agite au bout d'une corde hors de ma portée. Et pendant tout ce temps, cette foutue chanson des One Direction me torture.

Je veux tendre la main pour caresser ses cheveux. Je veux toucher sa belle chatte humide et la faire jouir. Je veux la serrer contre moi, la bercer, la lécher, la baiser sans pitié. Je veux lui faire crier mon nom.

Dieu merci, One Direction s'arrête.

— Tu peux ouvrir les yeux maintenant.

Sa voix est ruisselante d'excitation.

Je m'exécute. Oh mon Dieu, si je me laissais aller, je pourrais jouir rien qu'en l'apercevant. Ses joues sont rouges. Ses yeux sauvages. Un voile de transpiration recouvre son beau visage. Elle est en pleine extase et je ne l'ai pas encore touchée. Elle est magnifique.

— Limite, murmuré-je en plongeant dans son regard.

Elle se décale pour mettre une autre chanson. *Do I Wanna Know ?* de Arctic Monkeys. Encore une raison d'aimer cette femme.

Elle s'installe sur moi à califourchon, me titillant, se frotte contre moi et se penche pour m'embrasser.

— Maintenant, tu vas me lécher, déclare-t-elle.

— Détache-moi.

— Non.

— Détache-moi.

— Essaie au moins. Fais-moi confiance, répond-elle en me lançant son sourire le plus séducteur.

— Je ne vais pas te lécher avec ces liens. Tu es ma religion et ta chatte ma déesse.

Elle ne comprend pas.

— Fais-moi confiance, Jonas.

— Rouge.

Surprise, elle ouvre la bouche.

— Rouge, répété-je.

Ses épaules s'affaissent.

— Tu veux m'amener à la fois au paradis et en enfer. C'est impossible. Je choisis le paradis.

Son visage est défait. En silence, elle me détache, vaincue.

Je me frotte les poignets et me redresse pour délivrer mes chevilles.

Libéré de mes liens, je m'allonge sur le lit dans la même position : bras tendus et jambes écartées.

Je lui donne mon sang.

— Je suis un homme libre à présent, ma belle. Ton esclave par choix. Fais tout ce que tu comptais me faire, je ne bougerai pas un muscle. Je t'appartiens.

— Visiblement pas, fait-elle avec une petite moue.

— Allez, bébé, mon dévouement me lie dix fois plus que ne le pourra jamais aucune entrave.

Elle continue de boudier.

— Je suis ton esclave volontaire. Je t'appartiens.

Elle ne bouge pas. L'expression de son visage me serre le cœur.

— Vert, chuchoté-je doucement.

Elle semble découragée.

— Vert, vert, vert, répété-je. Vert ?

Ses yeux retrouvent un peu d'éclat.

— Vert, vert, vert, vert, vert, vert, vert. À fond les manettes. Je suis à ta merci, ma belle.

Sa bouche se tord en un demi-sourire mais elle demeure immobile.

— Allez, bébé. Tu es ma religion. Ta chatte ma déesse. Ton nom est ma prière sacrée. *Sarah*.

Ses yeux s'illuminent.

— Vert, murmuré-je de nouveau. Allez viens, ma belle.

Elle hoche la tête, puis s'avance jusqu'à mon visage et pose ses genoux de chaque côté de ma tête.

Lentement, délicatement, elle s'assied sur mon visage. Avec un gémissement guttural, je commence à la lécher. Oh merci mon Dieu qui êtes au ciel. Alléluia ! J'ai toutes les peines du monde à me retenir de ne pas attraper ses fesses à deux mains mais je tiens parole et garde mes bras écartés comme si j'étais sur la croix. Et d'une certaine manière, c'est le cas.

Elle me chevauche sans ménagement en gémissant, ondule des hanches et pousse de petits cris aigus. Alors que tout son corps commence à trembler, elle pivote, pantelante et en sueur, se penche sur mon torse et prend ma bite dans sa bouche alors que je continue de lécher son somptueux minou.

Ma magnifique Sarah, que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la Terre comme au ciel. Elle est un cantique, hurlant de toutes ses forces. Après un dernier cri, son corps convulse et vibre sous ma langue. Je retire mon sexe de sa bouche pour éviter qu'elle ne me morde sans le vouloir.

Quand je sens sa jouissance refluer et son corps se relâcher, je me lève d'un bond en grognant tel un gorille et la jette sur le lit. D'un mouvement fluide, je penche son corps docile au bord du lit, plonge dans son humidité et la baise sans pitié jusqu'à ce qu'elle crie mon nom. *Car c'est à toi qu'appartiennent, pour les siècles des siècles, le règne, la puissance et la gloire. Amen.*

Sarah

Il a utilisé le mot d'alerte avant de me baiser comme un malade. Hallucinant. Et maintenant il s'est réfugié dans le mutisme. Nous sommes allongés en silence sur le lit, à un doigt de la catatonie mutuelle. Je coule un regard dans sa direction. Ouais, il est réveillé. J'ai l'impression qu'il me doit une petite explication. Mais à en juger par son silence, il ne voit pas les choses de la même façon.

Pourquoi a-t-il ressenti le besoin d'avoir recours au mot d'alerte à cet instant précis ? Je sais qu'il est paumé, et on peut le comprendre étant donné ce qu'il a vécu enfant, mais comment a-t-il pu appuyer sur la pédale de frein pile à ce moment-là ? Certes, je ne peux pas imaginer le genre de folie qu'il doit combattre jour après jour après avoir vu ce qu'il a vu, mais je n'étais quand même pas en train de le violer, bon sang ! Loin de là. Même quand je l'ai attaché, mon seul objectif était de lui donner autant de plaisir que possible. Et pas n'importe lequel, celui-là même dont il dit toujours qu'il brûle d'envie. Alors pourquoi diable a-t-il eu besoin du mot d'alerte à cet instant précis ?

J'avais tellement envie de lui offrir un cadeau spécial ce soir, un nouveau souvenir de bondage pour remplacer celui qui s'est insidieusement ancré dans sa matière grise. Et franchement, traumatisme d'enfance ou non, ça l'aurait tué de me laisser prendre les manettes de notre vie sexuelle, pour une fois ? Pourquoi ne peut-il pas me faire confiance et s'abandonner ? J'ai moi aussi connu des épisodes traumatisants, merci beaucoup, mais, à chaque nuit et chaque jour magique passé en sa compagnie, j'ai réussi tant bien que mal à les surmonter.

— Au fait, tu as vraiment écrit ce rapport ou ce n'était que de l'esbroufe ? demande-t-il enfin.

C'est de ça qu'il veut discuter maintenant ? Du Club ? C'est bien la dernière chose que j'ai en tête...

— À ton avis ?

— Je pense que tu bluffais.

— Depuis la minute où j'ai découvert le pot aux roses, tu as été avec moi vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Quand voudrais-tu que j'aie eu le temps de rédiger un rapport détaillé ? Je n'ai même pas trouvé une minute pour me vernir les ongles alors rédiger un rapport...

Aïe, je suis peut-être allée à un peu loin, là.

— Tu es en colère contre moi ?

Je me tourne pour le regarder.

— Non.

— On dirait, pourtant.

Je prends une profonde inspiration, le temps de rassembler mes pensées. Il attend ma réaction.

— Non, je ne suis pas fâchée. Simplement totalement paniquée.

— À quel sujet ? s'enquit-il en blêmissant.

— Jonas, ça fait une semaine que je n'ai pas ouvert un bouquin. (Malgré tous mes efforts pour les retenir, les larmes se mettent à couler.) Tant de choses dépendent de mes notes et tout ce que j'ai fait depuis une bonne semaine, c'est jouer à la bête à deux dos avec toi. Il faut que j'étudie, Jonas. Je dois me concentrer, remettre de l'ordre dans ma vie et me rappeler pourquoi j'ai choisi de m'inscrire en fac de droit. Des tas de gens comptent sur moi. Et maintenant, grâce à ma grande gueule, je dois, par-dessus le marché, écrire *L 'Affaire Pélican*.

Il passe ses bras autour de moi.

— Tu ne comprends donc pas que rien ne dépend plus de tes notes désormais ? demande-t-il avant de m'embrasser sur la joue et d'essuyer mes larmes de son pouce.

Je me recule pour le regarder. Mais de quoi parle-t-il ? À la fin de la première année, seuls les dix meilleurs étudiants reçoivent une bourse. Le onzième étudiant et les suivants sont donc bons pour déboursier soixante-cinq mille dollars de leur poche. C'est mon billet pour faire tout ce que je veux après l'obtention de mon diplôme, y compris dégoter un boulot qui paie des clopinettes mais qui me rendra vraiment heureuse. Tout ce que j'ai à faire, c'est passer une toute petite année de ma vie à étudier comme une malade. Et pourtant, me voilà à jouer nuit et jour à l'accro au sexe avec Jonas à quelques semaines des examens finaux. Il faut que je me reprenne et que je redéfinisse mes priorités.

Il lève les yeux au ciel comme si j'étais une gamine stupide.

— Si tu décroches la bourse, super. Ça sera un accomplissement fantastique et on fêtera ça. Mais si ce n'est pas le cas, je réglerai la note. Combien peuvent bien coûter des frais de scolarité ? Cinquante mille dollars par an ? Environ cent mille au total ? Ce n'est rien. Considère-toi simplement l'heureuse bénéficiaire du fonds de bourse d'études Jonas Faraday, lance-t-il en me lançant un grand sourire.

Je n'arrive pas à y croire. « L 'heureuse bénéficiaire » ? Il s'attend vraiment que je mise mon avenir sur une promesse en l'air ? Sur un coup de tête ? « L 'heureuse bénéficiaire », c'est bien ça ? Eh bien, j'ai un scoop pour lui : je ne vais pas jouer mon avenir sur la chance. Ni sur sa charité, d'ailleurs.

Il me sourit.

— Problème résolu. La seule chose dont tu as à te soucier, c'est de passer le barreau à la fin de la troisième année. D'ici là, va en cours, fais de ton mieux mais ne te stresse pas, ajoute-t-il en me caressant le visage. Nous te trouverons bien quelque chose à faire de tout ce temps libre.

Je le regarde, bouche bée.

— Bon, quoi d'autre ?

Je me redresse, incapable de formuler une réponse.

— Allez. Quoi que ce soit, j'arrangerai ça. Tu n'as qu'un mot à dire.

— Tu penses vraiment que je vais te laisser payer mes frais de scolarité ?

Il hausse les épaules.

— Ouais.

— Je ne voulais même pas que tu m'offres un ordinateur et maintenant je suis censée accepter que tu finances deux ans de fac de droit ?

Il sourit largement.

— Je prends ça pour un oui.

— Et tu t'attends que je me relaxe tranquillou, comme si le fait que tu paies pour mes frais de scolarité dans six mois était acquis ? Tu crois vraiment que tes confidences sur l'oreiller de ce soir sont synonymes de promesse éternelle ?

Son sourire s'évanouit. La petite étincelle espiègle dans ses yeux disparaît.

— Ce ne sont pas des confidences sur l'oreiller ! s'énerve-t-il.

— Tu ne m'as pas fait assez confiance pour me parler de Stacy, tu refuses de discuter de « l'enfer » que je t'ai apparemment forcé à endurer ce soir – ce sont tes mots, pas les miens – et pourtant je suis censée remettre mon avenir entre tes mains et être convaincue que dans six mois, quoi qu'il se passe entre nous, tu seras toujours d'humeur aussi généreuse ? (Oh mon Dieu, je crie maintenant. Impossible d'arrêter le torrent qui se déverse de moi.) Et si d'ici là, tu te lasses de moi, qu'est-ce que je fais ? Et si, Dieu nous en préserve, je te pousse un peu trop fort, j'en demande un peu trop à l'handicapé émotionnel que tu es et je te fais fuir ? Hmm ? Alors quoi ? Tu reviendras juste pour me faire mon chèque ?

On dirait que je viens de le poignarder en plein cœur. Il ouvre et referme la bouche. Oh bon sang. L'expression dans ses yeux est de la douleur à l'état pur. Et pourtant, pour je ne sais quelle raison, je continue sur ma lancée :

— Tu veux que je mette tous mes œufs dans le panier d'un homme qui compare ses sentiments pour moi à une grave maladie mentale ? À de la folie ? Oh ouais, ça promet un bel avenir sécurisant, ça.

Putain de merde, je n'arrive pas à croire que j'aie dit ça. Jusqu'à cette seconde précise, je pensais être parfaitement à l'aise avec notre langage amoureux codé.

Son visage se crispe. Il secoue la tête mais ne prononce pas un mot. Ses yeux sont humides.

— Je suis en train de me perdre, Jonas. Il faut juste que j'arrive à me remettre sur pied.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Tu me demandes pourquoi ? (J'ouvre et referme la bouche plusieurs fois, déconcertée.) Pourquoi ai-je besoin de respirer ? Ou de manger ? Car c'est essentiel.

— Non, c'est faux. Tu n'as pas besoin de te tenir debout sur tes deux pieds. Pas tout le temps. Quand tu ne le pourras pas, ou si tu n'en as simplement pas envie, je te porterai. J'en ai envie.

Personne ne m'avait encore jamais dit quelque chose comme ça.

— *Estamos de luna de miel*, déclare-t-il doucement avec son horrible accent *americano*.

« Nous sommes en lune de miel. » Il me regarde, plein d'espoir.

Je ne sais pas pourquoi, mais cette phrase ne me fait pas autant d'effet que la première fois.

— Sauf que ce n'est pas vraiment le cas, n'est-ce pas ? craché-je. Tout ça pourrait être terminé la semaine prochaine. Qu'est-ce que je ferais alors ? Je ne peux pas compter là-dessus et laisser filer tout ce pour quoi j'ai travaillé.

Oh bon sang, je viens de retourner le couteau dans la plaie. Je me radoucis :

— Je sais que je ne pourrai jamais comprendre ce que tu as vécu enfant. (J'inspire et expire lentement, essayant de reprendre le contrôle de ma voix.) Je ne serai peut-être jamais en mesure de comprendre pourquoi ce soir tu t'es cru en « enfer », mais je l'aimerais, Jonas. (Ma lèvre se met à trembler.) Je voulais simplement remplacer tes mauvais souvenirs d'enfance par de bons. Je voulais te donner du plaisir... essayer de te guérir. Mais tu ne m'as pas fait assez confiance pour me laisser essayer. Je suis fatiguée que tout tourne toujours autour du Club Jonas Faraday. Je voulais simplement que tu rejoignes le Club Sarah Cruz, pour changer.

— Tout ça parce que je n'ai pas voulu rester attaché pendant que je te léchais ? demande-t-il d'un air triste.

— Non, Jonas. Tu es parfois tellement à côté de la plaque... Laisse tomber. Cette soirée m'a simplement fait prendre conscience à quel point tu gardais toujours ton contrôle.

— Tout le monde se contrôle.

— Moi, non.

— Ah non ?

— Jamais.

Et c'est la vérité, hormis le fait que je doive me mordre la langue toutes les cinq minutes pour m'empêcher de lui hurler « Je t'aime ! ». Mais c'est encore un autre sujet.

Il me regarde, me défiant d'avouer le secret sombre et profond que je lui cache, comme s'il espère prouver que ma « paumitude » égale la sienne.

— Bon, d'accord, il y a bien une chose.

Son visage s'éclaire.

— J'aime secrètement cette chanson des One Direction.

Malgré la douleur dans ses yeux, il éclate de rire.

— Beaucoup, ajouté-je.

Je couvre mon visage dans mes mains, incapable d'empêcher les larmes de monter.

— Sarah, qu'est-ce qui se passe ? demande-t-il en passant un bras autour de mes épaules. S'il te plaît, je t'en prie, ne dis pas que je ne te « laisse pas entrer ». (Son visage est ravagé par l'inquiétude.) Ne dis pas que je suis trop bousillé pour toi.

Il retient ses larmes. Je touche son beau visage.

— Non, Jonas. C'est tout le contraire. Tu ne seras jamais trop bousillé pour moi, tu ne comprends donc pas ? C'est ce que j'essaie de te dire. Ça n'arrivera jamais, peu importe ce qui se cache au fond de toi. Alors arrête d'avoir peur de t'ouvrir à moi. Hisse fièrement les couleurs de ton drapeau de barjot. Ne t'enfuis pas. Je ne te rejetterai pas. Tu peux me croire.

Les larmes se mettent à couler.

Son soulagement est palpable. Il m'embrasse.

— Ne me quitte pas.

— Je ne vais nulle part, réponds-je en reniflant. C'est toi qui es susceptible de fuir.

Ses lèvres sont sur les miennes. Sa langue dans ma bouche. Même si mon cerveau désirait quitter cet homme, mon corps organiserait un coup d'État. Les larmes coulent le long de mes joues.

— Je ne comprends simplement pas pourquoi tu te retiens comme tu le fais. Je te donne tout, Jonas. Je veux la même chose de toi.

— Je ne peux pas, murmure-t-il.

— Si, tu peux.

Il secoue la tête.

— C'est parce que je n'ai pas voulu rester attaché, c'est ça ? Je ne comprends pas... Ce qui s'est passé après que tu m'as détaché était incroyable.

— C'est une métaphore, Jonas. Allez, quoi, je sais combien tu les aimes.

— Je sais bien. Je ne suis pas stupide. Mais nous avons peut-être filé une métaphore différente, voire meilleure que celle que tu avais en tête. Parfois, la spontanéité a du bon.

— Non, je suis quasi sûre que ce n'est pas ce qui s'est passé. Je veux *ma* métaphore, Jonas, et je viens de découvrir que c'était tout simplement impossible pour toi. (Je laisse échapper un soupir d'exaspération.) Tu es prêt pour une autre citation de Platon, hmm ? Je suis devenue une aficionado dernièrement.

Ses yeux sont rivés sur moi.

— « On peut en savoir plus sur quelqu'un en une heure de jeu qu'en une année de conversation. » Et je viens d'en apprendre beaucoup.

Il me jette un regard noir.

— Tu n'aimes pas qu'on utilise Platon contre toi ?

Oh la vache, il n'est pas content du tout.

— Je voulais que tu me fasses confiance comme je l’ai fait lorsque j’ai sauté de dix mètres dans l’obscurité. Et tu en es incapable. Manifestement.

— Tu ne comprends pas.

— Parce que tu refuses de m’expliquer !

Il est à deux doigts de péter les plombs.

— Pourquoi tu fais ça ? Pourquoi tiens-tu absolument à savoir pourquoi je refuse d’être ligoté ? Tu m’as détaché, on est passés à autre chose et c’était incroyable. Pas besoin de tout décortiquer, si ?

— Jonas, soupire-je. Je sais que tu n’es pas coutumier du fait, mais ce que nous sommes en train de faire, c’est ce truc très étrange que font parfois les adultes. Ça s’appelle parler de nos sentiments. Tout va bien. On va s’en sortir, je te le promets.

Quelle était cette phrase sortie tout droit du jargon de psy que Josh a utilisée l’autre jour, déjà ? Ah oui !

— *La discussion n’est pas synonyme de désaccord.*

— Oh mon Dieu, ne dis pas ça, s’il te plaît. Tu ne sais pas ce que tu fais.

Je souris en lui touchant la joue. Il se frotte les yeux.

— Tu ne comprends pas, c’est tout.

— Alors explique-moi.

Silence.

— Tout ce temps, tu t’es comporté comme si tu étais une espèce de maître Kung Fu et moi ton petit scarabée. Mais, ironiquement, nous y voilà : je me suis abandonnée à toi, corps et âme – de toutes les manières dont une femme peut s’abandonner à un homme, parfois à l’encontre de mes instincts naturels – et c’est toi qui freines des quatre fers. Je le sens bien. Et plus je me sens proche de toi, plus mon cœur s’ouvre et saigne, plus je commence à avoir besoin de toi. Et ça me fait peur. J’ai l’impression qu’il y a ce vide béant entre nous qui va finir par m’engloutir et briser mon cœur en un million de morceaux.

Je suis haletante. Ce speech m’a demandé beaucoup d’efforts.

Il se passe la main sur le visage.

— J’ai annoncé à Josh que je quittais Faraday & Sons. Je lui ai dit juste avant d’entrer dans la chambre.

— Oh, Jonas, c’est merveilleux !

Je ne vois pas le rapport entre cette révélation et notre discussion mais je suis sûre qu’il va m’éclairer. Je patiente.

Il attend un long moment avant de prendre la parole :

— Je peux enfin envisager la vie que je désire. Je la vois. Je sais enfin à quoi elle ressemble exactement.

— C’est super.

— Pour la première fois de ma vie, je visualise clairement la forme idéale du concept de Jonas Faraday. Ça fait tellement longtemps que j’essaie, Sarah, mais en vain. Parfois, j’arrive à l’apercevoir mais c’est flou et sombre. À présent, c’est clair comme de l’eau de roche.

J’attends, le cœur battant la chamade.

Sa respiration est saccadée.

— Je peux le voir en face de moi, Sarah, déclare-t-il en déglutissant avec difficulté. Il est à côté de toi et te tient la main.

Mon cœur s’emballe.

— Je le vois enfin car tu as attrapé sa main pour le guider dans la lumière.

Je n’ai pas de mots.

Il réprime un petit glapissement.

— Chaque cœur chante une chanson, incomplète, jusqu'à ce qu'un autre lui réponde, ajoute-t-il d'une voix brisée par l'émotion. Ma chanson est à présent complète.

Oh bordel de merdum.

Le temps de la réflexion est terminée. Mon cerveau peut aller en enfer. Mon corps, lui, veut aller au paradis. Je prends son visage à deux mains et l'embrasse passionnément avant de lui faire l'amour tendrement jusqu'à ce que nous tombions profondément endormis dans les bras l'un de l'autre.

Jonas

Assis à la table de la cuisine, je commence la rédaction du communiqué de presse qui annoncera mon départ de Faraday & Sons. Chaque mot tapé me rapproche un peu plus de l'homme que je suis censé être – la forme idéale de Jonas Faraday. Le véritable bonheur n'est plus très loin, je le sens.

Sarah entre dans la cuisine. Elle est déjà douchée, habillée, prête à tout déchirer, comme d'hab. Elle porte son ordinateur portable sous le bras et son sac à dos passé sur une épaule.

— Bonjour, ma belle. Tu veux que je te prépare une omelette ?

— Il faut qu'on parle.

Ouh là, ça s'annonce mal... Rappelez-moi la dernière fois dans l'histoire qu'une conversation avec une femme introduite par ces mots s'est bien terminée ?

Malgré tout, je reste optimiste et réponds :

— Ah, oui, tu veux parler de Kiki ton bichon maltais, c'est ça ?

— Non, rétorque-t-elle sans un sourire, avant de s'asseoir.

Un malaise me prend à la gorge. Mon estomac se noue.

— Voilà, reprend-elle, j'ai besoin de rentrer quelques jours chez moi, juste pour pouvoir me remettre à étudier sérieusement...

— Hors de question.

— Pardon ?

Ses joues virent instantanément au rouge.

— C'est non. D'abord parce que je veux t'avoir à disposition ici, tout près de moi, pour pouvoir te prendre sauvagement à n'importe quel moment de la journée. Mais aussi et surtout parce que c'est dangereux. Je refuse de te laisser seule une seconde tant qu'on n'aura pas eu de nouvelles du Club, qu'on n'y verra pas plus clair dans tout ce merdier.

— Non mais tu es sérieux ? Et si on n'a jamais de nouvelles d'eux ? Et si le saccage de mon appart et le vol de mon ordi étaient leur tout dernier message ?

— J'en doute.

— Eh bien, je pense que tu as tort.

Je pousse un long soupir contrôlé. Bon Dieu, qu'est-ce qu'elle peut être casse-pieds, cette nana...

— O.K., admettons que tu aies raison, je dis bien admettons, et qu'ils ne nous recontactent jamais. Dans ce cas, tu seras prête à considérer leur silence comme une espèce de trêve tacite ? Tu pourras

dormir la nuit, sans t'inquiéter constamment de savoir s'ils vont s'en prendre à toi ou non ?

Elle pince les lèvres d'un air pensif. J'enfonce le clou :

— Et alors comme ça, tu ne veux plus défendre tous les pauvres pigeons qui se sont inscrits là-bas dans l'espoir de trouver le grand amour ?

— À vrai dire, j'y ai beaucoup réfléchi pendant les sept minutes trente où on n'a pas fait l'amour depuis notre retour du Belize.

J'éclate de rire.

— Et je me demande si je n'ai pas été un peu trop naïve à ce sujet. Peut-être que cet ingénieur informatique était l'exception à la règle et qu'après tout la grande majorité des types qui adhèrent au Club veut monter sur des montagnes russes Mickey, comme disait Josh. Peut-être qu'ils se fichent de savoir comment le Club crée la magie, voire qu'ils se boucheraient carrément les oreilles si on le leur apprenait.

Je cligne des yeux, le temps de comprendre le sens de sa tirade.

— Donc tu es en train de me dire que si le Club te laisse tranquille, tu feras pareil de ton côté ? Vivre et laisser vivre, c'est ça ?

Elle hausse les épaules et répond :

— Voilà, c'est en gros ce que j'ai dit à Stacy. Et je pense avoir été honnête. Le seul point sur lequel j'ai menti, c'était à propos du rapport que je menaçais d'écrire. Oh, et aussi quand j'ai parlé des services secrets, je bluffais sur toute la ligne. Je n'ai jamais vu la liste de leurs membres.

— Brillant. Je suis soufflé.

— Merci. (Elle pousse un soupir.) Mais après mûre réflexion, je ne suis pas sûre de vouloir que mon quotidien tourne autour de ça. J'ai une vie, à laquelle je tiens un million de fois plus qu'à l'idée de démanteler un réseau de prostitution. Et de toute façon, si quatre-vingt-dix-neuf pour cent des membres du Club préfèrent se bercer d'illusions, qui suis-je pour briser leur rêve ?

Je la scrute un long moment, puis déclare :

— Waouh, je ne pensais pas que ce jour viendrait.

— Quel jour ?

— Celui où le cynisme et le réalisme auraient enfin pris le dessus sur le lavage de cerveau *made in* Disney. Ça signifie que tu ne crois plus aux contes de fées ?

— Si, plus que jamais. (Elle me fixe droit dans les yeux, de son regard le plus sexy – mon cœur explose.) Simplement, j'ai compris une chose au sujet des contes de fées.

J'attends la suite.

— On ne peut jamais les prendre pour acquis. Ils sont précieux. Rares. Si on a le privilège de compter parmi les *happy few* qui en vivent un, alors il faut consacrer du temps et de l'énergie à en prendre soin, à s'en délecter, à s'y accrocher. Tout le contraire, disons, de remuer ciel et terre pour faire tomber un sex-club sur Internet.

Ses yeux, braqués sur moi, me donnent envie de tomber à genoux, là maintenant.

Mon cœur ressemble à une vieille éponge toute sèche et racornie, oubliée sur le rebord d'un évier, mais qu'on viendrait de plonger dans un seau d'eau tiède. Je me lève et m'approche de Sarah, mon cœur-éponge gonfle en buvant sa récompense et goutte à chaque pas que je fais. Je la prends dans mes bras, le baiser que je dépose sur chaque centimètre de ses joues et de son front la fait vibrer de plaisir. Je prends alors son visage entre mes mains et l'embrasse sur la bouche : elle succombe dans un soupir.

Ce moment figurera dans mon top dix. À sa façon, ma belle vient de m'appeler son prince charmant.

Du bout des doigts, elle trace le contour de mes lèvres, puis m'embrasse avec douceur.

Il me faut un moment pour retrouver l'usage de la parole.

— Mais si mon pressentiment était juste, Sarah ? S'ils venaient vraiment te faire du mal ?

— Je prends le risque.

Je la serre contre moi et proteste :

— Je refuse. Je dois faire tout ce qui est en mon pouvoir pour te protéger.

— Mais qu'est-ce que tu vas faire, hein ? M'accompagner tous les jours à la fac pendant les deux prochaines années, juste au cas où ?

— S'il le faut, oui.

— Génial. Ce n'est pas flippant du tout.

Nous nous fixons un moment durant, dans l'impasse. C'est elle qui finit par briser le silence.

— Jonas, mon cher Jonas. Je vais devenir tarée. Ça fait trop longtemps que je n'ai pas eu une minute à moi. Il faut que j'étudie. Que je me concentre. J'ai besoin d'une nouvelle coupe de cheveux, de faire du yoga. Oh, et puis un soin du visage ne serait pas du luxe non plus. (Je lui souris.) Un peu d'air, si ce n'est pas trop demander ? Tout s'est enchaîné si vite... Et puis, tu es si intense, comme garçon – surtout ne le prends pas mal... J'ai besoin qu'on me laisse un peu d'espace.

— Attends une seconde – tu as dit intense ?

Je la fixe de mon regard « Charles Manson ». Plus tueur en série, tu meurs. Elle explose de rire.

— Il faut vraiment que j'étudie. Tu te rappelles, avant notre voyage au Belize, comme c'était bon d'attendre ? Comme c'était délicieux, excitant. Ça peut être une très bonne chose de passer du temps chacun de son côté.

Je lui prends la main et la ramène vers la table de la cuisine. Elle s'assoit sur mes genoux.

— Écoute-moi, sans cette histoire de dingue avec le Club, je pourrais à la rigueur accepter qu'on reste chacun chez soi un moment. Tu as besoin d'étudier ? O.K. Tu veux aller au yoga et sortir avec Kat ? Pas de problème. J'aime aussi avoir du temps pour moi, ne va pas croire. C'est normal, bien sûr. Mais laissons tout ça de côté. La situation n'a rien d'ordinaire ! Tu n'es pas en sécurité ! Je refuse de te laisser seule avant que l'affaire ne soit réglée. À mon avis, le type qui t'a suivie en cours et à la bibliothèque n'était pas là pour te vendre des cookies.

Elle lève les yeux au ciel.

— Quoi ? Pourquoi tu fais ça ?

— Quoi donc ?

— Lever les yeux au ciel.

Elle ne répond pas.

— Alors ?

Toujours aucune réponse.

— Tu ne me crois pas, quand je te dis que je l'ai vu ?

Silence, encore et encore.

— Tu penses que j'ai halluciné, c'est ça ?

À son regard, je vois bien qu'elle n'ose pas me répondre de peur de me blesser.

— Tu crois que je suis fou ?

Les poils de mes bras sont hérissés et mon estomac noué

— Non, espèce d'andouille, je ne crois pas que tu sois fou. Je pense simplement que tu te montres bien trop protecteur et hypersensible avec moi à cause de ce que tu as subi dans ta vie. C'est ta tête qui te joue des tours.

— Tu te fous de moi ou quoi ? aboyé-je. Ce genre de psychanalyse à deux balles, venant de Josh, passe encore, mais pas de toi. Je croyais que tu comprenais ce que j'essayais de faire. Je croyais qu'on était sur la même longueur d'ondes.

Elle part d'un rire sarcastique et réplique :

— C’est assez compliqué d’être sur la même longueur d’ondes que quelqu’un qui ne dévoile pas ses plans.

Je pousse un petit grognement exaspéré.

— Tu ne veux pas arrêter avec ça ? Bon sang, mon plan était super bien ficelé et, si je ne t’ai pas mis dans la confiance, c’était pour te protéger. Comprends-moi, j’avais peur que tu aies envie de prendre la tête des opérations – et d’ailleurs, tu ne t’en es pas privée...

— Mais j’ai eu raison. Ton plan avait quand même l’air bien moisi.

— Comment pouvais-tu savoir ? Tu nous épiais de l’autre côté de la fenêtre. Sache qu’il était excellent, ce plan. Stacy était à deux doigts de me donner l’adresse mail de sa boss quand tu nous as interrompus.

— Ah vraiment ?

— Oui, vraiment. Mais voilà, il a fallu que tu entres en scène, et... d’accord, reconnaissons-le, tout à coup, mon plan a paru bien ridicule face au tien... Il faut dire aussi que tu es un sacré génie. Franchement, bébé, tu as été brillante, sublime, tu le sais, ça ? Tellement sexy... Tu m’as tué. Mais bref, j’étais à deux doigts d’obtenir une info cruciale quand tu as fait irruption dans le bar.

— Tu es tellement bandant, Jonas Faraday, tu le sais, ça ?

Mon sexe frémit.

Les lèvres de Sarah se fendent d’un sourire.

— Raconte-moi tout ce que Stacy t’a dit avant que je n’arrive.

Je m’exécute, restituant notre conversation dans ses moindres détails, du moins autant que je m’en souviens.

Alors, elle passe en mode réflexion. *Au secours.*

— Bon, dans ce cas, il n’y a pas trente-six solutions. Il faut avoir une petite discussion avec Oksana à Las Vegas. Je ne vais pas rester sagement là à attendre un appel du Club pour que mon petit ami arrête de me coller au train. Je vais écrire un rapport de malade qui va les faire flipper comme jamais et je le remettrai en mains propres à Oksana la maquerelle. Plus le risque est grand, plus la récompense l’est aussi, n’est-ce pas, professeur Faraday ? C’est bien ce que vous n’avez cessé de marteler en droit contractuel, non ?

— C’est vrai dans le monde des affaires, Sarah. Pas en ce qui te concerne. Je ne peux pas me permettre de prendre le moindre risque lorsqu’il s’agit de toi.

— Écoute, je suis capable de le faire, donc je le ferai, et tu ne pourras pas m’arrêter. (Elle sourit comme une petite chipie de cour de récré, puis ajoute, pour faire bonne mesure :) On est dans un pays libre, que je sache. Et de toute façon, tu n’es pas débordé, toi aussi ? Je croyais que tu voulais quitter ton super boulot de nabab, t’occuper de tes nouvelles salles de sport, remettre ton corps tout flasque en forme, partir faire de l’escalade... ?

— Je n’ai même pas l’adresse d’Oksana, soupiré-je. D’ailleurs, Stacy non plus ; elle m’a dit qu’elle n’avait qu’une boîte postale. J’étais sur le point de lui demander le mail de l’Ukrainienne, mais grâce au timing impeccable de ma petite amie je n’ai pas pu. Résultat : toujours aucun moyen de la contacter.

— Qu’est-ce que tu peux être ballot quand tu veux... On a déjà tout ce qu’il faut pour trouver Oksana.

— Ah vraiment ?

— Bien sûr, petit scarabée. Laisse-moi faire, tu verras. (Elle jette un œil à sa montre.) Mais avant ça, j’ai droit constitutionnel – et les petits copains paranos ne sont pas autorisés dans l’enceinte du campus. (Elle se lève.) Oh, pendant que j’y suis, pour te tenir compagnie pendant les deux prochains jours de notre Délicieuse Attente 2.0, je t’ai concocté une playlist, une petite compil, spécialement pour toi. (Elle lance une clé USB sur la table.) Elle a pour titre : *La vérité toute nue*, mon chéri.

Un clin d'œil, puis elle pivote sur ses talons, direction la porte d'entrée.

— Sarah. (Elle se fige et se tourne vers moi.) Ta repartie était insolente, bien trouvée et excitante, tout ce que j'adore chez toi ; le jury te met dix sur dix. Aussi, tu me vois vraiment désolé de gâcher une sortie si magistrale, mais à vrai dire l'idée de passer cette porte seule, tu peux oublier. C'est non.

Elle grogne de mécontentement, vient se rasseoir à la table de la cuisine, puis ouvre son ordinateur.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Ce qu'il faut pour ne pas devenir tarée. (Elle se connecte à sa boîte mail et m'explique :) Je tente le tout pour le tout. (Elle plisse les yeux sur son écran et tape à voix haute :) Services.aux.membres@leclub.com. C'est la seule adresse mail que j'ai pour les contacter.

— Ils n'en utilisaient pas une autre, pour t'envoyer les dossiers de candidature ?

— Les formulaires, comme les rapports de surveillance, étaient déposés sur un serveur. (Elle réfléchit un instant, en tordant les lèvres.) Ton hacker pourrait peut-être tenter de trouver leur adresse grâce à ça ?

— Pas bête. Personnellement, je n'ai aucune idée de comment ça fonctionne.

— Moi non plus, mais on n'a qu'à le lui demander.

— Ça marche.

— Je vais leur écrire avec une adresse un peu vague, on ne sait jamais qui reçoit les courriels, ni s'ils ne seront pas lus par les autorités, un jour. Quoique, si ça devait arriver, je serais sûrement déjà dedans jusqu'au cou à l'heure qu'il est. (Elle soupire à nouveau.) Je ne compte pas dévoiler toutes mes cartes. Juste en dire assez pour leur donner envie de me contacter. (Ses doigts pianotent rapidement sur le clavier.) Voilà. Je leur ai dit que je voulais leur parler de toute urgence à propos de quelque chose d'une importance capitale pour eux et leur ai demandé de me recontacter sur-le-champ. (Elle claque la langue.) Bon. Le plan A consiste à localiser Oksana et à lui foutre les jetons comme jamais, en tête à tête – on sous-estime trop souvent le pouvoir du dialogue. Mais avant ça, j'envoie ce mail et croise les doigts pour qu'ils me répondent. Je ne vais pas rester là à attendre qu'il se passe quelque chose, non, je vais faire en sorte que ça se passe.

— Tu t'es crue dans un polar ?

Elle hausse les épaules.

— Il faut que j'agisse, Jonas. Parce que sinon, ces deux prochaines années sont parties pour se transformer en journée « Emmène ton petit ami à la fac ». La dépression nerveuse me pend au nez.

Sarah

- Tu ne pourrais pas, je ne sais pas, moi, t’asseoir tout au fond de la classe et faire semblant de ne pas me connaître ? Ou au moins essayer de ne pas paraître aussi... jonassien ?
- Qu’est-ce que tu insinues ?
- Que tu ne te fongs pas exactement dans le décor.
- Ah oui ? Tu veux vraiment que j’aie m’asseoir au fond ?
- Oui, vraiment. C’est trop bizarre. Comment veux-tu que je me concentre sur ce que dit le prof si je suis tout excitée et frustrée avec toi assis à vingt centimètres de moi ? Et puis je te garantis que l’effet risque de se propager à la moitié de la classe. Parce que tu es trop... jonassien.
- Arrête avec ce mot, je ne comprends même pas ce qu’il veut dire.
- Et toi, arrête avec la fausse modestie, ça ne te va pas du tout.
- Bon, d’accord, je vais m’asseoir au fond, ça te va ? J’ai une tonne de travail qui m’attend sur mon ordi, de toute façon. Mais m’accordes-tu au moins le droit de rester à côté de toi jusqu’au début du cours ?
- Je consulte ma montre.
- Oui. On a encore le temps. Mais dès que la salle commencera à se remplir, tu auras intérêt à lever ton délicieux petit cul pour bouger au fond, mon grand.
- O.K., répond-il en faisant la moue.
- Oh, pauvre Jonas, avec son regard de chien battu...
- Je vais survivre.
- Tu sais, si tu t’inquiètes vraiment à mon sujet, tu peux aussi embaucher un garde du corps pour me coller au train à ta place. Comme ça, fini les ennuis. Tu pourrais reprendre une vie normale, moi aussi par la même occasion, on pourrait se sauter dessus comme des bêtes sauvages à la maison, toute la nuit durant, tel un couple normal.
- J’aime t’entendre dire ça.
- Quoi donc ? « Se sauter dessus comme des bêtes sauvages » ?
- Je lui décoche un sourire plein de malice.
- Bon, ça aussi. Mais je voulais parler d’autre chose, corrige-t-il en me souriant à son tour.
- « Comme un couple normal » ?
- Toujours pas. D’ailleurs, je ne crois pas que la plupart des couples normaux se sautent dessus

comme des bêtes sauvages.

Je tente de me rappeler ce que je viens de dire. *J'ai trouvé.*

— « Toute la nuit durant ».

Sourire triomphant.

— Non plus.

Je sèche. Qu'est-ce que j'ai bien pu dire d'autre ?

— « À la maison ». (Il me lance un sourire timide. Jonas le CM1 est dans la place.) J'aime quand tu parles de chez moi en disant « la maison ».

Nous nous sourions amoureusement en nous faisant les yeux doux. À mon tour d'en rajouter une couche :

— On n'en fait plus beaucoup, des romantiques dans ton genre.

— Chut ! Pas si fort !

— Tu as peur de quoi ?

Il marque un temps, puis reprend :

— Alors tu serais d'accord pour que j'embauche un garde du corps ?

— Ça ne va pas ? Je serais morte de honte ! Quoique, je pense que ce serait bien plus facile de semer un garde du corps que toi, espèce de parano. J'ai réussi à fausser compagnie à Josh en un temps record, je te rappelle.

— Très bien, affaire classée. Mais pendant que j'y pense, tu as contacté Kat ? Comment ça se passe, avec Kevin Costner ?

— Apparemment, il se montre particulièrement attentionné...

Il n'en croit pas ses oreilles.

— Tu veux dire que je paie un type pour qu'il se tape Kat ?

— Beurk, Jonas, non ! Ils ne couchent pas ensemble. Fais un peu confiance à Kat...

Il me sourit, narquois.

— Oui, bon, d'accord, Kat rêve sûrement de se le taper, mais ce type est un pro. Coucher avec le client n'est pas dans le code de déontologie de leur profession. Enfin, c'est ce que disait Kevin Costner dans le film.

— Ouais, juste avant de coucher avec Whitney Houston.

— C'est vrai, j'avais oublié ce petit détail. Mais peu importe. Tout ce que je voulais dire, c'est que le type n'est pas du tout mécontent de son travail. (Je ris.) Il devra simplement attendre son tour – ça, c'est « l'effet Kat ».

À Jonas de rire.

— Ouais, Josh aussi s'est montré assez intéressé.

— Ah vraiment ? Oh...

— Qu'est-ce qu'elle a pensé de lui ?

— Pour être parfaitement honnête avec toi, elle était prête à lui décerner la palme du Plus Gros Con de l'année. (Jonas prend un air déçu.) Désolée, hein. Je crois que son envie de montagnes russes Mickey l'a un peu refroidie.

— J'imagine.

— Mais je lui ai quand même rappelé que toi aussi, tu avais été un enfoiré arrogant lors de notre première rencontre, et donc qu'on ne pouvait pas trop savoir.

— Oh, c'est adorable de ta part...

— Combien de temps comptes-tu payer ce type pour veiller sur Kat ?

— Je ne sais pas. Je n'y ai pas vraiment réfléchi. Aussi longtemps qu'il le faudra, je suppose.

Un instant durant, je contemple son visage magnifique, ses traits sérieux. La bonté dans ses yeux.

— Tu es tellement attentionné, tu le sais ? Tu dis que ce n'est pas dans tes habitudes de jouer les super héros, mais je pense que tu sous-estimes ton capital générosité.

Sa bouche se tord, il est gêné.

— Merci...

Puis il rougit. Seigneur, ce mec me fait fondre...

Nous nous regardons dans le blanc des yeux pendant un long moment. J'ignore à quoi il pense, mais, de mon côté, je n'ai qu'une phrase à l'esprit : *Je t'aime*.

Il finit par briser le silence :

— Si tu étais Josh, je me giflerais sur-le-champ.

— Comment ça ? demandé-je en éclatant de rire.

— Oublie ce que j'ai dit.

Je jette un coup d'œil à ma montre : le cours commence dans douze minutes. Il est peut-être l'heure de se remettre dans le bain...

— Bon, fini les bavardages, c'est parti pour une heure et demie d'éclate juridique.

— Fais ce que t'as à faire, ma chérie, me répond-il en riant.

Je démarre mon petit rituel. Je pose une bouteille d'eau sur mon bureau. J'allume mon ordinateur portable et ouvre un nouveau document. Je sors de mon sac mon manuel, un cahier à spirale et un stylo bille (ce matériel antédiluvien s'avérera bien utile le jour où mon ordi me lâchera en plein cours). Je commence à écrire la date sur mon cahier, mais c'est mon stylo qui fait des siennes. Et crotte ! Je fourrage dans mon sac à main à la recherche d'un autre, moins réfractaire, lorsque je découvre une enveloppe... Je la sors, perplexe. Qui l'a glissée là ? Je l'ouvre. À l'intérieur : un chèque dont l'ordre est à mon nom, émis par M. Jonas P. Faraday, et en échange duquel est payable la somme de deux cent cinquante mille dollars. J'en ai le souffle coupé. Mes yeux font l'aller-retour entre les mots « Sarah Cruz » et « deux cent cinquante mille dollars ». Mon cerveau est bloqué, incapable de traiter ce que mes yeux voient.

Je tourne la tête vers Jonas.

Absorbé par son travail, il n'a pas du tout remarqué que j'avais découvert l'enveloppe.

— Jonas...

Je brandis le morceau de papier d'une main tremblante. Il me jette un regard distrait par-dessus l'écran de son ordi et, soudain, ses joues s'empourprent.

— Jonas. Je ne peux pas. Qu'est-ce que... ?

De toute ma vie, je n'ai jamais eu autant d'argent entre les doigts. Je suis fébrile. Incapable de croire qu'il ait pu faire ça.

— Je ne m'attendais pas que tu le trouves maintenant, répond-il.

— Jonas, répété-je une énième fois, mon vocabulaire ayant apparemment régressé au niveau de celui d'un enfant de deux ans. Non...

Je ne peux pas accepter ce chèque, même si me rendre compte qu'il a fait ça pour moi me galvanise.

— Laisse-moi t'expliquer ma façon de voir les choses, commence-t-il.

— Impossible que j'accepte...

— Écoute-moi d'abord, Sarah.

Je reste bouche bée. C'est le monde à l'envers.

— Tu avais raison. Il pourrait se passer n'importe quoi ces six prochains mois. Tu pourrais te dire qu'après tout je suis trop taré pour toi. Ou trop chiant. Tu pourrais trouver que je ne te laisse pas assez respirer, ou que je n'arrive pas à exprimer mes sentiments comme tu voudrais que je le fasse... Ou que je suis trop intense. (Il déglutit avec peine.) Je ne peux pas savoir. Mais peu importe ce qu'il adviendra de

nous, je veux t'aider à réaliser tes rêves – même si en fin de compte, je ne suis pas destiné à en faire partie.

« Cet argent est à toi, Sarah, que tu décroches ta bourse ou non, que tu veuilles rester avec moi ou non. Encaisse-le. Il est à toi dès maintenant, et sans conditions. Si tu obtiens la bourse et que tu n'en as plus besoin pour les études, emploie-le pour autre chose, afin de te rendre la vie plus facile. Fais-en don à l'association caritative de ta mère, peu importe. Mais si tu ne décroches pas la bourse, alors utilise-le pour payer la fac. Te connaissant toi et tes projets, une fois ton diplôme en poche, je sais que cet argent contribuera à rendre le monde meilleur.

J'éclate en sanglots.

— Ne pleure pas. C'est pour voir ton sourire, et non tes larmes, que je l'ai fait.

Les mots me manquent. Les émotions me submergent.

— Oh, ma belle, sèche tes larmes.

Plusieurs minutes s'écoulent avant que je ne sois de nouveau en mesure de tenir une conversation cohérente.

— Mais pourquoi autant ? C'est une somme tellement extravagante, Jonas... C'est trop ! Même si j'acceptais que tu paies mes frais de scolarité, et ne va pas croire que c'est le cas, je ne pourrais jamais accepter autant. C'est fou.

— Réfléchis une minute. Pour l'instant, tu as un prêt étudiant pour la première année, n'est-ce pas ? (Je hoche la tête.) Mais après, si tu n'obtiens pas la bourse, tu devras payer les frais de scolarité des deuxième et troisième années de ta poche, et même si tu l'obtiens, tu seras imposable dessus – crois-moi, tu seras choquée de constater quelle quantité va filer dans les caisses de l'Oncle Sam. (Je m'essuie les yeux, tremblante.) Donc tout bien considéré, ce n'est pas une somme excessive.

Je suis sans voix.

Il tend la main vers moi et caresse une mèche de mes cheveux.

— Je n'ai pas choisi cette somme au hasard, Sarah. (Il me lance un regard triste.) C'est ma pénitence.

Je secoue la tête. Il ne me doit rien – et surtout pas un acte de pénitence. Hier soir, au lit, quand j'ai murmuré ce mot à son oreille, c'était juste pour le titiller. Cet homme n'a pas à faire acte de contrition envers qui que ce soit et encore moins envers moi.

— J'ai honte d'avoir d'abord voulu dépenser cette somme faramineuse afin de faire taire mes vieux démons. Peut-être que ce nouveau geste améliorera mon karma d'une façon ou d'une autre. Ou du moins qu'il m'aidera à avoir la conscience plus claire.

Mes yeux laissent échapper un torrent de larmes.

— « Les bonnes actions nous renforcent et inspirent aux autres la bonté », dit-il.

Je souris à travers mes larmes et devine :

— Platon ?

— Bingo.

J'inspire à fond en tremblant.

— Merci mille fois, Jonas. Les mots me manquent pour t'exprimer ma gratitude. Tu es une personne magnifique, intérieurement et extérieurement. Mais...

— Pas de « mais » qui tienne. Je t'en prie, dis oui... Au moins une fois dans ta vie, écoute-moi, femme. (Il prend une voix tendre.) S'il te plaît. Je t'en supplie, ne me complique pas la vie. J'ai besoin de le faire.

Je reste bouche bée, comme un poisson hameçonné et tiré hors de l'eau par un pêcheur. Cet argent pourrait changer ma vie, c'est sûr. Mais c'est une somme démentielle, que je ne pourrai jamais accepter. Je le regarde droit dans les yeux, pour trouver, qui sait, un signe qui m'aiderait à prendre une décision et,

dans son regard, je vois de l'amour. Un amour pur, entier et inconditionnel.

La tête me tourne.

— Jonas...

— Sarah, m'interrompt-il d'une voix douce, *j'insiste*.

Et alors, il m'offre sur un plateau son sourire le plus éblouissant, estampillé M. Jonas Sexy Faraday.

Je ris malgré mes larmes. Quel mortel pourrait résister à un tel homme ?

— Oh, dans ce cas, si tu *insistes*....

Il sourit à nouveau.

Je secoue la tête.

— Donne-moi quand même la nuit pour y réfléchir. (Je remets le chèque dans mon sac à main.) C'est une somme tellement énorme. (Je pose ma main sur sa joue.) Mon doux Jonas...

Je me penche en avant pour l'embrasser. Ses lèvres sont magiques. Je l'aime de tout mon cœur, de toute mon âme. J'ignore quels secrets et quelles souffrances dorment encore au fond de lui, mais peu m'importe – nous les extrairons ensemble. Même s'il a besoin d'y aller doucement, même si ça doit prendre une éternité, nous irons pas à pas. Nous avons tout notre temps, après tout. Je ne compte partir nulle part. Je m'essuie les yeux : mes doigts sont couverts de mascara.

— C'est pas vrai... Dis-moi la vérité : est-ce que mon visage ressemble à la marée noire de BP, là maintenant ?

— Non, pas du tout, rigole-t-il. Tu es belle.

— Je reviens tout de suite.

Je me lève. Il fait de même et précise :

— Je t'accompagne.

— Bon sang, Jonas. Les toilettes sont à deux pas de la porte, juste de l'autre côté du couloir. Arrête de stresser. Je fonce, je fais un pipi express, je me lave le visage, me mouche et reviens ici dans un temps record. Promis juré. En quatrième vitesse. Assieds-toi.

J'attrape mon sac à main, au cas où je voudrais me remettre un peu de mascara après ma toilette.

Il hésite.

Je lève les mains dans un geste péremptoire et ajoute :

— Tu ne peux pas m'accompagner dans les toilettes des filles, Jonas. On est sur un campus universitaire. Ils vont mettre des affiches pour avertir les étudiantes qu'un taré de *stalker* de toilettes est en maraude. Allez... Je sais que tu es parano, mais est-ce que tu pourrais essayer de ne pas être parano *et* taré à la fois ?

— Une seconde, abdique-t-il.

Je le regarde marcher jusqu'au fond de la classe, passer la tête par la porte, inspecter les deux côtés du couloir cinq ou six fois puis revenir.

— Ça va. RAS. (Il m'adresse un large sourire.) Je ne suis jamais trop prudent quand il s'agit de protéger ma précieuse petite chérie.

Je lève les yeux au ciel.

— Je fais vite. (Je dépose un baiser sur ses cheveux.) Et à mon retour, je veux que tu aies bougé au fond de la salle, d'accord ? Le trip « je ne vais nulle part sans mon petit ami sexy », je commence à trouver ça embarrassant.

Sarah

— Oh mon Dieu..., je grommelle à voix haute devant le miroir des toilettes.

Je ne remercie pas Jonas pour sa sincérité : mon visage résume assez bien l'état du golfe du Mexique après l'explosion de Deepwater Horizon.

La découverte du chèque dans mon sac m'a vraiment foutu un coup. Je ne me rappelle pas que mes yeux se soient à ce point transformés en geysers dans ma vie. C'était comme si j'avais été couronnée Miss America, reçu une demande en mariage, donné naissance à des quintuplés et gagné au loto en même temps. En ce moment même, tant d'émotions convergent en moi que je n'arrive pas à réfléchir normalement. La seule pensée cohérente qui me vient, encore et encore, n'est autre que *Je t'aime, Jonas*. Zut, quoi, ce type est un rêve éveillé.

J'ouvre le robinet, m'asperge la figure et me frotte les yeux pour ôter le vilain mascara. J'arrache un morceau de papier toilette pour me sécher le visage et un autre pour me moucher. Je suis une épave ferroviaire. Un seau d'eau de rose frelatée. La fille la plus chanceuse au monde.

Je sors un tube de gloss de mon sac pour redonner à mes lèvres un peu de brillant. En revanche, je sens que je vais m'abstenir de remettre du mascara – à l'allure où vont les choses, je suis prête à parier que ce ne sera pas la dernière crise de larmes de la journée.

Je rentre ensuite dans l'une des deux cabines libres, verrouille la porte et m'assois sur la lunette.

La porte des toilettes s'ouvre. J'entends des pas s'approcher, puis plus rien. La nouvelle venue n'entre pas dans la cabine près de la mienne. Bizarre. Pourquoi attend-elle que je sorte alors que la cabine d'à côté est libre ?

Je me penche pour jeter un œil sous la cloison, mais ma position m'empêche de voir jusqu'à la porte. Il faudrait que je me mette à quatre pattes pour voir plus loin. Mais je suis formelle : je ne suis pas seule dans les toilettes. Je tends l'oreille. Aucun autre pas ne se fait entendre. Pourquoi la fille reste-t-elle plantée devant ma cabine ? S'est-elle arrêtée le temps de trouver un tampon dans son sac ? Et si ma discrète copine de pipi-room n'était autre que mon petit ami craquant mais hautement parano, venu vérifier ce que je faisais ?

— Jonas ?

Pas de réponse.

— Si c'est toi, attends-moi dehors, espèce de super cinglé collant.

J'entends le verrou de la porte des toilettes qu'on enclenche.

— Jonas ? (Je me sens soudain mal à l’aise.) Qui est là ?

Ça ne peut être que lui. Je parie qu’il s’est introduit en douce pour un petit coup express – notre escapade d’hier soir dans les toilettes lui aurait-elle donné des idées ? Moi en tout cas, celle-ci ne m’enchant guère. Une fois, ça m’a suffi. Je n’ai pas l’intention d’ériger le sexe dans les w-c en habitude. Et, de toute façon, on ne pourrait pas le faire là, maintenant, tout de suite : mon cours va commencer d’un instant à l’autre. Encore que, je ne sais pas à qui j’ai affaire. Avec la technique de persuasion adéquate, Jonas pourrait me convaincre de faire l’amour avec lui n’importe où, n’importe quand, même dans une cabine glauque cinq minutes avant l’arrivée du prof.

Les pas se rapprochent doucement de ma porte.

Ma poitrine se resserre. Je déglutis avec peine. Au bruit, ça n’a pas l’air d’être une femme. Ni Jonas, d’ailleurs. Les pas sont traînants. Or Jonas ne traîne jamais des pieds – c’est la grâce incarnée. Je remonte mon pantalon et tire la chasse, mes tempes battent douloureusement. J’agrippe mon sac à main et ouvre la porte.

Et merde. C’est le John Travolta de *Pulp Fiction*, avec sa queue-de-cheval et tout. Dans sa main, un petit couteau à la lame scintillante. Je suis terrorisée, incapable de remuer un cil.

En une fraction de seconde, il m’a tirée hors de la cabine par mon T-shirt. La lame du couteau brille tandis qu’il l’approche de ma gorge.

— Oksana ! hurlé-je. Oksana !

Il est suffisamment intrigué pour marquer une pause. Il presse le couteau contre ma gorge.

Mais il ne la tranche pas.

— Vous devez parler à Oksana. Elle a de nouvelles instructions pour vous !

Un cri de terreur monte en moi. J’essaie de le réprimer, mais en vain. Je tremble comme une feuille, mes jambes ne me portent plus, mais il m’empêche de m’effondrer et colle sa lame contre mon cou. Heureusement que je viens de pisser, sinon je me serais fait dessus, c’est sûr...

— Tu connais Oksana ?

Il a un fort accent étranger.

— Oui, Oksana, l’Ukrainienne détraquée.

J’essaie de sourire de manière complice, mais je dois plutôt avoir l’air de faire une attaque.

Ça ne l’amuse pas du tout. Et merde. Peut-être qu’il est lui-même ukrainien...

— Oksana, à Las Vegas, au QG. Elle a de nouvelles instructions pour vous. Vous n’êtes pas censé me faire de mal. Ça a changé – Oksana vous dira.

— Mes instructions, c’est de te tuer.

Son regard est dur. À sa dernière phrase, toute force quitte mes jambes. Il m’attrape et me relève, en appuyant toujours avec fermeté la lame contre ma gorge. Pourtant, il attend encore avant de me saigner.

Je me remets à bredouiller comme si ma vie en dépendait – parce que c’est sûrement le cas :

— Vous étiez censé recevoir de nouvelles instructions, hier soir, ou ce matin. Pas tuer.

De terreur, je me mets à lui parler comme à Koko, le gorille qui maîtrise la langue des signes.

Il me fixe d’un regard vide et appuie un peu plus son couteau contre mon cou.

Merde, il ne sait pas du tout de quoi je veux parler. Stacy n’a toujours pas transmis le message d’hier soir, ou bien, si elle l’a fait, celui-ci n’est pas encore remonté (ou descendu) jusqu’à ce type. Il appuie si fort le couteau que la lame fend ma peau. Je ressens une brûlure.

Il serre les dents et une lueur traverse son regard – il a pris une décision. Et pas la bonne.

— Deux cent cinquante mille dollars ! hurlé-je.

Il marque une nouvelle pause, juste assez longue pour me permettre de continuer :

— Là, juste là, dans mon sac. De la part du gros bourge. Deux cent cinquante mille dollars ! Regardez

dans mon sac. Ils sont à vous. Et je peux vous en avoir plus.

Il marque une courte pause, le temps d'assimiler ce que je viens de dire, puis me coince la tête dans une clé de bras, me coupant la respiration au passage, et ouvre mon sac. En trouvant le chèque, il lâche un grognement de plaisir, de surprise ou de malice, je ne saurais dire.

— J'escroque le gros bourge depuis le début. C'est lui qui m'a donné tout cet argent, et il est loin d'être à sec. J'ai envoyé un mail au Club à ce sujet, ce matin. Je veux faire équipe avec vous. C'est pour ça que je vous ai écrit. Appelez votre boss, vous verrez. J'ai envoyé un mail. J'escroque ce type et je peux faire pareil avec d'autres membres, des nouveaux, aussi. On peut se faire du fric vous et moi. Un paquet de fric.

Je halète, je me sens partir.

Il brandit le chèque et se penche sur mon visage.

— Tu peux en avoir plus ?

Dieu que son haleine est immonde...

— Ouais, beaucoup plus... Et pas juste avec lui. Je peux approcher d'autres mecs. Je partagerai tout avec vous. C'est pour vous dire ça que j'ai écrit au Club ce matin – posez-leur la question, vous verrez. Ce type a payé mes frais d'inscription, et maintenant, tout ce qu'il veut, c'est me sauter – il veut une GFE... (Je bénis mentalement Stacy la menteuse pour ce terme bien utile.) Les types comme lui kiffent les GFE. Ils sont persuadés que j'outrepasse le règlement en sortant avec eux – dans leur tête, on est des Roméo et Juliette. On peut faire ça avec tous les nouveaux adhérents. Je leur raconte une histoire à faire pleurer dans les chaumières, comme quoi j'ai des frais de scolarité monstre, une mère malade d'un cancer, et ils raqueront tout ce qu'ils ont pour se donner l'impression d'être mes chevaliers servants. On se partagera le butin.

Il pèse le pour et le contre. Ou tout du moins repousse-t-il le moment de m'égorger.

— Je ne parlerai à personne du Club, comptez sur moi. C'est la dernière chose que je ferais. Réfléchissez, il n'y aura qu'à se servir pour empocher le pactole. J'adore ce que vous faites à ces connards de riches, je veux vous aider. Laissez-moi être votre associée. Je donnerai à ces types la GFE avec la chargée d'admission qu'ils rêvent d'avoir, avant même qu'ils essaient une autre fille. Je suis celle qu'ils ne sont pas censés toucher, le fruit défendu. Ce premier type est un débile, il a lâché deux cent cinquante mille dollars... et je peux en obtenir bien plus. Appelez votre boss, demandez-lui si je lui ai écrit ce matin. Je dis la vérité, vous verrez... Appelez et vérifiez par vous-même. J'ai envoyé un mail, ce matin...

Je suis sur le point de perdre connaissance. Impossible de continuer à déblatérer de la sorte. Je vois des points lumineux. Ma poitrine est parcourue de secousses et je tressaute, épuisée de devoir gonfler ma cage thoracique et parler en même temps. De ma vie, je n'ai jamais senti autant d'adrénaline courir dans mes veines. Je suis sûre que l'homme va plonger la lame de son couteau dans ma poitrine d'un moment à l'autre. Je tremble.

— Appelez votre boss. Allez, Hugo.

Son visage se tord dans une grimace amusée. C'est la première lueur d'humanité que j'y vois poindre depuis le début de l'échange. Je prends ça comme un signe positif.

— Quoi ? Ce n'est pas Hugo, ton nom ? Je le crois pas. Tu as tellement une tête à t'appeler Hugo, pourtant...

Un coin de sa bouche se relève.

— Quand on commencera à faire équipe, je t'appellerai Hugo. Ce sera ton petit nom. Tu seras toujours mon Hugo.

Je lui souris. Enfin, j'essaie. Car à coup sûr mon visage ressemble à celui d'un raton-laveur pris dans

les phares d'une voiture.

Il tourne les yeux vers le chèque.

— Tu peux en avoir plus ?

— Beaucoup plus. J'ai fait une scène pas possible hier soir au gros bourge quand il était sur le point d'engager Stacy. Il a adoré. Après, il a pas pu se retenir et m'a sautée comme une bête dans les toilettes avant de me filer le fric. On pourra faire la même chose avec chaque nouveau membre. (J'essaie de rire.) Ces types-là sont bien contents de vivre une petite GFE de temps en temps – au fond d'eux-mêmes, c'est juste de gros romantiques. Vas-y, appelle ta boss. Demande si j'ai bien envoyé le mail ce matin. Tu verras.

Ma respiration est saccadée. Mon front est couvert de sueur.

Soudain, il m'enserme la tête dans une nouvelle clé de bras, m'écrasant le visage contre son torse, et sort son téléphone. Je ne vois pas ce qu'il fait, mais j'entends le bruit étouffé d'un répondeur automatique suivi d'un bip. Hugo laisse un message d'un ton bourru, d'une voix hâchée, dans une langue étrangère. Du russe ?

Pitié, je ne veux pas mourir entre les mains d'un méchant de James Bond.

Sans prévenir, il me remet debout en me tirant par les cheveux et appuie sa lame contre ma gorge encore plus fort qu'avant. Du sang dégouline le long de mon cou.

Il a les narines dilatées. Il colle son visage contre le mien et je tressaille en hurlant, sûre et certaine que ma dernière heure a sonné. Mais il brandit une nouvelle fois le chèque.

— Si tu m'as menti, je reviens te trancher le cou.

Alors il me lâche. Je suis toute tremblante. La peau de ma gorge est en feu. Est-ce qu'il ne me l'aurait pas entaillée avec sa lame ? J'y porte la main quand je suis terrassée par une douleur aux côtes, un supplice intense. Mes genoux jouent des castagnettes et j'ai le souffle coupé, littéralement. Mes jambes se dérobent. Dans ma chute, je vois la pièce tourner, les formes devenir floues...

Je ressens une décharge de douleur à l'arrière du crâne.

Je t'aime, Jonas.

Puis les ténèbres.

Jonas

Je migre vers le fond de la classe, comme elle me l'a demandé. Je suis son chiot, après tout, un putain de bichon maltais du nom de Jonas. Assis, couché, debout. J'obéirai au moindre de ses ordres.

La salle est presque pleine. Un type prend le siège que je viens de quitter, celui juste à côté d'elle. Je jette un œil vers son ordinateur ouvert et son cahier posés sur le bureau vide et ressens une pointe de jalousie. C'est moi qui devrais être assis à côté d'elle... Je n'aurais pas dû changer de place.

Je consulte ma montre. Encore quelques minutes avant le début du cours. Elle ferait mieux de se dépêcher. Mais qu'est-ce qui peut bien lui prendre autant de temps ? Se remaquiller ? Si c'est le cas, je ne préférerais pas. Elle n'en a vraiment pas besoin.

Le professeur arrive et se dirige vers l'avant de la salle. Avant qu'il n'arrive à destination, un étudiant l'arrête pour lui poser une question.

Je fourrage dans la poche de mon jean et sors la clé USB qu'elle m'a donnée ce matin. Voyons voir quels titres a choisis ma belle pour ma compil. C'est la première fois qu'une fille me concocte une playlist et, je dois l'avouer, je crève d'impatience.

J'extrais des écouteurs de ma sacoche d'ordinateur et les fourre dans mes oreilles.

Demons de Imagine Dragons. Je souris. Petite maligne, va. Je comprends le message : tu vas me sauver de mes démons. Je n'ai pas besoin d'aller plus loin, j'ai écouté cette chanson des millions de fois.

Not Afraid d'Eminem. Je sens un thème se dessiner. Cette femme est bien déterminée à me « guérir », hein ? Je ferais bien de m'y faire. Elle est câblée ainsi.

Come a Little Closer de Cage the Elephant. Tiens, je ne la connais pas, celle-là. Je l'écoute pendant environ trente secondes, jusqu'à la fin du premier refrain. J'adore. Variation sur le même thème : elle veut que « j'approche un peu plus près » ou, comme mes nombreuses ex-copines me l'ont demandé en vain, elle me supplie de « la laisser entrer ». Pas très original, mais sincère.

Le professeur monte sur l'estrade et organise ses notes. Je consulte de nouveau ma montre. Avec un peu de chance, il lui reste encore peut-être une minute. Si elle ne se pointe pas dans les trente secondes qui suivent, j'irai frapper à la porte des toilettes pour lui dire de se magner le cul. Bizarre qu'elle mette autant de temps, elle qui rechigne d'habitude à manquer la moindre seconde de cours. Elle nous a quand même fait arriver avec vingt minutes d'avance !

Je consulte le reste des titres sélectionnés. Mon cœur explose dans ma poitrine. Ça n'a plus rien à voir avec sa campagne « laisse-moi te sauver de tes démons » ! *She Loves You* des Beatles. *Crazy In Love* de

Beyoncé. *Love Don't Cost a Thing* de Jennifer Lopez. *I Just Can't Stop Loving You* de Michael Jackson. *Love Can Build a Bridge*. *All You Need Is Love*. (*I Can't Help*) *Falling In Love With You*. Etc., etc.

Oh mon Dieu.

Je me tortille dans ma chaise en me tordant les mains. J'ai besoin de la toucher, de l'embrasser, de lui faire l'amour. Je vais peut-être me faufiler dans les toilettes et la prendre sauvagement. Non mais qu'est-ce qui me prend ? Ce n'est vraiment pas le moment. Oh mon Dieu. Elle m'aime. Bien sûr, nous nous le sommes déjà dit, à notre façon, mais voir ce mot magique s'afficher encore et encore sur l'écran de mon ordinateur, si nettement, si honnêtement, sans équivoque – une lettre d'amour explicite – est le sentiment le plus merveilleux au monde.

L'amour est propice aux bons, admiré des sages, agréable aux dieux.

— Bonjour à tous, lance le professeur. Ouvrez vos livres à la page quatre-vingt-trois. La Cour Suprême des États-Unis, *Lawrence vs Texas*. Mademoiselle Fanuel, pouvez-vous nous dire ce qu'a décidé la Cour Suprême, s'il vous plaît ?

Mais qu'est-ce qu'elle fout, bordel ?

— Dans cette affaire, la Cour Suprême a établi l'inconstitutionnalité d'une loi du Texas bannissant la sodomie entre personnes du même sexe et invoqué le 14^e amendement...

Où est-elle ?

La panique m'envahit. Elle devrait déjà être revenue. Merde.

Elle devrait déjà être revenue.

Dehors, quelqu'un pousse un cri. Je me précipite hors de la salle.

Un groupe d'étudiants paniqués se tient devant les toilettes des femmes.

— Appelez une ambulance ! lance l'un d'eux.

Je me fraie un chemin parmi la foule.

Du sang. Tellement de sang. Répandu sur le carrelage blanc. Oh mon Dieu, non, s'il vous plaît. Pas de sang. Pas encore.

Je revois son corps ligoté et ensanglanté. Le drap taché d'un liquide rouge foncé.

Je revois sa cervelle éclatée contre le mur. Au sol. Au plafond. Le tapis taché d'un liquide rouge foncé.

Et maintenant ma Sarah. Ma magnifique Sarah, petit tas ensanglanté. Le bracelet que je lui ai donné toujours attaché à son poignet sans vie. Le carrelage blanc vire au rouge.

— Appelez une ambulance ! crié-je.

— C'est fait. Ils seront là d'une minute à l'autre.

Je me tire les cheveux. Mon corps se contracte. Un hurlement jaillit de moi et se change en un haut-le-cœur déchirant. Je vomis sur le sol des toilettes. Quelqu'un essaie de me venir en aide. Je le repousse. On me prend par le bras. Je me dégage d'un mouvement violent et m'agenouille par terre à côté d'elle.

Penché sur elle, un type cherche son pouls.

Nouveau hurlement.

Le type se redresse et hoche la tête. Soupier de soulagement parmi la foule. Je l'écarte brusquement. *Elle est à moi*. Je prends son corps sans vie dans mes bras. J'en touche chaque centimètre carré pour essayer de localiser la blessure.

— Vous ne devriez pas la déplacer, me conseille ce fumier.

J'entends les mots sans en comprendre le sens.

Mes doigts cherchent frénétiquement et trouvent un trou dans son T-shirt, juste au-dessus de sa cage thoracique. Autour, le tissu est chaud, humide, rouge.

— Rouge, murmuré-je d'une voix brisée.

Elle a promis d'arrêter si je disais « rouge ».

— Rouge, m'étouffé-je de nouveau.

Mais rien ne se passe. Faites que ça s'arrête.

— Rouge.

Je m'effondre en sanglots alors que mon esprit, détaché de mon corps, se met à flotter, à tomber en spirales comme un avion en feu qui perd de l'altitude.

Je remonte sa chemise et laisse échapper un cri étranglé. Une plaie. Une plaie béante et rouge sur sa belle peau cuivrée. Exactement comme la dernière fois... sauf qu'il n'y a qu'un seul trou alors qu'autrefois il y en avait trop pour que je puisse les compter. Je pose les doigts sur la blessure pour arrêter le saignement, comme je l'ai fait autrefois après le départ du géant. Selon elle, j'avais de la magie au bout des doigts, mais elle avait tort. Il y avait bien trop de plaies, bien trop de trous à boucher, et mes doigts étaient trop petits. Cette fois, la magie n'a pas opéré. Peu importe combien j'ai essayé.

Mais cette fois, il n'y a qu'un trou. Et mes mains sont bien plus grosses. Mes doigts forts. Quand je les pose sur la blessure en exerçant une pression, le sang cesse de jaillir. Cette fois, la magie opère. Mais le sang continue de couler d'un autre endroit. D'où vient-il, bordel ? Je lance un regard paniqué autour de moi. Il y a tellement de sang sur le carrelage blanc. Son cou. Je pose mes doigts sur la petite coupure sur sa nuque et le sang cesse de couler.

— Appelez une ambulance ! hurlé-je. Appelez une ambulance !

— C'est déjà fait. Elle arrive. L'hôpital est sur le campus. Ça ne devrait plus tarder.

Le type se penche à son tour et pose les doigts sur le trou dans sa poitrine. Je la berce dans mes bras en maintenant ma main sur son cou.

— Rappelez-les ! hurlé-je.

Je tapote mes poches. Pas de téléphone. L'ai-je laissé dans l'amphi ?

— Rappelez-les !

J'ai essayé de détacher la corde mais les nœuds étaient trop serrés, essayé de libérer ses poignets mais mes doigts n'étaient pas assez puissants. La magie n'avait pas opéré, peu important mes efforts. *Je t'aime*, lui ai-je dit, en éclatant en sanglots. *Je t'aime*, ai-je gémi en la suppliant de se réveiller et de me sourire. *Je t'aime, maman*. Mais elle ne se réveillait pas, peu importe combien de fois j'ai prononcé les mots magiques. *Je t'aime*. Mais mon amour n'a pas suffi à la sauver. *Maman, regarde-moi*. Ses beaux yeux bleus sans vie continuaient de me fixer. *Maman, s'il te plaît*. Rien. *Je t'aime, maman*. Ce n'était pas suffisant.

Mon jean, mon T-shirt, mes bras et mes mains sont couverts du sang de Sarah. Si je le pouvais, je lui donnerais le mien. Si je le pouvais, je lui donnerais ma vie. Je me saignerais à blanc pour elle.

Mes avant-bras sont humides. Je recule. Mes bras sont maculés de sang. J'effleure délicatement l'arrière de sa tête, la base de son crâne : ses cheveux sont emmêlés, trempés et poisseux. J'enfonce mon doigt et sens une grosse entaille.

Cette découverte m'arrache un cri. Mon corps se convulse.

La foule m'observe, paralysée, les yeux écarquillés d'effroi.

Je leur jette un regard noir, ma belle dans mes bras.

Des bruits de pas résonnent dans le couloir. Ils approchent. J'entends le bruit des roues en métal.

— Par ici ! crie quelqu'un au loin.

Je la serre contre moi.

— *L'amour est propice aux bons, admiré des sages, agréable aux dieux*, gémis-je.

Une digue se rompt. Toute la pression, la douleur, la tristesse, les remords et la rage accumulés explosent en moi avec une rare violence.

— Je t’aime, murmuré-je d’une voix brisée.

Mes entrailles se déchirent, mon cœur se brise, mon esprit disparaît dans le néant.

— Je t’aime, Sarah. Je t’aime, ma belle.

J’éclate en sanglots en la berçant d’avant en arrière. Jamais je n’ai ressenti une telle douleur.

— Je t’aime, bébé, je t’aime, je t’aime.

Je lève les yeux vers la foule. Pourquoi nous regardent-ils ainsi ? Que ne comprennent-ils pas ?

— Je l’aime.

Pourquoi ces enfoirés ne comprennent-ils donc pas ?

— Je l’aime ! hurlé-je à leur attention.

Mais ils ne comprennent pas ce que je ressens. Personne ne le comprend. Sauf Sarah. Sarah comprend toujours.

Je ne peux pas la perdre. J’en mourrai. Il faut qu’ils comprennent. Son sang est le mien. C’est moi, étendu au sol. Je ne survivrai pas sans elle. Il faut qu’ils comprennent. Je l’aime.

— J’aime Sarah Cruz !

Table des matières

Couverture

Page de titre

Du même auteur

Page de copyright

Dédicace

Chapitre 1 : Jonas

Chapitre 2 : Jonas

Chapitre 3 : Sarah

Chapitre 4 : Sarah

Chapitre 5 : Jonas

Chapitre 6 : Sarah

Chapitre 7 : Jonas

Chapitre 8 : Jonas

Chapitre 9 : Jonas

Chapitre 10 : Sarah

Chapitre 11 : Sarah

Chapitre 12 : Jonas

Chapitre 13 : Sarah

Chapitre 14 : Jonas

Chapitre 15 : Sarah

Chapitre 16 : Sarah

Chapitre 17 : Jonas

Chapitre 18 : Sarah

Chapitre 19 : Jonas

Chapitre 20 : Sarah

Chapitre 21 : Jonas

Chapitre 22 : Sarah

Chapitre 23 : Sarah

